

Le Monde

étranger

EUROPE

LE MÉCONTENTEMENT POPULAIRE EN POLOGNE

Libres opinions

Avec les ouvriers

par GÉRARD MOLINA (*)

Sur les dernières images de l'homme de marbre, Wajda montre le fils de son héros sortant des chantiers navals de Gdansk où le père a été abattu par la police pendant l'insurrection de décembre 1970. Cette séquence conduisant des responsables culturels du P.C.F. à se féliciter de l'audace des cinéastes polonais et de l'esprit critique qui règne en Pologne. C'était oublier que la censure continue d'interdire la projection de certains films réalisés par les meilleurs artistes (1) et qu'elle avait obligé Wajda à seulement suggérer la fin tragique de son personnage. C'était surtout se payer de mots et on ne réfléchissait pas en même temps sur la persistance du mouvement ouvrier en Pologne et de sa répression par l'Etat. Car la même image peut, chez un réalisateur polonais, fonctionner comme catalyseur de la mémoire collective, défi aux autorités, et dans un P.C.F. désinformé, soulager à bon compte la conscience malheureuse des intellectuels communistes.

Il est temps d'ouvrir les yeux devant les puissantes révoltes ouvrières qui, par trois fois en dix ans, ont secoué la Pologne socialiste, et ne pas se contenter de leur représentation esthétique, aussi forte et juste soit-elle :

● **Décembre 1970-janvier 1971** : suite à une augmentation des prix de 25 % en moyenne, les travailleurs de Gdansk, Gdynia, Szczecin, Lodz proclament successivement la grève, occupent leurs entreprises et descendent dans la rue. Bilan : une répression sangninaire, Gomułka remplacé par Gierek à la tête du parti et la satisfaction partielle des revendications.

● **Juin 1976** : une très forte augmentation des prix (de 30 à 100 %) provoque grèves et manifestations dans de nombreuses villes, dont Radom et Ursus. La milice fait beaucoup de prisonniers qui subissent des sévices graves et dont certains ne seront libérés qu'en plus tard.

● **Juillet-août 1980** : nouvelle augmentation des prix de la viande qui entraîne débrayages et grèves dans des dizaines d'entreprises et la formation de commissions ouvrières. Si on ajoute à ces trois dates les émeutes sangnantes de juin 1955 à Poznań, le mouvement étudiant de mars 1968 et divers conflits sporadiques, on constate que la Pologne connaît autant de luttes sociales que certains pays capitalistes européens. Mais l'affrontement entre le capital et le travail présente dans la Pologne socialiste une triple originalité : le mouvement ouvrier y a été réprimé à la mitrailleuse tout en étant capable de chasser deux secrétaires du parti (Ochab en 1955 et Gomułka en 1970) et d'empêcher certaines décisions du gouvernement. C'est que, jusqu'à présent, il prenait la forme d'émeutes ou d'insurrections qui éclataient, sur fond de crise économique et sociale endémique, lorsque les besoins fondamentaux — notamment ceux de la viande — menaçaient de n'être point satisfaits. L'Etat-parti, alors que dans une situation de gestion efficace et à une légitimité ouvrière, réprimait brutalement mais cédait aussi du terrain, c'est-à-dire que le malaise général que ces émeutes révélaient. Les ouvriers communistes du chantier naval « Lénine » n'étaient pas les derniers à brûler les immeubles du parti et des syndicats à Gdansk en 1970 ; et de nombreux élus aux comités de grève étaient aussi membres du parti.

Aujourd'hui, les formes de la lutte ont sensiblement changé. Les ouvriers, dont les exigences concernent autant les prix alimentaires que les conditions de travail et le taux des salaires, concentrent leur action à l'intérieur de l'entreprise. Là, ils défont ou violent la grève, s'unissent en « commissions ouvrières », rédigent des cahiers de revendications et débattent des problèmes économiques du pays. La caractéristique de leur combat s'exprime dans les tentatives d'auto-organisation à la base, d'élections syndicales libres et démocratiques, bref de pouvoir ouvrier.

Nul ne peut prédire l'évolution du mouvement. L'attitude du gouvernement polonais, qui désavoue les arrêts de travail mais ne réprime pas, étale les difficultés économiques mais accorde certaines revendications, allège les « trafics des profiteurs » mais n'engage aucune réforme de structure, apparaît plutôt comme un signe de faiblesse et de désespoir. D'autant que chaque fraction du parti polonais tente d'utiliser à son profit la crise sociale en agitant, qui la menace d'une intervention soviétique, qui celle d'un retour au capitalisme.

Face à cette situation, le communiste (et matérialiste) que je suis attend de son parti une double position :

— une information précise permettant de mettre à l'épreuve des faits les analyses sur le « bilan global positif » des pays socialistes ;
— une solidarité active avec les travailleurs polonais, dont les revendications ressemblent à celles des travailleurs français, au même titre que notre solidarité avec les mineurs belges ou les Noirs de Miami.

La crédibilité de notre parti socialiste en dépend. Or, la direction du P.C.F. a choisi de soutenir l'Etat polonais, y compris contre les ouvriers. L'ancien correspondant de l'Humanité à Varsovie, Pierre Li, a écrit (Le Monde daté 20-21 juillet) ce qu'il faut penser des informations fournies par son ancien journal. Non seulement l'Humanité n'a pas répondu mais elle récidive : dans son édition du 6 août, elle se demande sans rire si « l'impressionnante amélioration des conditions de vie en Pologne n'a pas été trop rapide » et affirme, comme n'importe quel patron français, que « si on ne peut faire l'économie de la discussion, on peut faire celle des arrêts de travail », ou encore que l'absentéisme prolongé est une des causes des difficultés économiques. Personne.

Et pourtant, avec le mouvement ouvrier polonais et les formes de pouvoir populaire qu'il élabore, nous tenons la possibilité de voir clair dans les mécanismes qui dénaturent l'espérance communiste en cauchemar bureaucratique et dans les moyens d'y remédier à-bas et là.

Nous pouvons aussi nous démarquer résolument du soutien hypocrite des bourgeois occidentaux à la dissidence, soutien qui camoufle une volonté de maintien de l'ordre établi, de l'exploitation des classes ouvrières nationales et du pillage du tiers-monde.

(*) Membre du P.C.F.

(1) Cf. Le Monde diplomatique, juillet 1980.

La grève s'étend dans la région de Gdansk

(Suite de la première page.)

Ils savent que si le pouvoir ne se résout pas vite à des concessions politiques majeures, l'extraordinaire explosion tranquille qui secoue la Pologne depuis sept semaines pourrait tourner au drame. Chacun veut se convaincre qu'une intervention soviétique est improbable, en raison de la résistance farouche à laquelle elle se heurterait et de l'existence du front albanais. Mais chacun sait aussi qu'elle deviendrait possible dès lors que la direction, faite d'un surcroît d'arrogance, laisserait le chaos s'installer de grève en grève.

Avec l'affaire de Gdansk, le fait est là, l'escalade sociale a déjà pris tournure politique. A la veille du week-end dernier, la direction des chantiers navals croit prudent de licencier préventivement trois ouvriers contestataires. Deux d'entre eux, Mme Anna Walentynowicz et M. Nowicki, sont d'anciens membres du comité de grève de 1970. Tous trois sont liés à l'opposition et participent à la rédaction de son bulletin ouvrier, Robotnik, très largement diffusé à Gdansk. Le temps de discuter de la riposte, de rédiger les textes, de faire tourner les roues, et la grève éclate jeudi 14 août au matin, après une distribution de tracts.

Trois cents personnes vont manifester sous les fenêtres de la direction en brandissant des banderoles : « Réintégrez Anna ! », « Augmentez nos salaires ! ». Un comité de grève — dix personnes d'abord, cent maintenant — est formé. Le mouvement s'étend à l'ensemble du chantier Lénine. Mme Walentynowicz est réintégré en début d'après-midi. Mais il y a dix-sept mille grévistes et il faut ouvrir des négociations. Elles vont durer jusqu'à une heure du matin en présence du premier secrétaire de la voïvodie, et sont suivies, diffusées en direct par haut-parleurs, par tous les ouvriers.

Un motif politique — la solidarité — est à l'origine du mouvement : un groupe politique a joué un rôle décisif dans son organisation, mais cela n'est rien à côté de la bombe que constituent les revendications avancées.

A côté des augmentations de salaires (2 000 zlotys) (1), des retraites et des allocations familiales, les ouvriers demandent aussi l'extension sur le chantier d'un monument à la mémoire des victimes de la répression de décembre 1970 (plusieurs dizaines de morts) ; la réintégration de toutes les personnes licenciées à cette époque ; la reconnaissance d'un syndicat représentatif ; la dissolution de la direction nationale du syndicat officiel ; la libération des prisonniers poli-

tiques ; la fermeture des magasins dits « commerciaux », dont les prix sont plus élevés et qui se multiplient ; une entrevue avec le premier ministre ; une garantie d'impunité pour les membres du comité de grève, et enfin, la publication de ces revendications dans la presse.

Vendredi à 6 heures du matin, la direction fait savoir qu'elle revient sur les licenciements, qu'elle accorde la hausse des allocations familiales alignée, comme demandé, sur celles de la police, une augmentation de 1 200 zlotys, qu'il n'y aura pas de représailles et — fait proprement inouï — que le monument sera érigé pour le dixième anniversaire de décembre 1970. Le reste, dit-elle, n'est pas de son ressort et le travail doit reprendre. Non seulement il ne reprend pas, mais les conducteurs d'autobus de la ville débrayent ainsi que plusieurs autres chantiers. Les habitants vont apporter le fruit des colportages et des vivres aux grévistes qui occupent leur lieu de travail, et Gdansk (soudain impossible à joindre au téléphone) semblait, dans la soirée, totalement paralysée.

L'intervention de M. Bahiuch

Entre-temps, à Varsovie, M. Gierek était rentré dans la matinée, avec vingt-quatre heures d'avance, de ses vacances soviétiques. Une rumeur insistante sur une convocation immédiate du bureau politique, suivie d'une communication importante, courait la capitale et déjà, les hypothèses s'échafaudaient sur l'ampleur du remaniement de la direction. Un remaniement qui semblait indispensable et inéluctable à de nombreux officiels. Il n'y eut pas (officiellement du moins) de réunion du bureau politique, et pas de communication. Seulement, après le journal télévisé du soir, une allocution du premier ministre, M. Edward Bahiuch.

Vision étrange, irréaliste, que celle de ce petit homme rond, neutre et fermé jusqu'à la grisaille, lisant attentivement, assis, penché sous l'algèbre polonaise, un long texte enroulé dont la seule surprise était de ne pas comporter. Seule allusion à l'aggravation de la tension, « l'échelle plus large » qu'ont prise les « arrêts de travail » avec Gdansk, et un paragraphe modéré contre les « adversaires de la Pologne populaire qui s'efforcent de profiter de l'atmosphère de tension et d'émotion pour leurs buts politiques ».

Pour le reste, tout va mal, mais tout va bien. Tout va mal dans tous les secteurs de l'économie et de l'approvisionnement et il n'y a pas de remède miracle. Les « arrêts de travail » ne peuvent, en conséquence, que porter un coup aux intérêts » de la population, et les augmentations de salaires qu'accroît le déficit. Il faut travailler « dans le calme, l'honnêteté et la discipline » pour redresser la situation — ce qui n'empêche pas de débattre des problèmes en dehors du temps de travail et dans un esprit constructif et « patriotique ».

Tout va bien parce que « je crois en la sagesse de la classe ouvrière, en sa conscience de classe. Je crois

en la compréhension de la raison d'Etat polonaise par les masses travailleuses (...) et [parce que] notre souci commun est celui de l'avenir de la Pologne ». Quatre points à relever encore : le gouvernement présentera au prochain plénum du C.G. (fin septembre) des « propositions détaillées » pour la résolution de la crise économique. La viande ne sera plus augmentée d'ici à l'automne 1981. Une critique très limpide de l'ancien premier ministre, M. Jaroszewicz, limogé en février, qui n'aurait ni su prévenir efficacement les problèmes ni en avertir la population. « Pendant de nombreuses années », a-t-il expliqué, nous avons partagé plus que nous ne produisons, notre revenu national partagé a été supérieur à notre revenu national produit, nous nous sommes développés à crédit. » Aujourd'hui, « le niveau d'endettement de la Pologne est tel qu'on ne peut en aucun cas le dépasser. » Et enfin une phrase : « Le monde nous regarde. Nous

avons des amis fidèles qui se préoccupent aussi de nos difficultés, qui croient que nous serons capables d'y faire face seuls et nous le souhaitons de tout cœur. »

Le sens général de son allocution est clair : nous savons que vous, la population, êtes suffisamment conscients des réalités géopolitiques du pays pour avoir jusqu'ici ne pas aller trop loin. Il est donc urgent d'attendre que la raison triomphe, de ne pas dramatiser les grèves et de poursuivre la politique, adoptée au congrès, d'austérité et de mini-réformes très progressives.

Le pari est risqué. Le redressement de l'économie ne trouvera pas là, en tout état de cause, son compte. Et l'on ne saura que rétrospectivement, demain ou dans six mois, si ce n'était pas là aussi jouer avec le feu.

BERNARD GUETTA.

(1) 1 zloty vaut environ 23 centimes au cours officiel.

< Nous tiendrons bon ! >

Voici un reportage de l'envoyé spécial de l'A.F.P., Marian Katarak, parvenu à Gdansk avant que les communications téléphoniques ne soient interrompues avec ce port de la Baltique.

Gdansk (A.F.P.). — Après plus de trente heures de grève sur le tas, l'atmosphère était à la fois tendue, vendredi 15 août, parmi les seize mille ouvriers des chantiers navals Lénine à Gdansk.

Malgré l'inconfort et l'insécurité, les grévistes ne sont guère enclins à la moindre concession. « Nous sommes fermement décidés à poursuivre notre mouvement jusqu'à ce que nos revendications soient satisfaites », nous a déclaré Mme Anna Walentynowicz, membre du comité de grève.

Un lourd silence pèse sur l'établissement, d'habitude grouillant et résonnant des bruits de tôle travaillée. Les énormes bras des grues sont inertes. Les pontons d'accès aux chantiers sont fermés. Des piquets de grève y montent une garde vigilante et violent systématiquement toute bouteille de vodka contenue dans les paniers de ravitaillement qu'on apporte.

Devant le portail n° 2, là même où, en décembre 1970, tombèrent les premiers grévistes sous le feu de l'armée et de la police, plusieurs centaines de personnes sont venues exprimer leur soutien aux ouvriers. Des mères, des épouses ont apporté des victuailles à leur fils ou mari. On bavardait, on se souriait, on se réconfortait mutuellement.

L'énorme porte grillagée s'est ouverte devant le représentant de l'A.F.P. qui s'est retrouvé au milieu des grévistes. Les vagues, d'abord fermées, s'éclaircissent rapidement après les présentations. Les réponses des travailleurs sont laconiques. Elles se résument en une seule phrase : « Nous tiendrons bon. »

Dans l'immense salle de conférence du chantier naval, le comité de grève est au complet : une centaine de personnes contre

une vingtaine au début. Les pourparlers avec la direction ont été serrés. Ils ont duré jusqu'à une heure du matin, vendredi. Le directeur a promis de les reprendre à 6 heures du matin. Il n'est pas venu au rendez-vous. Une heure plus tard, il a fait connaître ses propositions : inacceptables, a répondu le comité de grève qui les a purement et simplement rejetées.

La ville de Gdansk est calme et silencieuse. La cité est d'ailleurs paralysée depuis vendredi matin par un débrayage des employés des transports en commun. Dans les rues, les ménagères s'empressent de faire leurs emplettes. Les queues s'allongent devant les boucheries et les charcuteries, où l'on peut voir cependant du jambon fumé, derrière plutôt rare. D'immenses files d'attente se pressent devant des boulangeries débordées. Les arrivages font-ils défaut ? Non, répond une caissière, les gens font des provisions. Pourquoi ? Pour toute réponse, un sourire...

Dans la ville endormie, aucun signe de force policière. La pondération des ouvriers en colère et des habitants de Gdansk cache cependant un souci que nul n'ose exprimer à haute voix. Tous se rendent compte que la situation est tendue, d'autant que le grogne des ouvriers du chantier naval a fait tache d'huile sur des entreprises sœurs ; tout le secteur de la construction navale est touché par la grève. Des arrêts de travail sont notamment signalés à Elmor (installations électriques), Kimo (colimatation), Tachmet (installations diverses), Opakmet (emballages métalliques). Les ouvriers du Chantier du nord (nouveau port industriel) avaient, de leur côté, envoyé une délégation auprès de leurs camarades du chantier naval Lénine.

A TRAVERS LE MONDE

Bulgarie

● M. GEORGES MARCHEAIS rencontre M. Todor Zhivkov, le secrétaire général du P.C. bulgare, qui passe des vacances en Bulgarie, à rencontre son collègue bulgare le vendredi 15 août. Ils se sont notamment déclarés convaincus que le développement de la coopération entre la Bulgarie et la France dans tous les domaines, qui répond aux intérêts des deux peuples, peut contribuer efficacement à la détente et à la sécurité sur le continent européen. — (A.F.P.)

Chine

● LE PRINCE NORODOM SIHANOUK a affirmé, vendredi 15 août, à Pékin, que la Chine et les Etats-Unis avaient refusé de lui fournir l'aide militaire qu'il réclamait pour combattre les forces vietnamiennes au Cambodge. Dans le même communiqué, remis à l'A.F.P. à Pékin, le prince indique que la Chine l'a invité à reprendre tout simplement

sa place à la tête de l'Etat khmer rouge, comme en 1975. — (A.F.P.)

Grèce

● M. GEORGES DROSSOS, journaliste bien connu à Athènes, est mort dans la nuit du 15 au 16 août à l'âge de soixante-huit ans. Ministre de la presse en 1947, correspondant au Conseil de l'Europe pendant deux ans, M. Drossos avait dans le passé coopéré avec plusieurs journaux étrangers. Pendant la dictature des militaires en Grèce (1967-1974), il avait souvent été la seule source d'information concernant les opposants au régime. Après 1974, Georges Drossos avait adhéré au parti de la « Nouvelle démocratie » de M. Constantinos Karamanlis. — (A.F.P.)

Maroc

● CENT CINQUANTE ET UN PRISONNIERS POLITIQUES demeurent incarcérés dans les prisons marocaines après la libération de quatre-vingt-

neuf détenus au cours des dernières semaines sur l'ordre du roi Hassan II, affirme-t-on à Rabat dans les familles des prisonniers. L'Union socialiste des forces populaires avait annoncé récemment qu'il ne restait plus aucun de ses militants en prison. Les détenus encore incarcérés semblent appartenir pour la plupart au mouvement marxiste-léniniste « Ilal Aman » (En avant).

De source proche du gouvernement marocain, on affirme que restent détenus moins de cinquante prisonniers politiques et que de nouvelles libérations pourraient intervenir le 30 août à l'occasion de l'anniversaire du départ en exil de Mohamed V.

République Sud-Africaine

● UNE BOMBE A RETARDEMENT a explosé à l'université de Pretoria dans la nuit du vendredi 15 au samedi 16 août, détruisant partiellement les bureaux du professeur Jan Lombard, conseiller politique du premier ministre sud-

africain, révèle, ce samedi 16 août, le quotidien Beeld. L'explosion, qui n'a pas fait de victimes, pourrait être attribuée à des extrémistes de droite, estime le quotidien, qui rapproche cet attentat des menaces de mort anonymes adressées récemment à des personnalités proches du premier ministre et favorables à un assouplissement des lois sur l'apartheid. — (A.F.P.)

Zimbabwe

● LE GOUVERNEMENT DU ZIMBABWE envisage d'entamer une action judiciaire ou administrative contre le général Peter Walls, a annoncé, vendredi 15 août, le ministre de l'information, devant le Parlement. Il a déclaré que le commandant en chef des forces armées du Zimbabwe avait porté un préjudice « considérable » à la politique de réconciliation de M. Mugabe, en révélant qu'un coup d'Etat avait été envisagé par des Blancs à la suite des élections législatives de février. (Le Monde du 12 août). — (A.F.P.)

Le Monde

RÉALISE CHAQUE SEMAINE

UNE SÉLECTION HEBDOMADAIRE

servi uniquement sur abonnement

Exemplaire spécimen sur demande

السبيل إلى الأمل

POLOGNE
égion de Gdansk

Nous tiendrons bon!

EUROPE

AXÉE SUR LE « MARCHÉ COMMUN DU TRAVAIL »

La coopération entre pays nordiques est limitée mais efficace

De notre envoyé spécial

Copenhague. — Décidés à démontrer que, selon l'expression de l'un d'eux, ils « travaillent mieux que les gens du Marché commun », les responsables de la coopération entre pays nordiques viennent d'organiser un voyage d'études de leurs réalisations, en Suède, en Norvège, au Danemark et en Finlande. L'Islande, trop éloignée, étant exclue du programme.

Sur le plan institutionnel, les cinq États disposent depuis 1953 du Conseil nordique, composé de seize membres, élus par les Parlements nationaux, et d'une cinquantaine de membres, nommés par les gouvernements. En outre, ils ont conclu, en 1962, un « traité de coopération » pour garantir le maintien de leurs actions communes après l'adhésion du Danemark au Marché commun. Depuis 1971, les statuts du Conseil nordique sont partis intégrer le traité révisé. L'un des membres de chaque cabinet est, en titre, « ministre de la coopération nordique ». Le Conseil nordique se réunit chaque année en mars. L'Assemblée consultative, il voit toutefois ses recommandations très largement suivies et gère largement son budget, nourri des contributions des États membres. Le « conseil des ministres nordiques », fondé il y a dix ans, est chargé de mettre en œuvre les suggestions du Conseil.

Les pays nordiques ont connu, depuis la dernière guerre, des évolutions si différentes que l'histoire de leur coopération est aussi celle d'un certain nombre d'échecs et de pas de chemins. Après le « coup de Prague », la Suède, la Norvège et le Danemark avaient mis sur pied un « comité de défense » auquel la Finlande, dès avril 1948 à Moscou par un « traité d'amitié, coopération et assistance mutuelle » qui consacrait sa situation « spéciale » en Europe, ne pouvait évidemment se joindre. Helsinki attendit 1956 pour oser participer aux consultations régulières des ministres des Affaires étrangères nordiques. Dans le domaine de la défense, la Norvège, le Danemark puis

l'Islande devaient adhérer à l'OTAN, la Suède proclamant son attachement à une neutralité armée. Toute coopération en matière de défense est donc exclue officiellement, bien que des échanges de vues, que les communistes ne mentionnent jamais, aient lieu aussi à ce propos.

Le principal motif de fierté de la coopération nordique c'est ce que l'on appelle le « marché commun du travail ». Le traité de 1954 a donné en effet à tout citoyen de l'un quelconque des cinq États membres le droit de travailler dans les quatre autres pays, une convention sur la Sécurité sociale signée l'année suivante lui conférant la même protection que les nationaux du pays hôte. En fait, les nombreux suédois qui relient une nuit Stockholm à Helsinki sont bondés de ces travailleurs rentrant chez eux pour les vacances. En effet, le système qui a permis, depuis son instauration, près d'un million de « migrations nordiques », a surtout servi à fournir de la main-d'œuvre finlandaise à la Suède. Aujourd'hui, encore, on que la supériorité du salaire moyen en Suède se soit amoindrie (ce salaire est supérieur d'environ 20 %), et que le chômage ait diminué en Finlande, tombant à 4,2 %, près de deux cent cinquante mille Finlandais travaillent dans le pays voisin.

Cette forme de « coopération » provoque d'ailleurs à Helsinki un agacement visible : 25 % des émigrés ont en effet une formation supérieure et leur départ représente pour le pays, qui connaît une phase de croissance, une inquiétante « fuite des cerveaux ».

« Les Suédois exagèrent, nous dit un homme d'affaires finlandais, ils vont jusqu'à recruter directement, par annonces dans les journaux, le personnel dont ils ont besoin. Ainsi, en fin de semaine, ils nous envoient des promotions entières d'infirmières formées à grands frais. » La pra-

tique est théoriquement interdite mais aucune sanction n'est prévue. Helsinki et Stockholm mènent sur le problème des « compensations » dues pour ces départs des négociations qui ne semblent pas près d'aboutir.

Dans le domaine culturel, la coopération se fonde sur l'étrange parenté des langues, à la seule exception du finnois. « Ces Finlandais qui viennent parler anglais dans nos rencontres pourraient tout de même faire un effort », soupire à ce propos un des interlocuteurs norvégiens. L'harmonisation des programmes d'éducation est en bonne voie. Le budget du Conseil nordique subventionne de nombreux centres culturels, notamment à Reykjavik, l'Islande, peu peuplée, bénéficiant d'égards particuliers. On encourage l'édition d'ouvrages peu rentables mais d'intérêt commun (près de cinq cent titres ont été publiés). Le fleuron de cette coopération est le Nordita (Institut nordique de physique théorique), créé en 1926 par Niels Bohr à Copenhague et dirigé aujourd'hui par son fils le professeur Aage Bohr, lui aussi prix Nobel de physique.

Le fiasco du « projet Volvo »

La coopération proprement économique se heurte à l'absence totale de planification commune et à la faiblesse des incitations mises en place à ce jour. La libre circulation des capitaux n'est pas encore instaurée et les systèmes fiscaux demeurent assez dissimilaires. Le Danemark, la Suède, la Norvège et, depuis une date plus récente, la Finlande sont encore insularisés par rapport à l'Europe. Les échanges sont importants du fait du transit de leur pétrole, mais les échanges commerciaux sont faibles. Le Danemark exportant 30 % de sa production dans les autres pays nordiques contre les autres pays nordiques contre 10 % seulement. Pourtant, les opérations communes favorisées par la Banque nordique d'investissements qui assure prêts et garanties, restent relativement modestes. Le « grand affaire » : l'offre faite par le géant suédois Volvo au gouvernement norvégien de s'associer à l'exploitation de son pétrole, s'est soldée par un fiasco qui n'était pas dû seulement à la raison officielle invoquée, le refus des actionnaires de Volvo de ratifier l'entreprise, mais à la morosité du climat ambiant.

En matière de coopération sociale et culturelle nous sommes plus avancés que vous, mais chers amis, je tiens à vous présenter un plan ambitieux, il s'agit de nous unir, nous dit un ministre finlandais. En fait, dès que l'on s'attaque au cœur du problème, les égoïsmes nationaux se réveillent avec vigueur. C'est le cas à propos du pétrole norvégien qui devrait être désormais la base de toute gestion commune du patrimoine scandinave. Les deux pays se refusent à l'égard des plans de garantie d'approvisionnement de ses voisins, actuellement en cours de négociation.

Les responsables de la coopération nordique en louent la nature « pragmatique » et « multiforme » et l'infirmité « souplesse ». Les importations de biens de consommation sont modestes : « Les ministres scandinaves se téléphonent sans avoir à en demander l'autorisation », nous dit un fonctionnaire danois se refusant à croire que cela soit possible au sein de la C.E.E. Mais on se montre intéressé sur l'enfance intercommunale en région arctique, les bibliothèques de Lapland et autres réalisations utiles mais de portée limitée.

Coopération efficace mais so-

lennement cantonnée. « Ah, nous sommes pas près de nous unir », soupire un officiel. Mais sous le ton désolé de rigueur perçue une secrète déception.

PAUL-JEAN FRANCISCHINI

Allemagne fédérale

M. HORST MAHLER
ancien avocat du groupe Baader
EST LIBÉRÉ PAR ANTICIPATION

Berlin (A.F.P.). — Horst Mahler, ancien défenseur de l'opposition extra-parlementaire allemande (APO), conseiller juridique et inspirateur idéologique du groupe « Baader-Meinhof », a été libéré vendredi matin 15 août à Berlin-Ouest, après avoir purgé les deux tiers de la peine de quatre ans de prison à laquelle il avait été condamné en novembre 1974.

L'ex-avocat, âgé de quarante-quatre ans, qui a bénéficié du sursis pour le reste de sa peine, jouissait déjà depuis juillet 1979 d'un régime de liberté surveillée.

Suède

Le relèvement de la T.V.A. divise la coalition gouvernementale et suscite une vive opposition

A la demande de l'opposition social-démocrate, le chef du gouvernement tripartite de centre droit suédois, M. Thorbjörn Fälldin, a annoncé, vendredi 15 août, la convocation du Parlement en session extraordinaire du 25 août au 5 septembre. Les travaux de cette session porteront exclusivement sur la situation économique et un éventuel relèvement du taux de la taxe à la valeur ajoutée qui est actuellement de 20,63 % sur tous les produits.

De notre correspondant

Stockholm. — Faut-il, ou non, donner un coup de frein à la consommation privée et majorer la T.V.A. d'environ 3 %, en raison de la dégradation rapide de l'économie au cours des deux derniers mois ? Cette question a dominé le débat politique suédois de la fin du mois de juillet et les hésitations continuelles du gouvernement semblent indiquer que les trois parts de la coalition sont divisées.

Pour la première fois depuis la chute des sociaux-démocrates en 1976, les dirigeants du gouvernement et ceux de l'opposition se sont rencontrés officiellement vendredi 15 août, pendant quatre heures, à la chancellerie, en présence du gouverneur de la Banque royale, pour examiner la situation économique, mais aucun résultat concret n'est sorti de ces discussions. Le premier ministre s'est contenté de déclarer qu'il allait réfléchir aux propositions des socialistes, tout en ajoutant qu'il se voyait « une augmentation de la T.V.A. s'imposait ». Toutefois, aucune décision définitive ne sera prise avant le début de la semaine prochaine.

De son côté, M. Olof Palme a souligné que les sociaux-démocrates ne poursuivraient les négociations avec le gouvernement sur le plan d'austérité que si les « bourgeois » renonçaient définitivement à relever le taux de la taxe à la valeur ajoutée. Il a ainsi précisé clairement les conditions d'un éventuel dégel des rapports avec les partis de la coalition, qui ne disposent que d'une seule voix de majorité au Parlement.

Selon les experts du ministère des finances, la détérioration de la situation des finances publiques est rapide : le déficit budgétaire pour le présent exercice se chiffre à plus de 55 milliards de couronnes, soit 10 % du produit national brut. Les dernières prévisions indiquent que les déficits de la balance commerciale et de la balance des paiements seront en 1980 respectivement de 10 et 19 milliards de couronnes. Par

ailleurs, la dette extérieure de l'État ne cesse de croître : de 21 milliards en janvier 1980, elle est passée à quelque 35 milliards six mois plus tard.

L'annonce, le 11 juillet, par le premier ministre, d'un relèvement prochain de la T.V.A. pour freiner la consommation des ménages et les importations, a suscité aussitôt un tollé de protestations des syndicats. La Confédération générale du travail (L.O.) estimait que le gouvernement voulait ainsi corriger les résultats des négociations salariales du printemps dernier et réduire le pouvoir d'achat des travailleurs.

La centrale ouvrière a immédiatement fait savoir qu'elle réclamerait des compensations pour ses membres lors des pourparlers avec le patronat sur les salaires de 1981, qui doivent s'ouvrir cet automne.

De nombreux économistes indépendants ont également critiqué le projet du gouvernement.

« À leurs yeux, c'est une erreur de majorer le taux de la T.V.A. à la veille d'un fléchissement attendu de la conjoncture. Une telle décision ne manquerait pas d'entraîner une recrudescence du chômage, qui touche actuellement un peu plus de 2 % de la population active. »

Pour la première fois depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le Parlement suédois se réunit en session extraordinaire du 25 août au 5 septembre, à la demande des sociaux-démocrates, qui souhaitent un large débat sur la situation économique. Si les partis bourgeois ne renoncent pas à augmenter la T.V.A. ou refusent de prendre en considération certaines propositions de l'alternative social-démocrate, qui ne sera rendue publique que la semaine prochaine, il faut s'attendre à un nouvel affrontement entre les deux blocs. L'ambition du gouvernement est apparemment de ne pas porter seul la responsabilité d'un plan d'austérité et d'économies jugé nécessaire par tous les partis.

ALAIN DESOYE

AMÉRIQUES

Suriname

LE COUP D'ÉTAT
MARQUERAIT « UN VIRAGE
PRO-OCIDENTAL »

L'ancien premier ministre du Suriname, M. Henk Arron, ainsi que trois anciens membres du Conseil national militaire, formé au lendemain du coup d'État du 25 février dernier, ont été arrêtés le jeudi 14 août, après la destitution du président Johan Ferrier et la proclamation de l'état d'urgence (le Monde du 16 août).

M. Henk Arron était devenu premier ministre deux ans avant l'indépendance du pays, intervenue en novembre 1975, et avait conservé cette fonction jusqu'au coup d'État de février. Les militaires arrêtés sont M. Joeman, M. Boudreissan Sital, qui avait présidé le Conseil national militaire depuis sa création jusqu'au 29 juillet dernier, et M. Charles Mijndas, président de ce conseil depuis le 5 août. Selon les milieux gouvernementaux surinamiens cités par l'agence locale S.N.A., ces quatre personnes entretenaient des relations avec des groupements d'extrême gauche à l'étranger.

On estime dans les pays voisins, en Guyane française et en Guayana, que le coup d'État du 13 août marque le début des éléments de gauche et « un virage pro-occidental » du Conseil national.

Un nouveau cabinet composé de quatorze membres a été formé le 14 août. L'homme fort en est M. David Hackmott, qui dirige les ministères de la défense et de la police. Il était arrivé au Suriname en mars dernier, comme conseiller politique de M. Chin Sen. Ce dernier, premier ministre depuis le mois de mars, cumule désormais ces fonctions, avec celles de président de la République. Le service d'information national du Suriname a affirmé vendredi que l'armée et le gouvernement sont entièrement maîtres de la situation, « grâces à des arrestations préventives qui ont empêché un éventuel contre-coup d'État ». — (A.F.P., Reuter.)

Bolivie

L'ex-présidente, Mme Gueiler
n'est pas autorisée à quitter le pays

Le ministre bolivien de l'Intérieur, le colonel Luis Arce Gomez, a déclaré, le vendredi 15 août à La Paz, que l'ex-présidente, Mme Lidia Gueiler, « ne pourra pas se rendre à l'étranger pour le moment », car elle a « violé les règles du droit d'asile par des déclarations mensongères ».

Mme Gueiler, présidente en exercice au moment du coup d'État militaire du 17 juillet, réintégré à la présidence de la Paz, avait obtenu récemment un visa pour la France.

Dans une interview au quotidien chilien « Terra », Mme Gueiler avait déclaré avoir subi de fortes pressions pour démissionner, au profit de l'armée, de la présidence qu'elle occupait depuis le 29 juin. Le colonel Arce Gomez a réaffirmé que cette démission avait été librement rédigée en présence du nonce apostolique Alfio Rapisarda et de l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Arce Levy notamment.

L'interdiction de sortie opposée à Mme Gueiler intervient alors que les relations entre l'Eglise catholique et le nouveau gouvernement semblent s'être gravement détériorées. Le ministre de l'Intérieur a accusé publiquement l'archevêque de La Paz, Mgr Jorge Manrique, d'avoir incité au désordre public dans une lettre pastorale lue dans les églises dimanche dernier. Il a ajouté que Mgr Manrique n'avait pas été arrêté en raison de son âge, mais que « tout a des limites ».

M. Juan Lechin arrêté

D'autre part, M. Jose Nordmann, président de l'Association internationale des juristes démocrates, qui vient de séjourner en Bolivie cinq jours, en compagnie de M. Johannes Galland, secrétaire de la C.G.T. française, a indiqué que MM. Juan Lechin et Simon Rehes, les dirigeants de la centrale ouvrière bolivienne (COB), arrêtés le 17 juillet dernier à La Paz, étaient encore en vie, ainsi que le père Julio Tunari, président de l'assemblée permanente des droits de l'homme en Bolivie. M. Galland a affirmé, pour sa part, qu'une résistance populaire au régime militaire était en train de s'organiser. Les deux hommes

ont affirmé que la junte militaire pratiquait la torture « sur une grande échelle » et qu'elle avait « assisté par l'Argentine pour la réalisation de son coup de force ».

Le gouvernement suisse a déclaré, pour sa part, de geler le crédit de 11 millions de francs suisses qui devait être versé à la Bolivie au titre de l'aide au développement. Enfin, onze députés européens sociaux-démocrates ont lancé, vendredi, un appel aux pays de la C.E.E. pour qu'ils ne reconnaissent pas le régime militaire bolivien. — (A.F.P., A.P.)

El Salvador

PLUSIEURS CENTAINES DE PERSONNES AURAIENT ÉTÉ TUÉES PENDANT LES TROIS JOURS DE GRÈVE.

San-Salvador (A.F.P.). — Plusieurs centaines de personnes, selon les observateurs, ont été tuées au Salvador au cours des trois journées de grève générale organisée par le Front démocratique révolutionnaire (F.D.R.), du 12 au 14 août. Près de cent personnes ont trouvé la mort au cours des affrontements qui se sont produits mercredi. Trente personnes auraient été tuées jeudi dans la capitale, au cours d'affrontements entre les guérilleros d'extrême gauche et les troupes gouvernementales appuyées par des avions et des hélicoptères. A l'intérieur du pays, près de Suchitoto (à 50 kilomètres de San-Salvador), un village aurait été rasé et trois cents personnes auraient été tuées au cours des combats. Le mouvement de grève, dont le F.D.R. pensait faire le point de départ d'un vaste mouvement insurrectionnel, semble avoir connu un relatif échec, puisque près de 80 % des services et des redevances normales vendredi et de nombreux incidents (incendies d'autobus, sabotages) ont eu lieu dans la capitale et à l'intérieur du pays.

Révélation sur « la France des macs »

« Sonia 8/10, Sylvie 7/10, désagréable par son côté caractériel. Michèle 9/10, belle machine qui démarre au quart de tour ».

Ces notations (tellement « rôles », n'est-ce pas) sont extraites du guide du « Petit Futé à Bordeaux », préfacé par le Maire de la ville - qui ne l'a pas forcément lu. En France personne ne songe plus à se scandaliser de la prostitution. Le vrai scandale c'est que l'Etat entoure d'un grand renfort de publicité la condamnation de quelques proxénètes abusifs. Cette semaine, Le Nouvel Observateur chiffre les recettes que le fisc tire des prostituées. Il démonte le mécanisme des complicités entre proxénètes et policiers. Des révélations insolites et consternantes sur l'esclavage des femmes « protégées » par l'Etat.

LA FRANCE DES MACS

ENQUETE DE F. CAVIGLIOLI

LE NOUVEL
Observateur

ASIE

Chine

A la suite de graves accidents du travail

La presse dénonce la précipitation de la politique de modernisation

Pékin. — La responsabilité de hauts dirigeants de départements techniques et industriels vient d'être mise en cause dans de graves accidents du travail survenus ces derniers jours. Les victimes sont des ouvriers et des ingénieurs qui se trouvent dans des conditions de travail particulièrement difficiles. La presse dénonce la précipitation de la politique de modernisation.

De notre correspondant

posés des méthodes jugées dangereuses, mais dont les responsables ont obtenu une augmentation de la production.

En dépit de campagnes répétées, la sécurité du travail laisse beaucoup à désirer dans l'industrie chinoise et la visite de certaines installations, aérées notamment, offre parfois des spectacles qui font dresser les cheveux sur la tête. On sait d'autre part que les accidents actuellement signalés ne sont pas isolés, qu'il y a eu également des morts relativement nombreuses dans la construction et la pétrochimie.

Le bruit qui est fait autour des catastrophes du golfe de Bohai et de la mine de Tonghua fait cependant penser qu'il ne s'agit pas seulement de rappeler les chefs de chantiers à une meilleure observance des règles de sécurité. Dans les deux cas, l'idée est clairement suggérée que si les accidents ont eu lieu, c'est non seulement en raison de négligences mais aussi et surtout parce qu'on a voulu pousser la production à tout prix et trop rapidement. Le cas est, en

particulier, sans ambiguïté pour les Chinois eux-mêmes en ce qui concerne le naufrage de la plate-forme pétrolière : la production nationale de pétrole s'est effondrée depuis deux ans et des risques inconsidérés sont pris pour ouvrir de nouvelles exploitations.

Une affaire politique

Sur l'ordre de qui ? C'est là que l'affaire prend inévitablement un tour politique. Tant le ministre du pétrole, M. Song Zhenming, que son collègue du charbon, M. Kao Yangwen, sont implicitement mis en cause, mais on peut se demander si les accusations actuellement lancées par la presse — à dix jours de l'ouverture de la prochaine session de l'Assemblée nationale populaire — ne visent pas plus loin et plus haut. En conclusion d'un long article destiné à démontrer qu'un humanisme et un marxisme ne sont pas contradictoires, le Quotidien du peuple rappelle le diktat que le but de la production doit être avant tout d'améliorer les conditions de vie du peuple. Il dénonce une tendance à admettre un peu trop aisément que les travailleurs puissent risquer leur vie et répandre leur sang pour « l'édification de la base matérielle du socialisme ». Il pourrait s'agir d'une référence à l'holocauste parfois coïncidé avec l'honneur à l'époque du « grand bond en avant » et de la révolution culturelle au nom du sacrifice de l'individu pour le bien de la collectivité.

Ce n'est toutefois pas ce que suggère le contexte, qui évoque plutôt les inconvénients d'une politique de modernisation et d'accroissement de la production insuffisamment réfléchie et trop accélérée, mise en œuvre au mépris des réalités et des dangers. Au niveau de la planification ces inconvénients sont soulignés, avec mesure, dans le « réajustement » et à une forte réduction des objectifs initialement fixés. Le signal d'alarme est tiré aujourd'hui au niveau de l'exécution où le même goût des records de vitesse mène à des catastrophes.

Il ne s'agit pas seulement d'épargner les vies humaines et le Quotidien du peuple critique les mois derniers les considérables investissements réalisés pour la nouvelle aciérie de Wuhan où des équipements étrangers importés à grand prix ne tourneront jamais à pleine capacité faute d'un approvisionnement convenable en matière première et en énergie. C'est un avertissement aux dirigeants qui ont fixé les programmes et autorisé les crédits, y compris aux plus élevés d'entre eux, voire à l'État lui-même, désormais à la fois de son pouvoir et à qui on ne saurait dénier une large part de responsabilité dans ce domaine.

ALAIN JACOB.

De retour de Lhassa

Le représentant du dalaï-lama dénonce l'attitude « impitoyable » de Pékin au Tibet

New-Delhi (A.F.P., U.P.). — « Les Chinois ont pillé tous les monastères et temples bouddhistes », déclare, vendredi 15 août, à New-Delhi, M. Tenzin Tethong, chef de la délégation tibétaine au dalaï-lama de retour d'un voyage de trois mois au Tibet. La délégation avait dû interrompre sa visite au début du mois, après que plusieurs milliers de Tibétains eurent manifesté à Lhassa, la capitale de la région autonome, en faveur du dalaï-lama et de la cause tibétaine.

« La route du progrès s'est arrêtée au Tibet depuis l'occupation chinoise il y a vingt et un ans. La majorité des six millions de Tibétains ne peuvent être libérés des Chinois », a ajouté M. Tethong, qui a fait état de la permanence dans la population de sentiments très vifs en faveur du chef spirituel des Tibétains, le Panchen Lama, nommé à sa place, et des « gens qui souhaitent la liberté ». C'est d'ailleurs pour ces raisons, qui nous ont demandé de partir.

M. Tethong a dénoncé la conduite « impitoyable » des Chinois à l'égard des Tibétains et affirmé que sa délégation avait trouvé au Tibet « la paix, la mort et la famine ».

« Nous sommes arrivés à la conclusion que les conditions de vie moyennes des Tibétains sont très mauvaises », a-t-il dit. La délégation a accusé la Chine de « génocide culturel » à l'égard des Tibétains, ajoutant que malgré vingt années d'occupation, Pékin n'avait pas réussi à endoctriner politiquement la population, qui reste « très croyante ».

A propos des incidents de Lhassa, M. Tethong a démenti les informations selon lesquelles les membres de sa délégation auraient appelé les Tibétains à la révolte.

Il a refusé de donner des précisions sur l'extension qu'il a eu à Pékin avec le panchen-lama, qui occupe la seconde place dans la hiérarchie bouddhiste, réservant la primauté de ses informations au dalaï-lama, auquel il doit faire rapport de sa mission.

Corée du Sud

La voie libre pour le général Chon

(Suite de la première page.)

Après le coup d'État militaire du 16 mai 1980, qui a mis le général Park au pouvoir, il a gravé les éphémères de la K.C.I.A. (services secrets), M. Lee Bu-rak, qui a fait arrêter puis libérer en mai pour corruption.

En 1973, il devient chef de la garde personnelle du président Park, avec lequel il entretient des relations étroites. En 1977, il est nommé chef des services de renseignements de l'armée. C'est à ce titre qu'il sera chargé de l'enquête sur l'assassinat du président, en octobre dernier. Commence alors pour lui un jeu serré pour accéder au pouvoir, dont il sort apparemment vainqueur aujourd'hui.

Le contrôle de l'armée

La première étape est la prise de contrôle de l'armée. L'opération est menée lors de la « nuit des généraux » du 12 décembre, au cours de laquelle, avec cinq commandants issus de la même promotion que lui — et que l'on retrouve maintenant à des postes clés dans l'armée — le général Chon décapite l'état-major des éléments qui pourraient s'opposer à lui. Il fait notamment arrêter le général Chung Seung-hwa, commandant de la 1^{re} division, et fait mettre à la retraite anticipée une cinquantaine d'officiers.

Au cours de ce règlement de compte dans l'armée, qui a nécessité le déplacement de divisions sans l'accord des Américains — ce qui créa un incident avec Washington — trois officiers sont tués et une bonne vingtaine blessés.

Par la suite, le général Chon, ne content de diriger les services secrets de l'armée, prend en outre la tête de la K.C.I.A. (chargée de surveiller les civils). A l'occasion des manifestations étudiantes et des troubles à Kwangju, en mai, il prend totalement en main le pays. La loi martiale est étendue à l'ensemble du territoire : en d'autres termes, l'armée n'a plus de comptes à rendre qu'au chef de l'État. En

fait, le président Chon, pris entre le risque d'un bouleversement social et la menace d'un coup d'État militaire, parait alors complètement prisonnier des généraux.

Au cours des dernières semaines, alors que s'engage, semble-t-il, un marchandage entre les militaires et les membres de sa délégation au sujet de la question du sort de M. Kim Dae-jung, actuellement jugé par une cour martiale, le général Chon, devenu président du comité permanent du Conseil de sécurité nationale, apparaît de plus en plus clairement comme le maître du pays. Prodiges en interviews, on le voit partout, relevant le président Chon à un rôle secondaire.

Le dénouement auquel on assiste actuellement à Séoul laisse douter bien des observateurs sur l'avenir de la Corée. Certes, les partenariats commerciaux de cette petite puissance économique d'Asie, s'ajoutant à une stabilisation à l'importance quel que soit le moment, quelle permet les affaires, sont tout prêts à entretenir l'état de fait. Les États-Unis sont cependant placés dans une situation embarrassante vis-à-vis de leur opinion publique en paraissant soutenir un régime plus autoritaire que celui de Park. La véritable inconnue est la réaction de la population, mais les purges et les arrestations paraissent pour l'instant toute opposition.

Beaucoup plus imprévisible est la réaction des militaires. Sont-ils tous fidèles au puissant général Chon ? En janvier, un groupe de jeunes officiers, dit-on, avaient eu le projet de neutraliser la junte qui se mettait en place. Ils en auraient été dissuadés par les Américains. Aujourd'hui, le général Chon est sans doute l'homme fort de la Corée, mais c'est aussi son dirigeant le plus menacé : il est protégé par un nombre impressionnant de gardes du corps et doit, dit-on, changer chaque nuit de résidence. Apparemment, si l'autre et éphémère, ils doivent se protéger, elles partiront encore une fois des rangs de l'armée.

PHILIPPE PONS.

Inde

Mme GANDHI DÉNONCE LA MONTÉE « DE LA VIOLENCE ET DE L'ANARCHIE »

New-Delhi (A.F.P., Reuters). — « L'anarchie, la violence et l'indiscipline doivent cesser », a déclaré, vendredi 15 août, Mme Indira Gandhi, qui est confrontée depuis quelque temps à la montée des désordres dans son pays.

Dans un discours, prononcé du haut des remparts du Fort rouge à New-Delhi, à l'occasion du trente-troisième anniversaire de l'indépendance, le premier ministre a dressé un sombre tableau de la situation. Se référant aux affrontements entre communautés religieuses, qui se sont produits à Moradabad, dans l'État de Uttar Pradesh, où plus de cent personnes ont été tuées, elle a déclaré que les responsables seraient sévèrement punis. Cependant, quelques heures seulement après le discours de Mme Gandhi, des troubles ont éclaté, notamment dans la capitale, mettant aux prises hindous et musulmans. Dans le vieux Delhi, des musulmans, qui revenaient de la prière du vendredi ont attaqué et incendié des magasins appartenant à des hindous. Deux personnes ont été tuées et une cinquantaine blessées. Le couvre-feu a été imposé, tandis que des éléments de l'armée et des forces para-militaires patrouillaient dans les rues.

D'autres incidents ont éclaté dans plusieurs villes de l'État de Uttar Pradesh, à Ahmedabad dans le Gujarat et à Manipal, au Karnataka. L'intérieur a invité les gouvernements locaux à « coopérer avec la population éprise de paix pour maintenir l'amitié entre les communautés ».

Iran

Le président Bani Sadr échappe à un accident d'hélicoptère

Le président Bani Sadr a adressé, le vendredi 15 août, une mise en garde à l'Irak en affirmant que « les forces armées iraniennes avaient reçu l'ordre de répondre sans faiblesse aux provocations irakiennes ». Dans un discours prononcé à Kermanshah (380 kilomètres à l'ouest de Téhéran) et diffusé par Radio-Téhéran, « Les forces armées ont reçu l'ordre de répondre sans faiblesse à l'ennemi et nous espérons qu'elles feront comprendre au gouvernement irakien que ses méthodes vont lui coûter très cher », a affirmé le président.

En regagnant Téhéran, le président Bani Sadr a échappé à un accident. L'hélicoptère dans lequel il avait pris place avec dix de ses proches collaborateurs, à la suite d'une défilé technique, a dû atterrir en catastrophe. Ses pales se sont brisées sous l'effet du choc et d'autres pièces ont été endommagées. Trois des occupants ont été blessés. M. Bani Sadr est sorti indemne de cet accident.

Vendredi, trois personnes impliquées dans le complot militaire annoncé le 10 juillet ont été exécutées. Le nombre des exécutions capitales dans cette seule journée a été de vingt-huit.

D'autre part, le New-York Times croit savoir que le général Hossein Fardoust — ancien ami intime du chah — qui fut dit aujourd'hui rallié à la République islamique — aurait séjourné dans la région de Washington peu avant l'assassinat en juillet der-

nier d'Ali Akbar Tabatabaï, un opposant au régime de l'imam Khomeiny.

Le journal ajoute que le put apparent du séjour du général Fardoust aurait été d'organiser des activités de soutien au régime iranien ; interrogé, le département d'État a déclaré ne pas être au courant de telles informations.

Libye

« LES ARABES CHRÉTIENS DOIVENT SE CONVERTIR A L'ISLAM »

affirme le colonel Kadhafi

Beyrouth (A.F.P.). — Le colonel Kadhafi estime que les Arabes chrétiens doivent se convertir à l'islam, « car il est aberrant d'être arabe et chrétien en même temps ».

Le dirigeant libyen, interrogé par le quotidien libanais *As Saïr* sur le sort de la diaspora de millions de chrétiens du monde arabe déclare que « si les Arabes chrétiens sont authentiquement arabes, ils doivent embrasser la foi musulmane ». Pour le moment, « les Arabes chrétiens ont un esprit israélite, car ils ont suivi le prophète envoyé aux juifs [le Christ] et qui a même été rejeté par ces derniers (...) ». Pourquoi les chrétiens se convertissent-ils en suivant les enseignements du Christ, qui a l'origine a été envoyé aux Israélites pour les punir ?

Cette situation, « anormale », enchaine le colonel, est à l'origine du conflit libanais, « problème de dédoublement de personnalité dû au fait d'être à la fois arabe et chrétien ». « Les chrétiens vivant dans le monde arabe, ajoute-t-il, ont des liens plus étroits avec le Vatican qu'ils n'en ont avec la Mecque. Ils ont un esprit européen dans un corps arabe ». Le colonel Kadhafi semble ne pas savoir qu'environ les deux tiers des chrétiens du monde arabe sont orthodoxes et ne reconnaissent donc pas l'autorité du Saint-Siège. Il oublie aussi que Jésus (Allah en arabe) est présenté par le Coran comme un prophète envoyé par Dieu à tous les hommes, en même temps que Moïse ou Mahomet. Il faut d'ignorer enfin que la renaissance (nahda) de la culture arabe au dix-neuvième siècle et du nationalisme arabe au vingtième siècle ont commencé chez les meilleurs intellectuels chrétiens du Levant. — J.-P. P.-E.

Israël

LES DÉTENUÉS PALESTINIENS DE NAFKHA CESSENT LEUR GRÈVE DE LA FAIM

Jérusalem (A.F.P.). — Les détenus politiques palestiniens de la prison de Nafkha, dans le désert du Néguev, ont cessé le vendredi 15 août leur mouvement de grève de la faim entamé il y a plus d'un mois. Selon la radio israélienne, les prisonniers, qui protestaient contre leurs conditions de détention, ont mis un terme à leur mouvement sans conditions. La veille, trois cent soixante-quinze détenus de la prison de Beer-Sheva avaient également entamé dix jours auparavant un signe de solidarité avec leurs camarades de Nafkha. Encore onze détenus des prisons de Ramla et Shata continuent à refuser toute nourriture.

AFRIQUE

Namibie

QUATRE SOLDATS SUD-AFRICAINS ET VINGT-NEUF GUÉRILLEROS SONT TUÉS DANS UN ACCROCHAGE

Quatre soldats sud-africains ont été tués au cours d'une opération contre des commandos de l'Organisation pour la libération de la Namibie (SWAPO). Une annonce vendredi 15 août, un porte-parole militaire à Pretoria. Tout en refusant de préciser la date et le lieu de l'accrochage, le dernier a ajouté que vingt-neuf guérilleros de la SWAPO avaient été abattus et qu'une importante quantité d'armes, de munitions et d'équipements avait été saisie.

D'autre part, l'ambassadeur d'Angola à Paris a indiqué vendredi que, en juillet, les forces sud-africaines avaient tué trente et un Angola, dont vingt soldats et onze civils au cours d'une série de raids aériens et terrestres en territoire angolais. Pour sa part, le ministre angolais de l'Agriculture estime à près de 36 millions de dollars le préjudice subi par l'Angola au seul plan agricole.

« Les destructions causées par les attaques successives des soldats sud-africains » (le Monde des 9 et 12 août).

A ce propos, la représentation sud-africaine à Genève nous a fait parvenir, vendredi, un message « démentant catégoriquement » les accusations éthiopiennes concernant des attaques somaliennes en Opend entre le 27 mai et le 17 juillet. Selon les représentants de Mogadiscio, ces accusations « ne peuvent être interprétées que comme une diversion pour camoufler l'agression militaire répétée et ouverte de l'Éthiopie et de ses alliés » contre la Somalie.

Éthiopie

L'O.U.A. TENTE UNE MÉDIATION DANS LE CONFLIT AVEC LA SOMALIE

Le comité chargé par l'Organisation de l'unité africaine d'offrir ses « bons offices » dans le différend qui oppose Addis-Abeba à Mogadiscio a proposé de l'Ogaden se réunira le lundi 18 août à Lagos, signale l'A.F.P. Ce comité est présidé par le Nigeria et comprend également le Sénégal, le Libéria, le Lesotho, la Mauritanie, le Soudan, la Tanzanie et le Cameroun. La délégation éthiopienne, qui a quitté Addis-Abeba vendredi, a reçu instruction d'insister sur les destructions causées par les attaques successives des soldats sud-africains (le Monde des 9 et 12 août).

« Les destructions causées par les attaques successives des soldats sud-africains » (le Monde des 9 et 12 août).

A ce propos, la représentation sud-africaine à Genève nous a fait parvenir, vendredi, un message « démentant catégoriquement » les accusations éthiopiennes concernant des attaques somaliennes en Opend entre le 27 mai et le 17 juillet. Selon les représentants de Mogadiscio, ces accusations « ne peuvent être interprétées que comme une diversion pour camoufler l'agression militaire répétée et ouverte de l'Éthiopie et de ses alliés » contre la Somalie.

LE MONDE

met chaque jour à la disposition de ses lecteurs des rubriques d'annonces immobilières. Vous y trouverez peut-être L'APPARTEMENT que vous recherchez.

L'opération d'aide à l'Ouganda

LES PREMIERS ÉLÉMENTS DU DÉTACHEMENT FRANÇAIS SONT EN PLACE

Les premiers éléments du détachement français chargé d'une opération humanitaire dans le Nord-Est ougandais sont arrivés vendredi 15 août, à Entebbe. Un Transall de l'armée de l'air y a également débarqué le premier des deux hélicoptères Puma SA-330 affectés à l'opération. L'Élysée a indiqué vendredi que les six fourgonnettes achetées à Nairobi étaient en voie d'acheminement (le Monde dat 10-11 août). Le lieutenant-colonel Flister, commandant du détachement français, qui s'est rendu à Sopoti à 250 km au nord-est de Kampala pour préparer une base d'appui, a fait parvenir à Paris un rapport indiquant que « tant sur le plan de la sécurité que sur celui de l'hébergement et des liaisons, la base d'appui peut être organisée sans délai ».

Sur cette même base de Sopoti, un hélicoptère transportant M. Aby Farah, secrétaire général adjoint des Nations unies, a été pris, mercredi, sous le feu d'une batterie tanzanienne alors qu'il atterrissait après en avoir reçu l'autorisation. L'incident n'a fait aucune victime. Un camion de camions, chargé d'acheminer 40 tonnes de vivres vers le Karamoja, a partir de la frontière kenyanne, n'a pas pu prendre la route vendredi, l'escorte armée promise par le Kenya ne s'étant pas présentée. — (A.F.P., A.F.)

DIPLOMATIE

CORRESPONDANCE

Le choix d'une capitale européenne

A la suite des articles sur le bilan des travaux de l'Assemblée des Communautés européennes (le Monde des 2 et 3-4 août), le Otto de Strasbourg, membre de cette Assemblée, conteste qu'une majorité favorise le choix de Bruxelles comme capitale européenne. Il nous écrit :

L'opinion parlementaire reste divisée entre Strasbourg et la capitale belge, et, à mon avis, une majorité en faveur de Strasbourg n'est pas en vue. Avant moi-même aidé mon collègue et ami, le député du pays de Bade, von Wogau, à recueillir des signatures favorables au choix de Strasbourg, j'ai reçu un soutien encourageant, notamment chez les démocrates chrétiens, les libéraux, certains sociaux-démocrates et les amis politiques de M. Fanella.

Les arguments en faveur de Strasbourg ne sont pas de convenance personnelle, mais d'ordre

politique. Il serait en effet erroné de choisir la capitale d'un pays-membre comme capitale de l'Union, car alors, inévitablement, la politique intérieure de ce pays affecterait celle du continent. La formule « District of Columbia », « Canberra » ou « Brasília » paraît indiquée en toute solution confédérale, et même fédérale. (.)

Parmi les gouvernements, c'est la France et l'Allemagne qui devraient prendre une initiative. Le président Giscard d'Estaing s'étant intéressé au problème, ne s'est-il pas indiqué qu'il demanderait l'inscription de cette question à l'ordre du jour de la prochaine rencontre franco-allemande. Si les deux grands pays se mettaient d'accord, ils pourraient alors relancer le débat sous des auspices plus favorables que par le passé. Le Parlement, en tous les cas, les soutiendrait en sa grande majorité.

هكذا من الأصل

CHE-ORIENT

Iran
incident Iran - Israël
en accident d'aviation

Le Monde

Société

La fermeture d'un bar à Deauville

Du « hash » au Café de Paris

De notre envoyé spécial

Deauville. — Après deux avertissements les 10 avril et 23 juillet 1980, le Café de Paris, à Deauville (Calvados), a été fermé pour quinze jours par arrêté préfectoral pour infraction au code des débits de boissons et à la législation sur les stupéfiants (« le Monde » du 14 août).

Installé sur la Côte fleurie voilà cinq mois, son propriétaire, M. Pierre Deroix, le cinquantenaire, est commerçant depuis vingt-cinq ans. Auparavant, il tenait un bar-tabac place du Vieux-Marché, à Rouen, mais l'air ne lui convenait plus. Ennuys de santé... Depuis qu'il est là, bien accueilli par les autres commerçants, lui semble-t-il, le commissaire Jean Bouteiloup, du commissariat de Deauville, lui a adressé des avertissements par deux fois : « Ouvrez l'œil ! »

Et puis, le 6 août dernier, sur la foi d'un rapport de police de plusieurs dizaines de pages, le sous-préfet de Lisieux, M. Gérard Guiter, a pris sa décision : quinze jours de fermeture pour violation de l'article 62 du code des débits de boissons qui tend à faire « préserver l'ordre, la santé et la moralité publiques ». Résultat : un manque à gagner considérable, trois employés en chômage technique et un moral à zéro.

Aujourd'hui retiré chez ses parents pour des vacances forcées, dans un petit village du côté de Forges-les-Eaux (Seine-Maritime), M. Deroix s'interroge. On lui avait bien dit qu'« il se passait des choses là », mais il n'a rien vu, rien entendu.

« Je ne peux tout de même pas touiller tout le monde à l'entrée », s'exclame-t-il. Sa femme renchérit : « Et puis, nous sommes commerçants. » Sous-entendu auquel M. Deroix ajoute : « Nous devons déjà déployer des trésors de diplomatie pour priver les mineurs de moins de seize ans non accompagnés de quitter l'établissement ! Et encore, nous ne sommes pas habitués à leur demander une pièce d'identité. »

Deauville, avec ses maisons à colombages et toits d'ardoise, si célèbre et si chic, ne serait pas épargnée par ce fléau, du « hash », rien de plus ? Le lycée au bout de la rue qui fait le coin, les Deauvillais d'adoption ou viennent passer là tous leurs week-ends, toute cette jeunesse dorée serait-elle aussi corrompue ? C'est la fille d'un four-nisseur de M. Deroix qui a fait découvrir le pot aux roses. Son père avait remarqué des « odeurs bizarres » dans sa chambre.

M. Deroix s'étonne : des drogues, des vendeurs, chez lui ? « Des jeunes si bien, des de bonne famille, c'est possible », admet-il, « mais il y en a partout de nos jours ». Et de murmurer que si cela était, son bar n'est pas le seul à servir de point de vente occulte. Un établissement de Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados) n'a-t-il pas été fermé pour six mois — la sanction maximum — le 31 juillet dernier pour les mêmes motifs ?

La sous-préfète de Lisieux estime, en conséquence, que la punition infligée à M. Deroix n'est pas bien méritée. Il reconnaît, cependant, que la fermeture de ce café, situé place Morny, lieu de passage presque obligé entre la gare, le casino et la plage, va causer un grave préjudice aux époux Deroix, mais il ajoute : « Je prends ma décision en vertu des textes. Je ne vais pas attendre le mois d'octobre, c'est-à-dire les vacances du casino, pour lui notifier la sanction. Cependant, je ne suis pas là pour assassiner les gens. En fermant quinze jours, le sous-préfet du fait qu'on est en pleine saison. Enfin, M. Deroix était au courant. Il a reconnu ses erreurs et fait amende honorable », conclut-il. Certains Deauvillais, rejoignant le sous-préfet, affirment : « Il n'a eu que ce qu'il méritait. »

M. Deroix n'encourt toutefois pas de sanction pénale. En somme, ce n'est pas tellement lui qui est visé, c'est son établissement. Lui n'est qu'une « victime », dit-il. En tout cas, il ne s'agit pas d'un exemple. Il n'a pourtant pas introduit de recours auprès de l'administration. Déprimé, mais digne.

Se sentant de bonne foi, il a lui-même affiché sur sa vitrine la lettre du sous-préfet — ce qu'il n'était pas obligé de faire — « pour que tout le monde le sache ». Lui et sa femme sont néanmoins « inquiets » pour la rentrée. Qu'en pensera la clientèle ?

CHRISTIAN COLCOMBET.

PLUSIEURS SAISIES DE DROGUE EN EUROPE

Entre le 1^{er} et le 13 août, 500 kilogrammes de drogues diverses d'une valeur de 28 millions de francs ont été saisis par les services des douanes françaises. Le ministère des finances a précisé que ces saisies, qui n'ont pas été réalisées uniquement à l'étranger, sont les plus importantes depuis 1972. A la frontière franco-espagnole les douaniers du Perthuis ont découvert plus de 220 kilogrammes de résine de cannabis, à Marseille 70 kilogrammes de cannabis liquide ont été saisis et à Toulouse-Bagnac, 35 kilogrammes.

D'autre part, des employés d'entretien des ateliers S.N.C.F. d'Orléans (Rhône) ont trouvé dans un wagon du train Corail, qui assure la liaison Amsterdam-Paris, 4 kilogrammes de chanvre indien d'une valeur de 60 000 F.

En Espagne, selon l'A.F.P., 1.222 kilogrammes d'héroïne, de grande pureté, pouvant servir à la fabrication de quatre-vingt mille doses a été découvert dans un appartement de Madrid. Un couple a été arrêté.

Les douaniers yougoslaves, toujours selon l'A.F.P., ont saisi depuis le début de l'année 259 kilogrammes d'héroïne et 1,2 tonne de haschisch. En 1979, 34 kilogrammes d'héroïne seulement avaient été saisis sur le territoire yougoslave.

● Trois Français ont été arrêtés vendredi 15 août en Italie, à la sortie d'un bar connu pour recevoir des touristes romains. MM. Pierre Badin, vingt-neuf ans, de Longue (Maine-et-Loire), Pierre-Didier Mathieu, vingt-sept ans, de Paris et Yves-Alain Pensa, trente-cinq ans, de Nice, étaient en possession de plusieurs doses de cocaïne et d'héroïne.

A Suresnes UNE STELE A LA MEMOIRE D'ALLEMANS PROFANEE

Des actes de vandalisme ont été commis, dans la nuit du mardi 12 au mercredi 13 août, au stade Salvador-Allende de Suresnes (Hauts-de-Seine), dédié à la mémoire du président chilien assassiné lors du coup d'Etat militaire de 1973.

Un médaillon à l'effigie de l'homme d'Etat chilien a été arraché et emporté, les lettres de son nom et ainsi que celles d'une des phrases dont il était l'auteur, apposées sur le fronton, ont été endommagées. Ces dégradations n'ont pas été revendiquées. La section du parti socialiste de Suresnes, qui a déposé une plainte, déclare : « En profanant et violant la stèle dédiée à la mémoire de ce démocrate assassiné par les fascistes, les auteurs ont fait preuve de leur lâcheté, de leur haine de la démocratie et de ses symboles. »

La construction de l'équipement multi-sports de Suresnes n'était pas encore achevée.

EN ATTENDANT LES OVNI

Près de cinq cents personnes sont venues, vendredi 15 août, en pèlerinage à Cergy-Pontoise sur le lieu même où Frank Fontaine avait disparu le 28 novembre 1979, « enlevé », selon lui, par des extra-terrestres (le Monde des 4 et 5 décembre 1979). Dès les premières heures du jour, on notait la présence de nombreux visiteurs de toutes les provinces et aussi de l'étranger venus en voiture, en caravane ou même le sac au dos pour finir leur nuit enroulés dans des couvertures et dans l'attente d'une apparition des extra-terrestres, comme l'avait prédit Frank Fontaine au cours de ses nombreuses conférences.

Dans la soirée, personne ne s'était encore manifesté, sinon Jimmy Guieu, auteur du livre Contacts OVNI Cergy-Pontoise et fondateur de l'institut des sciences avancées.

CATASTROPHES

Après le typhon Allen

UNE DEUXIEME TEMPETE TROPICALE S'EST FORMEE EN ATLANTIQUE

Miami (A.F.P., U.P.I.). — Après « Allen », « Bonnie », la seconde tempête tropicale de la saison, s'est formée dans l'Atlantique. Ce premier bilan pour 1980 est cependant sans commune mesure avec celui de l'année dernière puisque plus de 30 000 hectares de forêts et de garrigues ont été dévastés.

Les conditions climatiques ont été, la propagation du feu. De même, les services de secours et les collectivités locales et régionales pour accroître les moyens de prévention et de lutte contre les incendies se sont traduits sans doute par de meilleurs résultats. Il reste que la plupart des foyers ont une cause humaine — accidentelle ou criminelle — et que, en dehors de la déconcentration des incendiaires, recommandée par le ministre de l'Intérieur, M. Christian Bonnet (1), une importante tâche d'éducation est à poursuivre.

GUY PORTE.

Il est très difficile de savoir combien de morts « Allen » a provoqués, les chiffres varient de 20 à 100. Les agences de presse, selon les agences de presse.

● Le volcan américain du mont Saint-Helens (Washington) a eu un éruption dans la nuit du vendredi 15 août. Il a projeté la vapeur et des cendres à plus de 3 kilomètres. Cette petite éruption a été accompagnée d'un tremor, c'est-à-dire d'une agitation sismique continue qui a duré vingt-quatre minutes. En principe, un tremor indique que de la lave monte dans l'intérieur d'un volcan.

FAITS DIVERS

Depuis le début de l'année

PLUS DE 10 000 HECTARES DE FORÊT DETRUITES PAR DES INCENDIES DANS LE MIDI.

(De notre correspondant régional.)

Cannes. — Les orages qui ont traversé le sud de la France d'est en ouest, au cours de la journée et dans la soirée du 15 août, ont permis d'éteindre les derniers incendies de forêt contre lesquels luttaien les pompiers. L'annonce d'un régime de mistral pour cette fin de semaine incite cependant les autorités à la plus grande vigilance. Elles ont notamment le maintien en vigueur de l'arrêté pris le 14 août par le préfet des Bouches-du-Rhône interdisant « toute circulation, stationnement ou séjour des personnes et des véhicules dans les massifs boisés du département ». Les quelques jours, d'importantes surfaces ont été détruites par le feu, notamment en Haute-Corse (2 800 hectares), dans les Bouches-du-Rhône (1 700 hectares), en Lot (350 hectares) et dans le Vaucluse (250 hectares).

Depuis le début de l'année, d'après des statistiques établies par les services de l'Etat et de coordination opérationnelle de la sécurité civile (CIRCOSC) de Valaire (Bouches-du-Rhône), le bilan s'élève dans les quinze départements du Midi à 17 700 hectares brûlés.

Les départements les plus touchés sont ceux de la Haute-Corse (3 500 hectares), des Alpes-Maritimes (1 107 hectares), de l'Ar-dèche (1 104 hectares) et des Bouches-du-Rhône (1 081 hectares). Ce premier bilan pour 1980 est cependant sans commune mesure avec celui de l'année dernière puisque plus de 30 000 hectares de forêts et de garrigues ont été dévastés.

Les conditions climatiques ont été, la propagation du feu. De même, les services de secours et les collectivités locales et régionales pour accroître les moyens de prévention et de lutte contre les incendies se sont traduits sans doute par de meilleurs résultats. Il reste que la plupart des foyers ont une cause humaine — accidentelle ou criminelle — et que, en dehors de la déconcentration des incendiaires, recommandée par le ministre de l'Intérieur, M. Christian Bonnet (1), une importante tâche d'éducation est à poursuivre.

GUY PORTE.

Le 15 août 1980, C. Christian Bonnet, ministre de l'Intérieur, a déclaré, au moment des délibérations sur le programme « Tornado », que l'acquisition de cet appareil, destiné également à l'aéronavale qui doit en recevoir cent, est « une mesure de sauvegarde de la marine ».

Les experts du ministère de la

DÉFENSE

La France est invitée à participer à un accord de standardisation des matériels de l'OTAN

Washington (A.P.). — Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne fédérale ont convenus d'entreprendre l'étude et la fabrication en commun de nouveaux modèles de missiles air-air de types différents, de manière à éviter une compétition inutile entre alliés. Les Etats-Unis mettront au point un missile de portée moyenne tandis qu'un consortium européen se chargera de l'étude d'un missile de combat rapproché destiné à équiper les avions.

Cet accord de standardisation des matériels est le premier résultat des efforts entrepris par les pays occidentaux dans le cadre du « concept des familles d'armes » destinées à l'OTAN pour éviter que des projets similaires soient étudiés simultanément et séparément par plusieurs pays membres de l'alliance et pour réduire les gaspillages financiers. Dans un communiqué rendu public vendredi 15 août à Washington, le Pentagone souligne que les deux systèmes d'armes prévus seront ultérieurement fabriqués sous licence des deux

côtés de l'Atlantique. Le département de la défense américain a estimé que cet arrangement permettrait aux Etats-Unis d'économiser au moins 200 millions de dollars (820 millions de francs). La France, qui ne fait pas partie du commandement militaire intégré de l'Organisation du traité de l'Atlantique-nord (OTAN), a cependant été invitée à participer ultérieurement au programme si ces missiles répondent aussi à ses besoins militaires. Ce projet a, du reste, été examiné lors d'une réunion récente des directeurs nationaux de l'armement des pays de l'alliance atlantique, à laquelle assistaient des responsables français.

Parallèlement, les quatre pays étudient l'éventualité de la fabrication en commun d'un nouveau missile anti-chars pour les années 1990. Les Etats-Unis pourraient concevoir le modèle destiné à l'infanterie, et les trois pays européens à la France acceptent de s'associer — le missile anti-chars monté sur un véhicule de combat.

En Allemagne fédérale

LA HAUSSE DES COUTS DE L'AVION TORNADO COMPROMET LES PROJETS D'ARMEMENT DANS D'AUTRES SECTEURS

Bonn (A.F.P.). — La hausse importante des coûts du programme de construction de douze avions de combat MRCA-Tornado risque de compromettre sérieusement les projets d'armement dans d'autres secteurs de la Bundeswehr. Cet appareil, bi-réacteur à double entrée, de conception germano-italo-britannique, est appelé à remplacer les F-104 Starfighter, de conception américaine, dont est prévue la longue date l'armée de l'air ouest-allemande.

En effet, le prix d'un MRCA-Tornado est passé, selon les experts du ministère, de quelque 15 millions de marks en 1970 (environ 35 millions de francs) à près de 35 millions de marks (soit environ 80 millions de francs).

L'ambassadeur Guenther Luthert, à l'Agence fédérale de la marine, avait déclaré, au moment des délibérations sur le programme « Tornado », que l'acquisition de cet appareil, destiné également à l'aéronavale qui doit en recevoir cent, est « une mesure de sauvegarde de la marine ».

Les experts du ministère de la

défense admettent aujourd'hui que le programme prévu de construction de douze régates ne pourra être mené à bien et ne portera sans doute que sur six ou, au maximum, huit de ces bâtiments. La marine ouest-allemande, qui dépensait annuellement 60 % de son budget d'équipement pour les navires et 40 % pour l'aéronavale, est désormais obligée d'inverser exactement ces pourcentages.

L'armée de l'air ouest-allemande, elle-même, se trouve placée, selon les milieux proches du ministère de la défense, devant les mêmes impératifs financiers. Ainsi, les experts se demandent dans quelle mesure l'armée de l'air pourra procéder au remplacement du système de missiles anti-aériens Nike, qui est dépassé par la révolution technique et devrait être remplacé, selon le secrétaire d'Etat Karl Schönbach, « vers le milieu des années 80 ». De son côté, l'armée de terre aurait, dès à présent, renvoyé à plus tard l'acquisition d'un nouvel obusier blindé dont le prototype a déjà été mis au point. Le projet de construction du blindé aéroporté Wiesel aurait été abandonné.

JUSTICE

FAITS ET JUGEMENTS

● Le Front de libération national de la Corse (F.L.N.C.) a revendiqué, vendredi 15 août, dans un communiqué anonyme transmis par téléphone à la presse régionale, les dix attentats commis à Ajaccio et Portofino (Corse du Sud) contre des succursales bancaires dans la nuit du jeudi 14 au vendredi 15 août (le Monde du 18 août). Dans son communiqué, le F.L.N.C. dénonce le terrorisme, qui n'apporte à la Corse que « ruine et détresse (...) malgré la multiplication des bandes armées, les attentats apparemment de richesses, mais qui cache de plus en plus mal la spéculation érigée en système de développement économique ». Le F.L.N.C. rappelle, en outre, son opposition à la centrale thermique au fuel du Vizzio en construction à Ajaccio et affirme que « la politique d'E.D.F. est une politique d'ensemble qui prévoit tout en fonction de l'enrichissement touristique programmé » pour la Corse.

● Coups de feu sur des danseurs. Un ancien employé d'un club de danse cannois, le Whisky à gogo, M. Philomène Laguerre, quarante-sept ans, a été inculpé et écroué jeudi 14 août à Nice.

Mécontent des indemnités reçues après son récent licenciement, M. Philomène Laguerre, qui était chargé de filtrer les entrées, a fait irruption dans la discothèque jeudi 14 août, vers 5 heures du matin, muni d'une carabine 22 long rifle, d'un pistolet 6,35 et de cinq grenades d'exercice. Il a ouvert le feu sur les quelque cent danseurs qui étaient encore présents. Un jeune homme de dix-sept ans, M. Pierre Benares, étudiant, a été gravement atteint au thorax, et une autre personne légèrement blessée à la jambe. M. Philomène Laguerre s'est ensuite enfui vers la Croisette, où il a été appréhendé par les policiers.

CORRESPONDANCE

Les démêlés de M. Bidalon avec la S.N.C.F.

Nous avons reçu de M. Jacques Bidalon, juge d'instance à Hayange (Moselle), suspendu de ses fonctions par le garde des sceaux depuis le 16 juillet, la lettre suivante :

Dans un article du 23 juillet, vous avez évoqué les poursuites disciplinaires engagées contre moi par le garde des sceaux, m'imputant ce qu'il appelle un « péché à l'essai ». J'aurais été surpris à voyager dans les chemins de fer en première classe alors que je n'étais titulaire que d'un billet de seconde. En outre, j'aurais, par ailleurs, expliqué au contrôleur que le chemin de fer devait être à classe unique et en première !

Vous collaborateur est de bonne foi assurément. Mais dans l'affaire il y a un tricheur. Le tricheur, c'est peut-être ce haut magistrat du ministère de la justice qui, au début de l'année 1980, alors qu'une procédure judiciaire était en cours et que le tribunal de police compétent n'était pas encore saisi, a cru de sa fonction (et de l'article 11 du statut de la magistrature) d'inviter à démissionner des journalistes pour faire de la « mise en condition », en me condamnant par avance sur des arguments inventés de toutes pièces par lui-même.

Que je sois coupable de contre-venance à la police des chemins de fer, la cour d'appel de Nancy en a jugé ainsi le 27 juin dernier : je pourrais prouver que le train que j'allais prendre serait bondé et je n'aurais qu'à réserver une place assise ! La Cour de cassation, actuellement saisie, dira si c'est le voyageur qui a encaissé des charges à respecter ou bien le service public de transport. Mais pendant ce temps, l'impudence poursuit son chemin : elle publie effectivement le dossier disciplinaire ne concernant, déjà scandaleux par la volonté qui s'y manifeste de discipliner la conscience des juges, se réfère à mon voyage en chemin de fer du 24 février 1979 (on n'espère quand même pas faire ainsi comprendre aux magistrats

de la Cour de cassation ce qu'ils auront à juger en toute indépendance et en toute conscience) ? « La contestation et la provocation ont été, par M. Bidalon, délibérément cultivées et provoquées dans tous les domaines de sa vie professionnelle. Il les a également appliquées dans un domaine particulier de sa vie de citoyen : celui de ses relations avec les services de la S.N.C.F. — dont il faut bien dire un mot ici dans la mesure où ses démêlés avec la Société nationale des chemins de fer français ont entraîné, en raison de l'écho donné à la presse et des commentaires qu'il en a publiés, à une dégradation de sa réputation de contestataire et, ce faisant, à ternir encore un peu plus son image de magistrat. » (Extrait du dossier disciplinaire.)

La leçon d'un tel cynisme dans l'argumentation est claire : il faut que ceux qui se réfèrent aux valeurs et aux droits de la démocratie, que ce soit dans leur fonction de juge, dans leur droit de défense ou leurs libertés de citoyen, sachent qu'ils entrent là dans un piège mortel, il faut que chacun se rende compte que la vraie et seule sûreté publique qui existe — celle qu'apporte l'Etat de droit et le fonctionnement démocratique des institutions — n'est en fait qu'un artifice risible, fantôme dérisoire pour ceux qui veulent imposer leur conception de la sécurité, celle qui symbolise, par exemple, le droit de tuer de M. Feytaud, l'autre jour, à la télévision.

Mais la démocratie, seul système qui assure la permanence et le changement dans la liberté, n'est pas et ne sera pas un piège mortel. L'autorité judiciaire restera indépendante pour participer à l'équilibre des pouvoirs et garantir les libertés. Et seuls les bureaucrates sans envergure qui savent que la triste vérité de leurs impostures ne pourra que finir par s'y révéler, continueront de croire devoir maîtriser en conscience quand même pas faire ainsi comprendre aux magistrats

HISTOIRE

Les combats du mont Gargan

Une confusion de date a fait attribuer, dans le Monde du 5 août, aux combats du mont Gargan (Haute-Vienne) le retard subi par la division Das Reich qui se rendait en Normandie au mois de juin 1944. En fait, ces combats eurent lieu au mois de juillet de la même année, comme le rappelle le lieutenant-colonel Guignou, commandant de la 1^{re} brigade de marche limousine des F.T.P., et dont nous reproduisons un extrait du discours prononcé récemment à Saint-Gilles-les-Forêts, devant le monument aux morts élevé à la mémoire des maquisards tués en 1944.

« Dans ce secteur est de la Haute-Vienne, des combats interrompus eurent lieu, du 17 au 24 juillet 1944, entre les unités des généraux allemands Geliniger, Ottenbacher, von Jesser, et la 1^{re} brigade de marche limousine des francs-tireurs et partisans, sous mon commandement. Grâce au couvert forestier, si propice aux embuscades meurtrières pour l'ennemi, les pertes allemandes atteignirent le chiffre de 342 tués, dont 7 officiers, tandis que celles de la 1^{re} brigade, composée de partisans aguerris, s'élevaient à 38 tués, 5 disparus et 94 blessés. Mais le 18 juillet, sur les pentes dénudées du mont Gargan, le combat fut des plus sanglants pour les maquisards. Sur ce flanc nord, 10 des leurs devaient laisser leur vie et 4 sur le flanc sud. Le plus jeune avait

dix-huit ans, le plus âgé vingt-six. « Il fallait retarder coûte que coûte l'avancée des Allemands, afin que le gros du parachute réalise le 14 juillet, par treize-cinq fortresses volantes américaines apportant des tonnes d'armement sur le terrain du Cize-de-Sussac soit distribué. »

« Nécessité vitale pour que la 1^{re} brigade, munie du minimum nécessaire d'armes automatiques, puisse un jour quitter sa zone maquis et venir hardiment porter le combat aux portes de Limoges. »

« Exigence morale impérieuse : le hasard de la guerre voulait que de combat habituelle du maquisard, on s'accrochât au terrain, comme jadis ceux du bois des Caures, à Verdun. »

« L'un de ceux dont le nom figure sur cette stèle était venu demander les instructions pour le combat. Apprenant par ma bouche que c'était une mission de sacrifice que je lui demandais d'accomplir volontairement, comme si un flax électrique l'avait traversé, atteint pectore d'une prémonition, il s'était redressé, raidi, et, simplement, avait répondu en souriant : « On tiendra, au maximum ! »

« D'autre part, M. Barbaney, secrétaire de l'Armée des maquis de la Haute-Correz, nous indique que les combats évoqués par le lieutenant-colonel Guignou « découlèrent d'une opération menée par un groupement qui a porté le nom de Jesser, du nom du général allemand à qui von Brodowski avait confié la tâche, début juin, de liquider les bandes terroristes du Massif Central. »

■ RECTIFICATIF. — C'est la FIACF (Confédération internationale des cinéastes d'art et d'essai) et non la FIPRESCI (Fédération internationale de la presse cinématographique), qui a attribué son prix d'ensemble de la production polono-allemande présentée au Festival de Locarno (le Monde) au 14 août. Le FIPRESCI, pour sa part, a encouragé le film hongrois « Pour l'été prochain », de Judit Elek, et le film polonois « Kung-Fu », de Janusz...

SPORTS

ÉQUITATION

Les Français se sont classés septièmes au concours de Rotterdam

De notre envoyé spécial

Rotterdam. — Disputé du 13 au 17 août au Kralingse Bos, l'espace vert de Rotterdam, notre bois de Boulogne néerlandais a été le théâtre du concours officiel des Pays-Bas, d'entrée de jeu, a annoncé le concours. Depuis les Olympiades de Munich (1972), jamais en effet on n'avait vu sur un terrain réputé comme sur aucun autre du Vieux Continent une concentration aussi remarquable de pays à vocation cavalière.

De la Hollande au Guatemala, en passant par les États-Unis, le Mexique, le Canada et l'Australie, sans oublier les leaders de toutes les épreuves européennes, l'Allemagne de l'Ouest, la Grande-Bretagne et la France, le meeting des bords de la Meuse a réuni, du moins les trois premiers jours, d'un écart si minime qu'il ne pouvait laisser place dans nos esprits, chose rare, à une déception partielle.

Vendredi 15, jour de l'Assemblée, une date comme une autre sur cette terre, à forte majorité protestante, treize pays ont pris le départ du Prix des Nations. La première édition de la formule Coupe des Nations, on ne l'a que trop oubliée, remonte à 1921. Elle se courrait alors à Nice à la suite d'un pari entre cavaliers légèrement éméchés.

La Coupe des Nations mérite certes une mention spéciale, même quand les prestations de nos cavaliers ne portent pas au lyrisme. Elle est réputée l'épreuve reine de tout concours hippique international officiel sans doute parce qu'elle permet de comparer le meilleur des meilleurs formations en présence, quitte à voir celles-ci finir en paquet la saison suivante, les cracks, dans leur inconstance, « cette saur de la folie », étant susceptibles d'émousser leurs qualités du jour au lendemain.

Mais jeudi, veille du Prix des Nations, une épreuve de médiorité avait retenu l'attention des délicats auxquels était proposée une innovation ayant le mérite de rompre la monotonie inévitable quand le nombre des concurrents dépasse la trentaine. Le Prix d'Erasmus — c'est de lui qu'il s'agit — fort bien doté en florins, comportait douze obstacles généralement encadrés et constitués de manière à évaluer les cavaliers de choisir librement leur itinéraire — épreuve à ne pas confondre avec la compétition dite « choisissez vos points », un modèle d'annui au service des bousculeurs de chevaux. Le chronomètre jouait ici à cent pour cent, c'est dire qu'il fallait non seulement galoper, mais, au gré des sinuosités du parcours, découvrir les astuces forçant la victoire.

« Galenbet » le meilleur

La Canadienne Jan Millar, le type achevé du pilier d'équipe — il devait le prouver dans la Coupe des Nations — l'emporta sur le pur-sang *Arnica* rutilant dans l'effort comme une toupie hollandaise. La tactique de ce cavalier éméché semblait tenir dans cette formule : « Je tourne, je pousse, je saute, ça passe, persévérance ». L'Australien Hugo Simon se faufila à la deuxième place sur un mastodonte hanovrien doté au sidas comme un anglo-arabe. Les progrès de ce jeune centaure à la face camuse et court sur jambes comme le jockey Saint-Martin nous enchantent. Il a longtemps pratiqué une équitation tape-à-l'œil dont on pouvait craindre le pire. Ses chevaux certes sont encore encapuchonnés et reniflent leur poitrail à qui mieux mieux, mais, à merveille, ils sont lâchés entièrement libres d'utiliser leur balancier-encolure. D'où des sauts arrondis et superbes.

ÉCHECS

Au tournoi des candidats

POLUGAJEVSKI REJOINT KORTCHNOI

A Buenos-Aires, dans le premier demi-final du tournoi des candidats au championnat, le Soviétique Lev Polugajevski a égalisé in extremis en remportant la deuxième partie de la rencontre qui l'opposait à Victor Kortchnov. Chacun des deux grands maîtres a gagné deux parties, et huit ont été nulles.

Deux nouvelles parties et éventuellement deux autres vont être disputées. Et les adversaires sont à nouveau à égalité, c'est Kortchnov, qui a gagné deux fois avec les noirs, qui rencontrera le vainqueur de l'autre demi-finale qui oppose Portisch à Hilgner.

Le Prix des Nations, disputé sous un ciel de rêve, devant des tribunes arch-comblées — quinze mille personnes au coude à coude, n'a pas duré moins de six heures. Cette performance a donc été double et sur la piste et dans les gradins, la patience des fidèles, soucieux de ne rien perdre du spectacle, étant mise à rude épreuve.

Le tracé de la Coupe comportait quatorze obstacles, dont un double, un triple et une rivière : dix-sept efforts au total, hauteur de barres de 1,50 m à 1,70 m. L'ensemble signé miss Caruthers, seule femme au monde à assumer la fonction de commissaire de piste. Cette solide Britannique au teint lilas, maniant les perches ainsi que des brindilles, doit sa lointaine vocation au colonel de Laisardière, vedette du jumping des années 30.

La France était représentée par Frédéric Cottier, en selle du fétéan prodige *Flambeau C*; Hervé Godignon, sur le bal *Faro de Bioly*, demeure instable; Jean-Marie Nicolas, sur *Mador*, entré depuis peu dans la carrière internationale, dans les combinaisons, et enfin, Gilles de Balanda avec l'étalon *Galoubet*, le meilleur, pour n'avoir accusé que quatre points de pénalité au terme des deux tours. Après un brillant début de saison, qui vit les efforts de ces jeunes Français couronnés de succès à Rome, à Aix-la-Chapelle, puis à Longchamp, tous les espoirs étaient permis dans la patrie d'Erasmus. Pourtant, ils ne purent mieux faire que s'ajuster à la lutte une septième place, les Canadiens remportant la première sur le score de 18 points 1/2 pour les deux manches, les Français en affichant 32.

Les Britanniques, avec 18 points 1/2, se classaient deuxième, les Autrichiens troisième avec 20 points, les Allemands de l'Ouest quatrième entraînés pourtant par l'actuel champion du monde Gerd Wiltfang, apprenti boulanger en son jeune âge, et Paul Schockemöhle, tous deux grands collectionneurs de flocs de rubans et visiblement trahis par leurs montures respectives à Rotterdam. Furent-ils dévorés d'ambition, les meilleurs n'en tirèrent jamais de défrayer contradictoirement la chronique.

ROLAND MERLIN.

VOILE

AMERICA CUP : LES CHANCES DE « FRANCE-III » S'AMENUISSENT

France-III a perdu les deux premières manches de la demi-finale des challengers de la Coupe de l'America disputée dans la rade de Newport. Défaite à la fois par le brouillard et par la fâcheuse brise (7 à 8 nœuds), le voilier du baron Bieh, barré par Bruno Trouble, a dû encore concéder 2 min. 29 sec. au 12 mètres britannique *Lionheart*, barré par Laurie Smith. Les chances de *France-III* s'amenuisent, à moins que le jury ne condamne les Anglais pour avoir heurté le voilier tricolore au départ. Il reste deux régates à disputer avant qu'un seul bateau totalise quatre victoires. L'Australien, barré par Jim Hardy, qui était bien parti pour réaliser cette performance et ôde lors faire prouesse court, a dématé le vendredi 15. L'abandon des Australiens a favorisé les Suédois de *Sperge*, barré par Pelle Peterson.

TENNIS

LA FRANCE ET L'ESPAGNE EN FINALE DE LA COUPE VALERIO

A Less (Italie), la France battant la Tchécoslovaquie (4-1) et l'Espagne éliminant l'Italie (4-1) se rencontreront en finale de la Coupe Valerio réservée aux juniors.

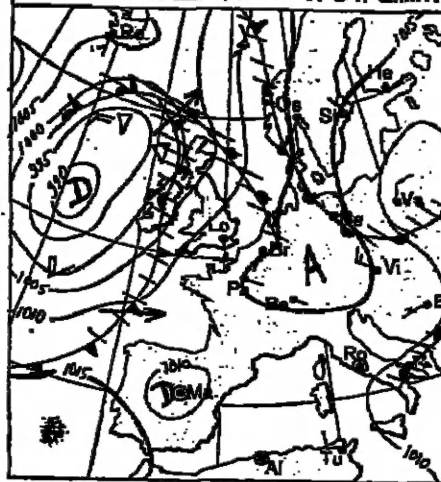
DOMINGUEZ REMPORTE LE TOURNOI DE LA BAULE

Patrice Dominguez n'est jamais plus redoutable qu'en fin de saison, sans doute parce que la période des vacances lui permet de se distraire des activités commerciales qui l'occupent maintenant, pour ainsi dire, à plein temps. Le Bordelais a ainsi brillamment remporté la finale du tournoi de La Baule, en remportant en sa faveur un match qu'il avait mal commencé en face de Christophe Preys (3-6, 7-6, 6-3). Rappelons que, avec M. Narnay, François Portes, le niveau du tournoi était élevé.

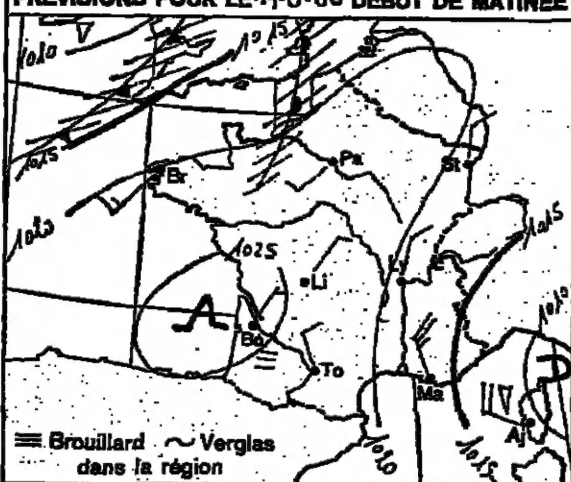
● Dans les quarts de finale de l'épreuve féminine des Internationaux du Canada à Toronto, Kathy Jordan a battu Evonne Cawley (7-6, 6-0), et Andrea Jaeger (6-4, 6-2, 7-5).

MÉTÉOROLOGIE

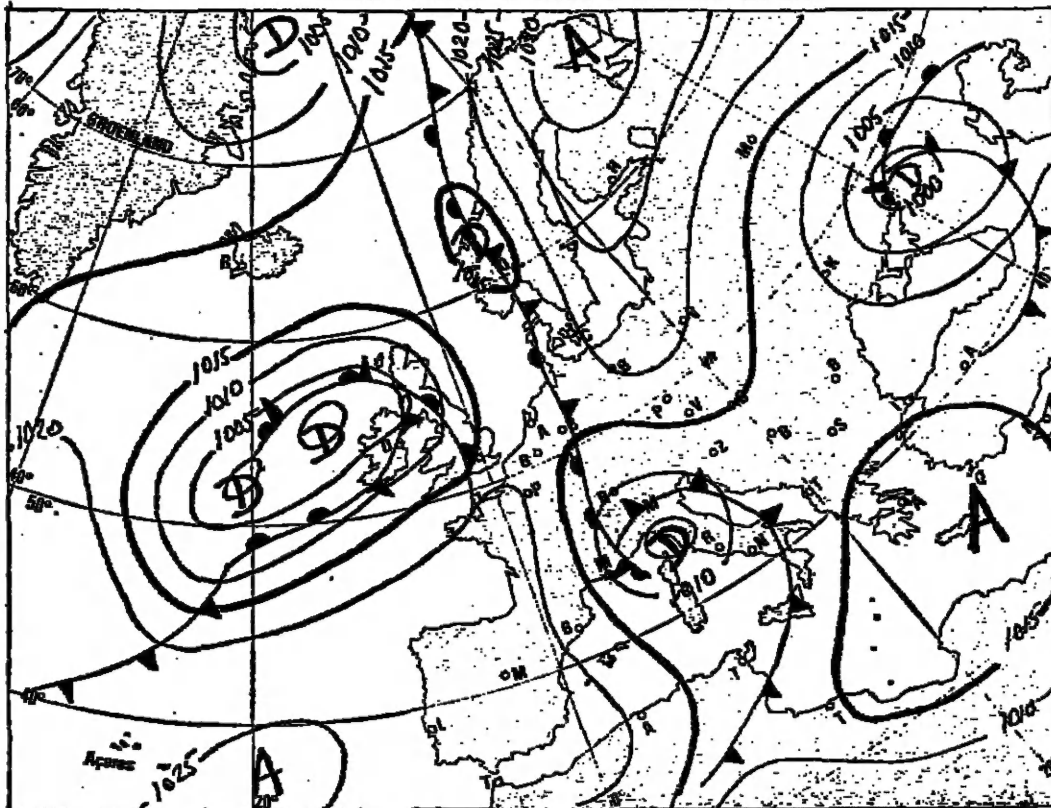
SITUATION LE 17 AOÛT À 0 H. G.M.T.



PRÉVISIONS POUR LE 17-18 AOÛT DÉBUT DE MATINÉE



PRÉVISIONS POUR LE 17 AOÛT À 0 HEURE (G.M.T.)



Evolution probable du temps en France entre le samedi 16 août à 8 heures et le dimanche 17 août à 24 heures :

Une crête anticyclonique protégera temporairement la plus grande partie de la France, mais une nouvelle perturbation océanique atteindra les côtes britanniques et abordera nos régions du nord-ouest et du nord.

Dimanche 17 août, malgré des nuages passagers qui pourront être temporairement abondants près de la Manche et dans le Nord, la plupart des régions bénéficieront de périodes ensoleillées assez belles et les températures maximales seront souvent plus élevées que celles de samedi. En Corse et dans l'extrême Sud-Est, quelques orages orageux se produiront localement à 20 et 21 heures, qu'un mistral modéré soufflera dans la basse vallée du Rhône et sur le pourtour du golfe du Lion. De la Bretagne et de la Vendée à la frontière belge, des pluies passagères, d'abord faibles, concerneront principalement le littoral, puis elles tendront à s'intensifier sur l'Ouest et la Nord-Ouest au fil de la journée, avec évolution orageuse locale dans l'intérieur. Les vents orienteront au secteur ouest et se renforceront : ils deviendront assez forts sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche occidentale.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 16 août ; le second, le minimum de la nuit du 16 au 17) : Ajaccio, 28 et 17 ; Biarritz, 22 et 17 ; Bordeaux, 23 et 14 ; Brest, 20 et 12 ; Caen, 23 et 13 ; Clermont-Ferrand, 20 et 14 ; Dijon, 24 et 18 ; Grenoble, 26 et 15 ; Lille, 22 et 13 ; Lyon, 24 et 15 ; Marseille, 26 et 17 ; Nancy, 25 et 15 ; Nantes, 23 et 12 ; Nice, 26 et 20 ; Paris-Le Bourget, 22 et 13 ; Perpignan, 23 et 13 ; Strasbourg, 27 et 17 ; Toulon, 25 et 14 ; Toulouse, 26 et 14 ; Vannes, 22 et 13 ; Valenciennes, 22 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 34 et 18 ; Amsterdam, 25 et 17 ; Athènes, 28 et 23 ; Berlin, 22 et 15 ; Bonn, 27 et 18 ; Brême, 24 et 13 ; La Haye, 25 et 16 ; Casablanca, 27 et 21 ; Copenhague, 19 et 15 ; Genève, 25 et 14 ; Lisbonne, 28 et 18 ; Londres, 23 et 13 ; Madrid, 28 et 18 ; Moscou, 22 et 11 ; Nairobi, 28 (max.) ; New-York, 25 et 13 ; Palma-de-Majorque, 28 et 18 ; Rome, 28 et 22 ; Stockholm, 24 et 13 ; Téhéran, 27 et 27.

Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer, à Paris, le 16 août, à 8 heures : 1 018 millibars soit 762,7 millimètres de mercure.

(Documents établis avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

LA MAISON

Se meubler par correspondance

Si le secteur « textile » (habillement et lingerie de maison) vient en tête des ventes par correspondance, le mobilier a aussi sa place dans cette forme de distribution.

Sur le catalogue « automne-hiver » de La Redoute, des éléments modulaires de rangement sont en ébène, avec des portes en cagoule naturel. Ces meubles de teinte claire mesurent 60 centimètres de large et de hauteur ; ils sont fermés, ouverts ou équipés de tiroirs (de 235 F à 590 F). Pour ranger une chaîne hi-fi, un meuble vertical (99 centimètres de haut, 52 centimètres de large, 40,5 centimètres de profondeur) est en panneaux de particules plaqués imitation frêne noir, pin, laque ou noyer. Deux hauteurs portées en verre, avec serrure, protègent l'ampoule, la lampe, les disques et cassettes rangés de haut en bas du meuble, 359 F.

Les Trois Sultanes viennent de sortir leur catalogue spécial *Maison 1981*, consacré au mobilier. Il est envoyé gratuitement aux clients ou sur demande (Trois Sultanes, 59076 Roubaix, Cedex 2). On y trouve de nouveaux sièges déhoussables dont l'assise en hêtre est recouverte d'une housse amovible en

coton beige : le fauteuil 815 F, le canapé deux places 1 415 F. Des meubles de rangement, en aggloméré revêtu de plastique blanc ou imitation frêne, sont fermés par des portes-rideaux, à lames profilées en plastique blanc, coulissant de haut en bas. Cette série comprend : pendier, lingère, meubles bas à tiroirs, armoire à balais et rangement de chaussures (de 795 F à 1 850 F).

Le catalogue *Habitat 81* va paraître dans la deuxième quinzaine d'août (10 F, en kiosque). Parmi les nouveautés, dans ce style décontracté qui fait le succès d'Habitat, les sièges Sorby ont une structure en bois recouverte, ainsi que les coussins, d'un tissu de coton matelassé rouge ou beige. A partir d'une chaise longue, on peut créer fauteuil ou canapé en lui adjoignant des accotoirs matelassés (975 F la chaise longue, 570 F le jeu de deux accotoirs et deux petits coussins). De lignes dépouillées, une bibliothèque-vitrine, de 1,30 mètre de haut et 0,85 mètre de large, est en frêne. Ses grandes portes vitrées sont à croisillon de bois (« Diamond », 2 100 F).

JANY AUJAME.

LIASON ÉLECTRIQUE

Un système de liaison électrique simplifiée s'applique aux installations en basse tension, de 8 à 12 volts. Pratique pour relier des enceintes à une chaîne hi-fi, ou installer une sonnerie de porte, un fil électrique à deux conducteurs extra-plat est autocollant. Le branchement se fait par des prises miniatures de 1,7 centimètre de diamètre. L'ensemble, vendu 115 F, comprend 10 mètres de fil, quatre prises mâles et quatre prises femelles.

★ A la Smartline, rayon appareillage électrique.

VITRAGE INCASSABLE

Un nouveau vitrage en plastique transparent est formé de deux feuilles en polycarbonate, reliées par des entretoises. Cat « Akver », de 4 millimètres d'épaisseur, est très léger mais résistant aux chocs et difficilement inflammable (classement M2). Il se coupe aisément et se fixe par clouage, agrafage ou collage pour réaliser des châssis de potager, serres, abris de jardin, toits de garage, cabine de douche

ou des vitrages de capteurs solaires

La plaque de 150 x 66,5 centimètres vaut 125 F environ. ★ « Akver », Home-Kay, au B.H.V. et dans les magasins de bricolage. La SODIB, 26, avenue de Suffren, 15015 Paris (téléphone 567-51-52) indique les points de vente en province.

PARIS EN VISITES

LUNDI 18 AOÛT

« Sur les quais de la Tourneffe », 14 h. 45, 2, quai de la Tourneffe, Mme Vermeersch.
« Cimetière de Père-Lachaise », 15 heures, entrée, boulevard de Ménilmontant, Mme Legrand.
« Restauration de la peinture au Louvre », 15 h. 30, avenue de Suffren, 15015 Paris (téléphone 567-51-52) indique les points de vente en province.
« Cimetière Saint-Mandé », 15 h. 30, cimetière Saint-Mandé, Tourneffe, Mme Penne.
« La basilique de Saint-Denis », 15 h. 30, entrée, Mme Saint-Girons (Caisse nationale des monuments historiques).
« L'île de la Cité », 15 h. 30, Caisse nationale des monuments historiques (Caisse nationale des monuments historiques).

MOTS CROISÉS

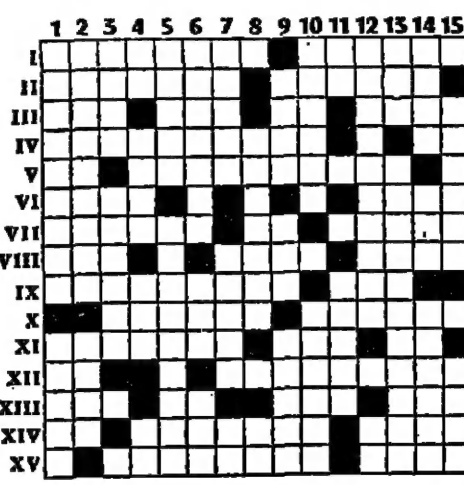
PROBLÈME N° 2736

HORIZONTALEMENT

I. Simple quand on est dans le bain. Quand il est petit, n'est parfois qu'un perçage. — II. Peut se mettre dans du pain. Siège d'un ancien monastère. — III. Bon à cuisiner. Aperçus. Note. Parfois cloué sur un fauteuil. — IV. Pris par ceux qui ont quelque chose à rendre. Pronom. — V. Dernière d'une série. Rend la charge moins pesante. — VI. Peut servir à faire du fromage. Ville d'Alsace. Mineure. — VII. Doit être maniée avec prudence pour éviter les blessures. Possessif. Pays où l'on fait des crêpes. — VIII. Démonstratif. Ville d'Allemagne. Fixe un œil. — IX. Sortie de fugues. S'écrit d'abord. — X. Souvent cités avec les parents. Utile pour celui qui veut avancer. — XI. Mot qui peut remplacer quatre termes. Pronom arabe. Note. — XII. Présente une référence. On y accueille les futurs pères. — XIII. Un étranger. Sur la Tille. Très salé. Utile pour l'élevage. — XIV. A sa déesse à plat. Fit du nouveau. — XV. Qualifie une rose qui n'est pas herbacée. Pas fin.

VERTICALEMENT

1. Peut être demandé après la retraite. Arrachés par ceux qui savent cuisiner. — 2. Sont généralement fermées la nuit. Peut être une cause d'horreur quand elle est profonde. — 3. Qu'il ne faut donc pas choquer. Qualifie un ordre qui évoque l'Italie. — 4. Circulaient à Rome. Nom de campagne. Abréviation pour un métal. Fin de verbe. — 5. Nom qu'on peut donner à celui qui veut nous dépasser. Entendu sans avoir été dit. — 6. Qui a donc quitté son orbite. D'un auxiliaire. Fils de



Noé. — 7. Sortie. Ne sont jamais neuves quand elles sont reçues. Conjonction. — 8. Bien remuées. Protège une phalange. — 9. Ancienne mesure. Peut ouvrir l'œil. Peut devenir fou quand il est trop. — 10. Fait l'ouverture. Comme le front d'un penseur, parfois. — 11. Dans un alphabet étranger. Crochet pour manier des disques. — 12. Pour être ouverte quand on veut s'écartier. Préfixe. — 13. Un étranger. Des gens qui essuient souvent des revers. — 14. Un impar. Possédent. Tiennent très bien sur un seul pied. — 15. Pas timbrée. Personnage biblique.

Solution du problème n° 2735

Horizontalement

I. Nouvelles. Liant. — II. Astérisques. Ruée. — III. Tu. Trinitaires. — IV. Ancien. Tiller. — V. Teal. Et. En. VI. Illustré. Rage. — VII. Orne. Scène. — VIII. Nutritifs. Ecart. — IX. Nu. Dent. All. Io. — X. Dérain. Grasses. — XI. Ise. Osaka. Iso. — XII. Amitté. Tacco. XIII. Tartelette. An. — XIV. Omer. El. Bialage. — XV. Niée. Sec. Albine.

Verticalement

1. Notation. Diction. — 2. Osuna. Rudes. Ami. — 3. Ut. Ceinture. Ré. — 4. Sédille. Attr. — 5. Erre. Idiome. — 6. Loin. Usées. — 7. Lin. As. In. Atile. — 8. Edit. Taft. Kit. — 9. Setier. Gâche. — 10. Sallés. AR. Eta. — 11. Il. Célak. Al. — 12. Infrés. — 13. Amer. — 14. Née. Egrie. Cage. — 15. 76. Rue. Tocane.

GUY BROUTY.

Le Monde

Économie

Colme

AGRICULTURE

Les veaux nourris aux hormones

Plus que des bavures...

Les dangers réels ou supposés des hormones et de leur utilisation dans l'alimentation des veaux, une affaire classée ? Légèrement, oui depuis 1976 : la loi interdit tout usage des hormones autres que thérapeutiques. Dans la réalité, il n'en est rien et le tapage fait autour de deux affaires récentes le démontre.

Déjà, d'après certaines indications, les consommateurs commencent à boudier la viande de veau. L'Union française des consommateurs (U.F.C.) se lance dans la guerre, en affirmant que « les lois protégeant le consommateur dans ce domaine sont balayées sur une large échelle ». Alarme inutile ? En tout cas, les assurances et les explications embarrassées données par M. Fouchier, secrétaire d'Etat à l'Agriculture, conviennent difficilement au consommateur.

Certes, depuis le début de l'année, dit-il, 1 800 veaux seulement ont paru suffisamment suspects à l'œil exercé des vétérinaires pour justifier de contrôles à l'abattoir. Sur ce total, 154 seulement, après examens complémentaires en laboratoire, avaient un taux d'hormones (hormone féminine) anormal. C'est effectivement peu, lorsque l'on sait que 4 millions de veaux sont abattus chaque année.

Malgré M. Fouchier, dans le même temps, confirmés les chiffres d'une enquête — récemment citée par le Canard enchaîné — du ministère de l'Agriculture auprès de groupements d'éleveurs et de vétérinaires, d'où il ressort que 28 groupements sur 74 distribuaient, au moment du contrôle, des hormones — essentiellement la diéthylstilbestrol ou D.E.S. (hormone artificielle de synthèse), — sans aucun contrôle vétérinaire et que les 18 praticiens salariés des éleveurs enquêtés étaient en infraction. En revanche, 2 vétérinaires indépendants seulement sur 84 ne respectaient pas la loi.

Entre ces deux évaluations du phénomène, la contradiction n'est qu'apparente. En fait, dans la plupart des cas, l'éleveur,

pour éviter tout dépiéage à l'abattoir, respecte, avant de livrer ses veaux, un délai raisonnable pour que s'atténuent les effets les plus visibles du traitement au D.E.S., déjouant ainsi l'œil expérimenté du vétérinaire.

Les lampistes ?

Les soupçons concernant l'ampleur de la fraude sont renforcés par l'importance des chiffres d'abattage (plusieurs millions de veaux dans la seule région Rhône-Alpes) réalisés par les réseaux de fournisseurs d'hormones — étrangers pour la plupart. Les « mauvaises habitudes » en matière de régime alimentaire des veaux dépasseraient donc largement le niveau de simples « bavures ».

« Le secteur de la viande-salaison est un des secteurs où le problème de la qualité est le plus grave », affirme, de son côté, la Fédération C.G.T. de l'alimentation, estimant suspecte « la façon dont le scandale arrive. Où sont les vraies responsables de la viande et de la salaison ? On cherche des lampistes », disent les syndicalistes. Il est vrai qu'au-delà d'une simple fraude entre vétérinaires et pharmaciens, qui se rejettent mutuellement les responsabilités, se profile l'action des fabricants, souvent étrangers, des hormones incriminées. On parle même de trafic international, facilité d'ailleurs par les distorsions existant entre les législations du Marché commun (plus libérales en Belgique et aux Pays-Bas).

M. Fouchier lui-même n'a-t-il pas involontairement donné la mesure de l'ampleur du phénomène en déclarant que le cadre de la fraude occasionnelle en affirmant que la seule façon de supprimer « radicalement toute tentation » était d'interdire définitivement la fabrication du D.E.S., hormone présumée cancérigène, et en ajoutant que cela posait un problème au niveau européen ? S'il ne s'agit que de quelques fraudes, la rampe est disproportionnée au mal.

JEAN DUCARRE.

ÉTRANGER

En Grande-Bretagne

Le ralentissement de la hausse des prix de détail permet au gouvernement de marquer un point

De notre correspondant

Londres. — La confirmation attendue d'un net ralentissement de l'inflation en Grande-Bretagne permet au gouvernement conservateur de marquer un point sur le plan psychologique. L'indice des prix de détail publié vendredi 15 août (+0,8 % entre le 15 juin et le 15 juillet) indique, en effet, que le taux d'inflation d'un an est tombé de 21,5 % en juin à 16,9 % en juillet. Cette décelération assez spectaculaire est due pour l'essentiel (les trois quarts) au fait que l'augmentation de la T.V.A. décidée par le gouvernement en juillet 1979, a cessé d'affecter l'indice annuel des prix de détail.

Cette raison d'ordre technique s'ajoute des facteurs conjoncturels (baisse du prix du pétrole) ou saisonniers (baisse des prix des légumes, soldes d'été dans les magasins). Néanmoins, les milieux officiels, à commencer par M. Biffen, secrétaire au Trésor, se déclarent encouragés et confirment dans leurs espérances. Ils diront l'objectif proclamé d'une réduction à 16,5 % en novembre et à 13,5 % au printemps prochain, du taux annuel d'inflation.

Soulignant qu'au cours des trois derniers mois l'augmentation

mensuelle des prix a été inférieure à 1 %, les milieux gouvernementaux estiment que la politique de contrôle de la masse monétaire commence à porter ses fruits. Encore faut-il remarquer que cette politique n'a pas été très sévère, puisque les dernières statistiques indiquent que la croissance de la masse monétaire a dépassé de 4 à 5 points les prévisions au cours des deux dernières années.

D'autre part, on s'attend à de nouvelles hausses des prix dans les industries nationales (électricité, tarifs ferroviaires, téléphone), prix qui ont pourtant déjà beaucoup augmenté (+7,2 % en trois mois). Les loyers des appartements construits par les municipalités devraient eux aussi être relevés.

Malgré tout, le gouvernement estime que la tendance a été définitivement renversée. Il prévoit que les pressions inflationnistes vont continuer de diminuer au cours des prochains mois. La forte position du sterling diminue en effet les prix des produits importés. D'autre part, les entreprises, tenant compte de l'affaiblissement de la demande, n'ont pas augmenté leurs prix et les ont même réduits dans certains cas, préférant comprimer leurs marges bénéficiaires plutôt que de voir leurs stocks s'accumuler. La confédération patronale du C.B.I. indique récemment qu'un tiers seulement — la plus faible proportion depuis 1973 — des sociétés envisagent d'augmenter leurs prix au cours du prochain trimestre.

Le gouvernement en conclut avec regret que le ralentissement de l'inflation est dû davantage à une réduction des bénéfices et des investissements qu'à une diminution des frais de main-d'œuvre. Dans ce contexte, il espère que la baisse du taux d'inflation modifiera substantiellement le climat psychologique des futures négociations salariales et poussera les syndicats à faire preuve de modération.

Accusations

Dans leurs déclarations, les officiers affirment déceler un changement d'attitude de la part des travailleurs, qui assimilent mieux, dit-on, les « réalités économiques ». Comme, par exemple, les ouvriers de Talbot, acceptant une offre jugée raisonnable d'augmentation de 15 %.

ISRAËL

● L'indice des prix en Israël a augmenté de 4,4 % en juillet, en dépit des baisses saisonnières sur les fruits et légumes. Ce sont surtout les produits de base dont les prix ont grimpé, ainsi que ceux des services de santé.

SUEDE

● Les sociétés suédoises emploient environ 400 000 personnes à l'étranger. — Selon un rapport de la fédération patronale S.A.F., le nombre de personnes employées dans les filiales des firmes suédoises, implantées dans cent trente pays, a augmenté de 35 % ces dernières années. Ce sont surtout les produits de base dont les effectifs industriels en Suède, 80 % de ces salariés, dont 6 720 seulement sont des ressortissants suédois, travaillent en Europe occidentale (50 % pour le Marché commun, 75 % pour l'ensemble des pays de l'O.C.D.E.). Les groupes les plus importants se trouvent en Allemagne fédérale (33 900), en Grande-Bretagne (33 550), en France et au Brésil. 17 % travaillent en Amérique latine, 10 % en Amérique du Nord, 7 % en Asie et 3 % en Afrique et en Australie. — (A.F.P.)

FORTE HAUSSE DES PRIX DE GROS EN JUILLET AUX ETATS-UNIS

Les prix de gros aux Etats-Unis ont très fortement augmenté en juillet, en raison surtout de la sécheresse, dont souffrent les régions céréalières.

La hausse de l'indice (+1,7 % par rapport à juin) est la plus forte qui ait été enregistrée depuis six ans (novembre 1974). Elle dépasse, et de loin, les prévisions qui avaient été faites par les experts. En juin, la hausse avait été de 0,8 %.

La sécheresse est la principale cause de cette brusque montée. En frappant les régions céréalières, elle a notamment renchéri les prix de la viande de bœuf et de porc, ainsi que de la volaille. Mais les prix des produits finis (+1,3 %) et ceux des biens durables (+0,9 %) ont également augmenté plus vite qu'en cours des mois précédents (voitures, meubles, vêtements, tabac, médicaments...).

La répercussion de ces fortes hausses devrait être très amortie au niveau de l'indice des prix de détail grâce à la baisse des taux du crédit. Certains experts estiment que la hausse des prix à la consommation, qui sera connue dans une semaine, pourrait être inférieure à 0,5 %. Août enregistrerait un résultat semblable. Ces prévisions prennent en compte, outre le coût du crédit, le meilleur marché et la panne qui se manifeste dans les prix de l'énergie, une amplification de la productivité. Celle-ci résulterait d'un recul moins rapide de la production industrielle. En juillet, l'indice de la production a baissé de 1,6 % (2,4 % en juin). Pour importer, en outre, août est encore, cette baisse est la plus faible de celles qui ont été enregistrées depuis quatre mois.

TOURISME

A CANNES

Bataille serrée autour de l'acquisition du Martinez

De notre correspondant régional

Cannes. — La mise en vente par l'Etat, début juillet, de l'hôtel Martinez de Cannes (Le Monde du 9 août) a suscité un vif intérêt dans le monde financier et hôtelier international. Quatorze candidats se sont déjà manifestés, mais que la cédence des offres d'achat n'interviendra que le 29 septembre. Parmi les chaînes hôtelières étrangères figurent notamment l'intercontinental, Sheraton, Hyatt, ainsi que la société espagnole Melia International Hotels et le groupe libanais Abela.

Les Français, en dehors de la chaîne Concord, sont représentés par Miroslaw de Cannes, qui a projeté l'acquisition du palace carnos en 1973 — et la Société hôtelière de restauration maritime (S.H.R.M.) de Marseille. Plusieurs groupes bancaires ou financiers agissant pour le compte de tiers ont également demandé à visiter l'hôtel, ou se sont fait connaître par des documents comptables de l'établissement.

Cependant, au terme du cahier des charges, ne pourront prendre part à l'appel d'offres que les personnes physiques ou morales « engagées à exploiter directement l'hôtel et possédant la capacité professionnelle nécessaire à cette fin ».

L'un des défenseurs de Mme Veuve Escher Martinez, M. Pierre Bartoli, du barreau de Nice, a indiqué de son côté qu'il déposerait, en début de semaine prochaine, un recours préalable en nullité de la vente, pour vice de forme, devant le préfet des Alpes-Maritimes. Une deuxième action devrait être introduite par Mme Martinez, devant le tribunal de grande instance de Grasse, tendant à constater le droit de propriété de l'Etat que celui-ci a tiré d'une dation en paiement au terme de la loi de finances rectificative pour 1978.

Le syndicat C.G.T. des employés d'hôtels, cafés, restaurants et casinos de Cannes, a enfin pris position en déclarant dans un communiqué que l'Etat doit garder le Martinez (...) et le donner soit en location, soit en gérance à une société hôtelière offrant des garanties. — G. P.

ENVIRONNEMENT

LE LITTORAL ACCESSIBLE A TOUS OU PRESQUE TOUS

Chacun se demande, l'été revenu, à qui appartiennent les plages ? D'ici des uns, 60 % du littoral sera accessible à tout le monde, pouvait répondre M. Michel d'Ornano, ministre de l'environnement et du cadre de vie, le vendredi 15 août, sur France-Inter.

M. d'Ornano a précisé que le passage dit du « sentier du dunaire », aménagement fait sur un minimum de 3 mètres en profondeur et réservé aux piétons, existe déjà sur 800 kilomètres (pour 6 000 kilomètres de côtes en France).

Le ministre de l'environnement a précisé, d'autre part, qu'il n'y avait pas de plages privées en France, mais parfois des concessions ne pouvant dépasser 30 % d'une plage. Au fur et à mesure que nous avançons dans le temps, a-t-il ajouté, ces concessions diminuent très vite.

Revenant, en conclusion, sur les « conséquences très graves » du camping sauvage sur les bords de mer, M. d'Ornano a déclaré avoir mis en place, à la demande du président de la République, « une politique systématique de protection de tous les milieux naturels, et en particulier des dunes littorales ». « Je souhaite que le camping se développe sur le bord du littoral, et non essentiellement à l'intérieur », a-t-il incohérence se trouve accentuée lorsque l'on tient compte du coût social de l'abandon du charbon français. »

Depuis le 31 juillet dernier, quatre opérations ont ainsi permis de relever deux cent quatre-vingt tonnes de déchets, de saisir 600 kilos de produits impropres à la consommation, dont 450 kilos de coquillages toxiques, dont 12 kilos présentant des signes avant-coureurs de décomposition.

A l'heure du succès grandissant de la formule « fast-food », il ne s'agit pas pour la préfecture de faire disparaître ces détestables baraquements, mais plutôt de les obliger à respecter les règles élémentaires de l'hygiène et de la propreté.

Nouvelle baisse

Inquiets de la baisse des cours

LES ÉLEVEURS DE PORCS BRETONS RESTENT MOBILISÉS

Les éleveurs de porcs bretons qui, depuis mercredi 13 août, ont établi des barrières routières dans le Finistère afin de protester contre le refroidissement des cours et les importations massives dans la C.E.E., ont annoncé qu'ils interviendront les barrages dimanche 17 août.

Selon les organisations professionnelles de la région, les pouvoirs publics auraient accepté de réduire au cours de la deuxième semaine d'août le comité interprofessionnel national pour l'exportation, satisfaisant ainsi l'une des premières revendications des éleveurs. Ceux-ci ont cependant déclaré « de rester mobilisés et d'entreprendre d'autres actions et les promesses faites par les pouvoirs publics n'étaient pas tenues ».

« OPÉRATION SOURIRE » DANS LE LIMOUSIN

(De notre correspondant.)

Limoges. — Sans faire de barrières sur les routes — ils se tiennent sur l'acrotère, les jeunes agriculteurs du Limousin présentent pendant trois jours, les 15, 16 et 17 août, leurs produits le long de la N. 20 Paris-Toulouse, dans le traversée de la Haute-Vienne, leur « opération sourire » : une vente directe, du producteur au consommateur, d'un échantillonnage de produits régionaux.

Les agriculteurs d'Objat (Corrèze) ont apporté des fruits, ceux de la banlieue de Limoges des fromages de chèvre et de vache ; les agriculteurs du bassin de la Branne ont confectionné des clafoutis (galettes aux cerises noires). Les uns et les autres vendent, bien sûr, de la viande (entrecôte, bœuf, mouton). La région étant peu productrice en vins, des voisins, les viticulteurs de Saint-Junien, livrent à déguiser (et à acheter) leur monnaie. — M. S.

SOCIAL

BIBLIOGRAPHIE

« Quels cadres pour demain ? »

Tout n'avait-il pas déjà été dit sur le phénomène de masse des cadres, sur le « malaise » de ce monde ?

Pourtant, François Lagrandie, en écrivant *Quels cadres pour demain ?* a permis de donner un éclairage nouveau sur les incertitudes matérielles et morales d'une catégorie socio-professionnelle sollicitée par tant de forces contradictoires.

L'auteur, en effet, sait de quoi il parle : ingénieur civil des mines, il a passé quinze ans dans les Houillères du Nord, dont les deux tiers comme directeur d'un atelier d'entretien.

Evolution des conventions qui firent tomber la tête de Lavoisier au cri de la République n'a pas besoin de s'expliquer : les cadres n'avaient pas compris les services que l'on pouvait attendre de son œuvre et de celle de ses semblables. F. Lagrandie est catégorique : « De même, écrit-il, si les cadres ne pouvaient faire consciemment percevoir leur utilité, s'ils cessaient d'être des facteurs de changement et surtout de progrès — ne serait-ce qu'en étant soucieux de tout subordonner au souci de sauvegarder places et privilèges — il y a tout lieu de prévoir que l'on entendrait rapidement dire que la société n'a pas besoin de cadres. »

La remise en question est donc continuelle tout au long de ces

pages bourrées de citations et références scientifiques et sociales, littéraires et économiques, politiques et spirituelles.

Les réponses à l'auteur, suscitant de nouvelles interrogations, comme la solution autogestionnaire, pour laquelle le militant-manager ne cache pas sa sympathie, en laissant à ne pas tomber dans les chausse-trappes de la précision. « Il est difficile d'être un cadre, mais pas plus de le devenir en approvisionnant sa conscience qu'en cultivant sa différence. » En citant à la fin cette phrase d'André Malraux, François Lagrandie justifie le sous-titre de son ouvrage qui annonce un projet : pour un partage efficace et libérateur des responsabilités de l'entreprise. — J. R.

★ Collection Agir, Privé Editeur.

LES NOMINATIONS AU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ANPE

Le Journal officiel du 15 août publie la liste des quinze membres du conseil d'administration tripartite de l'Agence nationale pour l'emploi (A.N.P.E.) institué dans le cadre de la réforme de janvier 1980.

● Administration : MM. René Robin (ministère du travail), André Brébret (éducation), Bernard Schaefer (budget), Jean-Pierre Sourtrou (industrie) et Philippe Barret (DATAR).

● Employeurs : MM. Yves Corpet, Philippe Sappay et Bernard Sigot (C.N.P.F.), Jean Brunet (Confédération générale des P.M.E.), Paul Josse (Assemblée permanente des chambres de commerce et d'industrie).

● Salariés : MM. Jacques Leroy (C.G.T.), Michel Rolant (C.F.D.T.), Antoine Fauch (F.O.), Guy Cosme (C.F.T.C.) et Jean Martin (C.G.C.).

A Gallargues

LES MINEURS D'ALS PERDENT LE PÉAGE PENDANT DEUX HEURES

Nîmes. — Pendant deux heures, vendredi 15 août, quelque cent vingt mineurs, venus du bassin d'Als, avec leurs familles et leurs enfants, ont pris le contrôle du péage autoroutier de Gallargues, sur l'A-9, entre Nîmes et Montpellier. A partir de 9 heures, leurs piques ont été distribuées des tracts réclamant l'ouverture du bassin de Ladhac (« le Monde » daté 18 et 19 août).

Alors que des automobilistes ont témoigné qu'il leur avait été demandé une contribution calculée selon la longueur du trajet parcouru sur l'autoroute, les services officiels affirment que c'est un simple appel à la générosité des touristes qui a été effectué par les mineurs. Le choix du samedi 16 de l'occupation pour la qualification de l'acte accompli, mais il est vraisemblable que les deux systèmes ont été mis en œuvre. Toujours est-il qu'après s'être adressés aux conducteurs d'environ deux mille cinq cents véhicules, les mineurs ont quitté le péage vers 11 heures, sans que le péage de Gallargues ait été réouvert, qui a observé de bout en bout l'opération, soit intervenu.

● La politique charbonnière du P. Le ministre d'une ligne à rendre compatible la note consacrée (Le Monde du 15 août) à la position socialiste sur l'avenir des houillères. Il fallait lire : « Le gouvernement estime que les nouvelles usages du charbon doivent se développer essentiellement à l'intérieur, et non à l'extérieur. Cette incohérence se trouve accentuée lorsque l'on tient compte du coût social de l'abandon du charbon français. »

مركز الأمل

LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LE MARCHÉ DES CHANGES

Calme

Transactions généralement modestes, écarts de cours peu importants : la deuxième semaine du mois d'août a été calme sur les marchés des changes. Comme la semaine précédente, le cours du DOLLAR a continué d'éprouver l'évolution des taux d'intérêt, ainsi la devise américaine a-t-elle progressé lundi et mardi pour finir assez nettement mercredi et, enfin, se redresser jeudi à la veille du long week-end du 18 août.

L'attitude des opérateurs, qui semblent se contenter d'exploiter les affaires courantes et refusent de prendre position, reflète les incertitudes présentes, qu'elles concernent l'évolution de la situation économique des États-Unis ou l'évolution des taux d'intérêt.

La reprise tant attendue viendrait-elle ? Pour l'instant, on ne saurait dire qu'elle se dessine réellement, confirmant ainsi les pronostics de ceux qui pensaient que la sortie de la récession que les États-Unis viennent de connaître serait plus délicate et plus lente que d'habitude le prévoyait l'approche de l'élection présidentielle et les déclarations multiples et parfois contradictoires qu'elle fait naître.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre (La ligne horizontale donne cours de la semaine précédente.)

PLACES	Unité	\$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Franc italien	Libra
Londres	—	2,3766	9,2116	3,8996	4,2366	67,8346	4,8046	2001,78
	—	2,3726	9,2786	—	4,2366	67,8346	4,8046	1996,82
New-York	—	—	24,2180	68,9384	55,1287	3,5028	51,5996	6,1128
	—	—	24,2371	68,9683	55,0234	3,5137	51,4493	6,1128
Paris	—	9,2116	4,1280	—	251,64	231,72	14,4640	212,96
	—	9,2786	4,1223	—	249,89	230,96	14,4832	212,96
Zurich	—	3,8996	104,18	35,7384	—	82,8675	5,7478	84,8748
	—	3,9181	105,10	36,0486	—	82,8620	5,8011	84,8748
Frankfurt	—	4,2366	178,20	43,1287	108,9923	—	6,2416	91,9504
	—	4,2366	178,20	43,1287	108,9923	—	6,2416	91,9504
Bonn	—	67,8346	28,5500	6,9135	17,9778	18,0212	—	14,7316
	—	67,8346	28,5500	6,9135	17,9778	18,0212	—	14,7316
Amsterdam	—	4,8046	123,20	46,5006	118,9587	108,7542	4,7880	—
	—	4,8111	124,40	47,1538	117,7468	108,9675	4,8306	—
Stuttgart	—	2001,78	342,50	294,6186	472,7833	28,5096	434,72	—
	—	1996,82	341,75	294,1843	472,7833	28,5096	432,90	—

n'est pas faite pour clarifier les choses. Quant à l'évolution prochaine des taux d'intérêt, c'est un peu la bombe à retardement pour l'heure. 3 points séparant les taux au jour le jour de ceux à six mois. Alors, veut-on les seconds baisser ou au contraire les premiers monter ? On s'interroge.

La Bayerische Landesbank, elle, ne s'interroge pas. A ses yeux la force du DOLLAR est actuellement surabondante. En effet, pensent les spécialistes de la banque de Munich, l'insuffisance de la balance commerciale est insuffisante et les taux d'intérêt ne sauraient être considérés comme un soutien à long terme des devises. Quant à la reprise espérée, elle ne saurait soutenir la devise américaine étant donné qu'elle coïnciderait avec une inflation qui vraisemblablement ne descendrait pas en dessous de 12 % dans les prochains mois.

Sur le front européen les positions n'ont guère varié non plus. Le FRANC FRANÇAIS, bien qu'il soit très légèrement repassé en dessous de la parité, continue d'occuper la première place du classement européen et le DEUTSCHMARK

la dernière. La bonne tenue persistante du FRANC a permis aux autorités monétaires de ramener, pour la première fois, le taux de l'argent au jour le jour à 11 %. Cette détente pourrait faciliter une baisse des taux en Allemagne fédérale, baisse annoncée par le ministre des finances, M. Hans Matthöfer, récemment.

Cette déclaration de M. Matthöfer a au demeurant provoqué de vives réactions en R.F.A. Un porte-parole de la Bundesbank a rappelé à cette occasion que l'assort d'extension était indépendant du pouvoir et de source proche du gouvernement on a souligné que la Bundesbank ne pratiquait pas une politique de taux mais une politique de régulation de la masse monétaire.

Au-delà de ces réactions, l'agence rapporte que la Bundesbank s'attend à ce que le taux du DEUTSCHMARK, si apparemment la valeur de la devise allemande a pu varier vis-à-vis des monnaies de ses principaux partenaires, l'institut d'émission note que le taux d'inflation reste beaucoup plus faible en R.F.A. que dans les autres pays européens et que la valeur de la monnaie allemande a donc baissé de prix.

Il est vrai que la Bourse de Paris est loin d'avoir épuisé toutes ses possibilités de hausse. En septembre, la clientèle des Sicav Money reprendra ses achats et ces organismes investissent les nouvelles liquidités ainsi recueillies sur le marché. De son côté, Wall Street a pu être rassuré par la fin de la semaine. Actuellement en phase de consolidation, le New-York Stock Exchange, de l'avis des brokers américains, devrait reprendre son ascension. Il y a à cela une bonne raison : le président Carter, tout comme son challenger M. Ronald Reagan, vont devoir, pour faire pencher la balance de l'électorat en leur faveur, présenter des programmes économiques sérieusement revus, solides et propres à favoriser le redémarrage de l'industrie américaine comme à éponger le chômage. Promesses électorales sans doute, mais que Wall Street ne manquera pas de prendre en compte en cours de campagne.

Ajoutons enfin que la France, si l'on en croit les augures, semble disposer d'atouts qui devraient lui permettre de supporter la récession mieux que bon nombre de ses partenaires de la Communauté européenne.

Dans ces conditions, même une veille de 15 août, la spéculation peut toujours être tentée de s'engager. « Si aucun événement majeur ne se produit durant ce week-end, nous confions un professionnel, je parie que la Bourse va recommencer à monter la semaine prochaine. » Une prédiction de plus à verser au dossier.

de 5 % sur la base de calcul établie à partir de l'indice des prix de gros dans l'industrie. Cette décision, si elle favorise les exportations allemandes, aggrave les risques d'inflation importée. La LIVRE STERLING, à l'inverse du DEUTSCHMARK, continue de bien porter. Estimant les perspectives de l'économie britannique, The Henley Center for Forecasting estime que la balance des paiements devrait se redresser du fait du ralentissement des importations provoqué par la récession. Quant à l'inflation, il est probable qu'elle se redressera pas en dessous de 13 %, au cours des prochains dix-huit mois — contre 17 % environ actuellement — car dans le même temps la LIVRE STERLING ne se maintiendra pas à ses cours actuels.

Signifions enfin une légère reprise du YEN japonais. Sur le marché de l'or, la semaine, en revanche, a été passablement agitée. Le cours de l'once d'or forte baisse lundi, et surtout mardi (805 dollars), s'est redressé à l'approche du week-end, pour finalement s'inscrire vendredi à 825 dollars (contre 820 dollars le vendredi précédent).

LE MARCHÉ DE L'ARGENT

Nouvelle baisse

Amorçé maintenant depuis un mois, la détente des taux d'intérêt s'est poursuivie sur le marché monétaire, où le loyer de l'argent au jour le jour est revenu dès le 12 août à 11 %, soit à son niveau le plus bas depuis un an.

En raison de la fermeté persistante du franc français, qui se situe toujours en tête du « serpent » monétaire européen, alors que le deutchmark, au contraire, se trouve en queue de peloton, les autorités laissent glisser doucement les taux, tout en continuant néanmoins à les surveiller étroitement. De fait, l'objectif primordial est toujours de défendre le franc en assurant une rémunération élevée aux capitaux étrangers. Mais la Banque de France, maîtresse du marché financier, veut toujours être sur la politique de la Banque fédérale d'Allemagne de l'Ouest, peut relâcher un peu sa surveillance maintenant que la Bundesbank envisage d'abaisser le 21 août ses taux directeurs, trois depuis le 2 août à 12 % pour l'escompte et à 9,5 % pour le Lombard (à l'avance sur titres). C'est M. Hans Matthöfer, ministre des finances de la République fédérale, qui l'a laissé entendre dans une récente interview.

Cela étant, l'écart ne cessant de se creuser entre le taux du marché monétaire et les conditions de crédits accordées par les banques, deux établissements de la place, le C.C.F. et la Société Générale, ont décidé, jeudi en fin de matinée, de ramener leurs taux de base de 12,75 % à 12,50 % à

compter du 18 août. Ils ont été accompagnés par le Crédit Chimique. Les autres banques françaises leur emboîteront vraisemblablement le pas dans les jours qui viennent. C'est la troisième fois que le taux d'intérêt se produit sur les taux de base bancaires. Un premier abaissement les avait ramenés à 12 % début mai, puis un second à 11,75 % à la fin juillet. Mais c'est la première fois que la diminution annoncée atteint 0,50 %. Néanmoins, les taux du crédit en France restent encore très élevés historiquement.

Les taux à terme ont encore baissé de 1/8 % sur l'ensemble des échéances, pour s'établir aux alentours de 11 %.

Si le franc continue à se bien comporter, les spécialistes n'hésitent pas à la possibilité de voir le taux de l'argent au jour le jour tomber au-dessous de 11 % dans les semaines à venir. Une première hypothèse d'induction pourrait être donnée par la Banque de France lors de son adjudication la semaine prochaine. Mais la poursuite de la détente dépendra finalement de la décision de la Bundesbank de maintenir ou non ses taux.

Aux États-Unis, en revanche, avec la poussée record de la masse monétaire au cours de la première semaine d'août (1,2 milliards de dollars), les spéculations vont bon train sur la possible remontée des taux d'intérêt, et le prévisible tour de vis que le FED s'apprête à donner pour enrayer la croissance des liquidités. — A.D.

BOURSE DE PARIS

SEMAINE DU 11 AU 14 AOÛT

Une surprenante poussée

REPUTÉE pour être la plus creuse de l'année, la semaine précédant l'Assomption n'a pas donné lieu, cette année encore, à de très gros échanges à la Bourse de Paris, ni à de grands mouvements de cours sur les valeurs françaises. Réduite à quatre séances par la fête du 15 août, cette semaine n'a pas été cependant totalement négative, puisque les différents indices se sont finalement établis, à la veille du long week-end, à leurs plus hauts niveaux depuis la fin du mois de février dernier.

Rien ne laissait augurer un tel résultat. De fait, engourdi par l'inactivité, le marché s'était enlisé doucement, jour après jour, avec des volumes d'affaires modestes engendrant de l'effritement. La séance de jeudi ne s'annonçait pas devoir être meilleure que les précédentes. Bien au contraire, compte tenu de la fermeture des banques à midi, d'aucuns s'attendaient, autour de la corbeille, qu'elle fût de pure forme. A l'étonnement général, et dès l'ouverture, le marché se remettrait doucement en branle. Rien n'arriva, le mouvement s'accomplissant graduellement avec des échanges plus étouffés, à telle enseigne que, au coup de cloche final, le marché avait non seulement effacé toutes les petites pertes subies les jours précédents, mais dépassé le niveau à la fin de la semaine passée, après son petit galop.

Faut-il voir dans ce redressement un effet de la décision prise jeudi en fin de matinée par deux grandes banques françaises, le C.C.F. et la Société Générale, d'abaisser leur taux de base de 0,50 % pour le ramener à 12,25 % à compter du 18 août ? Peut-être. Espérée par les milieux financiers, cette baisse n'était guère acceptée avant une quinzaine de jours. En l'occurrence, la Bourse a réagi d'autant plus de vigueur qu'elle n'avait pas anticipé cette bonne nouvelle.

Dire que les opérateurs se sont rués sur les valeurs françaises des entreprises françaises serait exagérer. Mais, assurément, le regain d'intérêt qu'elles ont marqué pour les placements boursiers n'était ni feint ni négligeable.

Il est vrai que la Bourse de Paris est loin d'avoir épuisé toutes ses possibilités de hausse. En septembre, la clientèle des Sicav Money reprendra ses achats et ces organismes investissent les nouvelles liquidités ainsi recueillies sur le marché. De son côté, Wall Street a pu être rassuré par la fin de la semaine. Actuellement en phase de consolidation, le New-York Stock Exchange, de l'avis des brokers américains, devrait reprendre son ascension. Il y a à cela une bonne raison : le président Carter, tout comme son challenger M. Ronald Reagan, vont devoir, pour faire pencher la balance de l'électorat en leur faveur, présenter des programmes économiques sérieusement revus, solides et propres à favoriser le redémarrage de l'industrie américaine comme à éponger le chômage. Promesses électorales sans doute, mais que Wall Street ne manquera pas de prendre en compte en cours de campagne.

Ajoutons enfin que la France, si l'on en croit les augures, semble disposer d'atouts qui devraient lui permettre de supporter la récession mieux que bon nombre de ses partenaires de la Communauté européenne.

Dans ces conditions, même une veille de 15 août, la spéculation peut toujours être tentée de s'engager. « Si aucun événement majeur ne se produit durant ce week-end, nous confions un professionnel, je parie que la Bourse va recommencer à monter la semaine prochaine. » Une prédiction de plus à verser au dossier.

ANDRÉ DESSOT.

MATIÈRES PREMIÈRES

Reprise du cuivre - Hausse du plomb

MÉTALUX. — Une reprise s'est produite sur les cours du cuivre en Métal Exchange de Londres, malgré l'accroissement des stocks britanniques de 3 850 tonnes à 111 215 tonnes. La prise qui perdure depuis le début de la semaine, a été provoquée par la baisse des cours commencent à produire ses effets. Plusieurs importantes compagnies réduisent ou vont arrêter leurs livraisons de métal pur.

Le cours du plomb a également subi une hausse de 10 % suite à la baisse des stocks de la région de la Ruhr. La reprise se confirme et s'accroît même sur les cours du plomb à Londres. Le pointement des stocks britanniques de métal a été soigné, et se déduit des stocks commencent à produire ses effets. Plusieurs importantes compagnies réduisent ou vont arrêter leurs livraisons de métal pur.

prochaine récolte canadienne n'est pas meilleure que la précédente. F.U.R.S.S. a été obligé d'acheter près de 2 millions de tonnes de sucre sur le marché libre.

CHRONIQUE. — Faibles variations des cours du blé sur le marché mondial. La récolte mondiale sera inférieure à la précédente, estimation faite par le département américain de l'agriculture.

Cours des principaux marchés

du 14 août 1980

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

MÉTALUX. — Londres (en sterling par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant 921,50 (908), à trois mois 938 (924) ; étain comptant 7 180 (7 090), à trois mois 7 190 (7 100) ; plomb 374 (357) ; zinc 331,50 (320) ; argent (en pence par once troy) 671,50 (663). — New-York : cuivre (premier terme) 80,50 (77), argent 15,50 (15,15) ; aluminium (Ingots) 104,75 (104,75) ; feraille, cours moyen (en dollars par tonne) 104,75 (104,75) ; mercure (par barrique de 70 lb) 137,70 (137,70) ; tungstène (en dollars des États-Unis par pied de 22 lb) 2 158 (2 164).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton cot. 80,20 (80,20), dte. 80,20 (80,20), — Le coton (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec) oct. 380 (358) ; jute (en livres par tonne) Pakistan White cot. 192 (200). — Escalier (en francs par kilo) : laine 104,75 (104,75).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.R. comptant 90,50 (90,50) ; sucré 90,50 (90,50) ; Penang (en cents des États-Unis par kilo) 206,50-207 (206,50-207).

DÉTERGENTS. — New-York (en cents par lb) : caséo dte. 2,50 (2,20), dte. 2,50 (2,20) ; sucre 35,30 (34), oct. 38 (34,45) ; café 123,30 (121,80). — Londres (en livres par tonne) : sucre oct. 360 (349), jute 378 (359) ; café 122 (122), nov. 127 (124) ; caséo sept. 976 (976), dte. 1 018 (1 017). — Paris (en francs par quintal) : caséo sept. 976 (976), dte. 1 018 (1 017) ; café sept. 1 200 (1 175), nov. 1 344 (1 343) ; sucre (en francs par tonne) oct. 3 375 (3 370), dte. 3 325 (3 305).

CÉRÉALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé sept. 425 (425), dte. 475 (474) ; maïs sept. 340 1/4 (341 1/2), dte. 341 1/2 (342 1/2).

Indices : Moody's 1 244 (1 235,40) ; Renter 1 222,80 (1 218).

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES À TERME

	Nombre de	Val. en
C.N.R. 3 %	12 325	45 794 965
4 1/2 % 1975	17 900	48 335 330
Lafarge	77 790 (1)	21 537 789
R.I. Aquitaine	10 155	19 361 239
Harmon	28 220	8 929 235
R.S.N.	6 775 (1)	9 989 775
C.F.P.	29 850	7 146 909

(1) Trois séances seulement.

Bourses étrangères

NEW-YORK

Au plus haut depuis janvier 1977

Encore une bonne et même une très bonne semaine pour Wall Street qui, malgré les très abondantes ventes bénéficiaires enregistrées au cours de la séance de mardi, a réussi à reprendre en progression pour s'établir à la veille du week-end à son plus haut niveau depuis le 19 janvier 1977. De fait, l'indice des industrielles a encore ajouté 21,00 points à ses gains précédents, s'établissant ainsi à 985,75, ce qui correspond, compte tenu de la baisse de 11,00 points survenue le 13 août à une avance de près de 24 points.

Bien décidément ne semble devoir attaquer le moral des opérateurs.

Cours 8 août	Cours 15 août
Alcoa	59 1/2
A.T.T.	51 7/8
Boeing	31 5/8
Chase Man. Bank	47 1/4
Du Pont de Nemours	47 3/4
Exxon	59 5/8
General Electric	36 3/4
General Motors	30 3/4
IBM	16 1/2
ITT	51 1/2
Kennecott	32 3/4
McDonald	71 3/4
Philips	42 5/8
Rockwell	139 3/4
Texas	37 3/8
U.S. Steel	22 3/4
Westinghouse	24 3/4
Xerox Corp.	95 1/4

LONDRES

Un peu mieux disposé

Le ralentissement de l'inflation continué par la Banque d'Angleterre et l'espoir d'une reprise de l'économie en fin de semaine sur un marché initialement déprimé par la baisse de la production industrielle et les mauvais résultats de Woolworth et de Carlingford Village.

Les industriels ont partiellement profité de cette reprise des affaires. Les pétroles ont été assez irréguliers, effaçant une hausse initiale déclenchée par la promesse d'une uniformisation, au sein de l'OPEC, des prix et des augmentations du brut, à la suite de la réduction des prix de gros de l'ensemble des compagnies nationales.

Les mines d'or ont monté sans parvenir à effacer les pertes subies au départ.

Indices « F.T. » du 15 août : industrielles, 353,2 (contre 451,1) ; mines d'or, 372,5 (contre 379,2) ; fonds d'Etat, 69,42 (contre 69,81).

Cours 8 août	Cours 15 août
Bovater	179
Brit. Petroleum	338
Charter	227
Conoco	65
De Beers	9,69
Free State Gold	5,49
Gold Fields	440
Imp. Chemical	366
Johnson	119
Wickes	122
Wor Bar	32 1/8

(*) En dollars. (**) Cours du 14 août.

FRANCFORT

Reprise en fin de semaine

La perspective d'une réouverture des deux bourses de New-York a provoqué en fin de semaine une baisse sensible du marché qui a reperdu, et même largement au-delà, tout ce qu'il avait initialement gagné dans l'après-midi d'abaissement des taux directeurs de la Bundesbank.

Indices de la Commerzbank du 15 août : 740 (contre 744,9).

Cours 8 août	Cours 15 août
A.E.G.	51,50
B.A.W.	140
Boehr	118,90
Commerzbank	174,50
Hoechst	118,70
Mannesmann	127,70
Siemens	294,50
Volkswagen	165,50

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	11 août	12 août	13 août	14 août	15 août
Termes	126 426 446	124 126 365	144 900 779	81 306 576	—
Compt.	296 636 545	179 877 856	213 715 817	90 492 743	—
R. et obl.	52 324 005	53 856 735	401 891 235	44 481 448	—
ACTIONS	—	—	—	—	—
Total	475 385 996	357 900 756	408 307 831	225 246 765	—

INDICES QUOTIDIENS INSEE (base 100, 28 décembre 1979)

	11 août	108,9	108,8	109	—
Frang.	113	112,8	112,4	112,4	—
Etrang.	—	—	—	—	—

COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 28 décembre 1979)

	11 août	113,9	113,6	114,3	—
Tendance	114	113,9	113,6	114,3	—
Ind. gén.	108,7	109,5	109,1	109,3	—

GOODYEAR S'APPRÊTERAIT À FERMER SA FILIALE SUÉDOISE

La firme américaine Goodyear, premier fabricant mondial de pneumatiques, va fermer sa filiale suédoise implantée dans la ville portuaire de Norrköping (250 kilomètres au sud de Stockholm). C'est du moins le quotidien de Stockholm Dagbladet Nyheter qui l'annonce, ajoutant que M. William Marks, le P.-D. G. de cette filiale, doit rendre cette décision publique lundi 18 août.

Ce n'est pas la première fois qu'une telle information circule. En octobre 1979 déjà, un autre journal suédois, l'Expressen, avait annoncé la fermeture de la société. A l'époque, M. Marks n'avait pas vraiment démenti. Il s'était borné à déclarer que l'usine de Norrköping avait des problèmes de rentabilité. « Les coûts de production, avait-il précisé, sont beaucoup trop élevés en Suède » et « l'ab-

sentiment, de 15 % à 20 %, ne permet pas de faire face à la concurrence internationale ».

Cette fois, il semble bien que Goodyear soit résolu à stopper toute activité en Suède en raison de la détérioration rapide des résultats de sa filiale. Touché comme tous ses concurrents par une mauvaise conjoncture, Goodyear s'efforce, comme l'autre fabricant américain de pneumatiques, Firestone (le Monde du 12 août), de couper les pertes mortelles de ses activités européennes. L'année dernière, le groupe avait fermé une de ses filiales britanniques.

Goodyear-Suède a réalisé en 1979 un chiffre d'affaires de 240 millions de couronnes suédoises. Elle emploie sept cents personnes actuellement contre neuf cents l'année dernière.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

2. LE MÉCONTENTEMENT POPULAIRE EN POLOGNE :
— Avec les ouvriers, une libre opinion de Gérard Molins.

3. LA COOPÉRATION ENTRE PAYS NORDIQUES :
— Les limites sont étroites.

4. AMÉRIQUES

BOLIVIE : L'ex-président, M. García, n'est pas autorisé à quitter le pays.

EL SALVADOR : plusieurs centaines de personnes ont été tuées pendant les trois jours de grève.

CHINE : A la suite de graves accidents de travail, la presse dénonce la précipitation de la modernisation.

4. ASIE

AFRIQUE

SOCIÉTÉ

5. LA FEMME D'UN BAR À DOMINIQUE : du « bouché » au Café de Paris.

JUSTICE

DÉFENSE

9. SPORTS : sports équestres. Les Français se sont classés septièmes au concours de Rotterdam.

CULTURE

6. EXPOSITION : des traces à la Dubout.

7. FORMES : à chacun sa vérité.

8. VU : le souvenir du héros.

INFORMATION « SERVICES »

9. LA MOISSON : se mesurer par correspondance.

ÉCONOMIE

10. AGRICULTURE : les vœux nourris aux hormones : plus que des hormones.

ÉTRANGER : en Grande-Bretagne, le relèvement de la hausse des prix de détail permet au gouvernement de manquer un point.

11. LA SEMAINE FINANCIÈRE

RADIO-TELEVISION (18)

Carriest (7-8) : Programmes spectacles (7-8) ; Mots croisés (9).

DANS LES PORTS NORMANDS

Le mouvement des marins-pêcheurs se durcit

Le blocus des ports normands continuait ce samedi 16 août. Seul l'accès à Fécamp (Seine-Maritime), où le barrage avait été levé vendredi 15 par un accord, demeure possible. Le comité local des pêcheurs de Cherbourg (Manche) a décidé ce samedi matin de bloquer le port dans l'après-midi. C'était le seul port normand qui n'ait pas été barré jusqu'ici. A Boulogne, les grévistes ont annoncé pour ce samedi après-midi des « actions spectaculaires ». Ils sont particulièrement mécontents de voir continuer les arrivages de poissons étrangers. Des milliers de touristes britanniques qui se disposaient à rentrer dans leur pays sont bloqués en France. Les ports encore libres ne pouvant remplacer totalement le Havre et Dieppe. Dans cette dernière ville, la situation devient critique notamment pour les voyageurs venus passer un jour ou deux en France. Certains ont dû dormir dans la gare maritime. Des milliers de plaisanciers ont aussi été empêchés de sortir en mer. Tous ne l'ont pas accepté de gaieté de cœur. A Courseulles (Calvados) les fêtes de la mer du 15 août ont été annulées. Mais c'est au Havre que la situation est la plus tendue. Vendredi 15 août, les pêcheurs qui

en bloquant l'accès ont encore renforcé leurs barrages en tendant deux gros câbles métalliques en travers de l'écluse François I^{er} qui relie l'avant-port aux bassins de la zone industrielle. Dans la nuit de vendredi à samedi, Mme Camille Huet (C.M.I.), maire de Port-en-Bassin et suppléante de M. François d'Harcourt député du Calvados (U.P.F.-C.M.I.), a tenté sans succès d'obtenir une levée du blocus. Si cela avait été le cas, une délégation de marins portais aurait été reçue ce samedi 16 par un collaborateur de M. Le Theule. Ce dernier a déclaré vendredi que ce qui se passait au Havre « était inacceptable » mais qu'il n'était pas question que l'intervention de la marine nationale constitue « la seule réponse » aux revendications des marins-pêcheurs. S'agissant des conséquences du blocus, M. Jacques Dubois, directeur du port du Havre, a affirmé qu'il se traduirait chaque jour par un manque à gagner de 5 millions de francs pour l'ensemble de la communauté portuaire. Il a précisé que déjà dix-neuf navires avaient été détournés sur des ports étrangers et que vingt-neuf cargos n'avaient pu appareiller.

65,80 francs pour un mauvais mois de travail...

Le Havre. — Après des années à affronter vents et marées à bord de son chalutier de 15 mètres, des années à partager avec son équipage les couchettes étroites du « poste » — ces quelques mètres carrés qui servent de pièce à tout faire, ce petit patron de pêche de Fécamp, le soir du 15 août, a eu, pour la première fois depuis qu'il était mousse à

De notre envoyé spécial

seize ans, mal au cœur : la mer pourtant était calme sur le port du Havre : « Il est nous comme nous tous », déclare un de ses amis. Rien ne disposait, en effet, ces trente-cinq petits patrons de pêche de Fécamp, de Port-en-Bassin et du Havre, bloqués depuis le mercredi 13 août le port du Havre, où une vingtaine de cargos doivent attendre au large des côtes. Rien ne préparait ces hommes de la mer à barrer le chemin aux chalutiers de la région, à bloquer les abords, c'est-à-dire les remorqueurs (ils précèdent qu'ils remorquent) tous cela en place après. Depuis le 13 août au matin, le blocus même l'accès au port de plaisance, empêchant les cinq cents voiliers de sortir en mer. Il leur faut donc affronter les injures de certains propriétaires marins et d'autres prometteurs sur la jettée leur ont lancé, en signe de solidarité, des pièces de monnaie. Le leur a surtout fallu se mesurer, le 14 août, à celui, avec des bannières de la marine nationale qui voulaient aider un « ferry » irlandais à forcer le passage ; eux qui, pour exprimer leur mécontentement, ont tous planté le drapeau français sur le pont, ont dû lancer boules et maillets contre les représentants de la force publique, pour les faire reculer.

Une « vie de dingue » C'était beaucoup, pour ces hommes non syndiqués qui décrient la vie à bord avec leur équipage comme une « vie de famille » et dont les fils préparent sagement le certificat d'aptitude maritime avant de devenir mousses sur leur propre navire. Mais, s'ils ont décidé en deux heures, mercredi matin, de quitter leur port — si d'ailleurs le renfort de ceux de Bretagne et de Dieppe est espéré ici — c'est parce que l'enjeu était grand : ils savaient menacer leur « vie de dingue », leur « vie de parti », les marées et les crises, la femme qui les attend, et jusqu'au souvenir du père ou du frère disparu en mer.

Le n'apparaissent pas décidés à céder sans avoir obtenu des promesses concrètes : « Mourir à cause de l'économie de la pêche ou en combattant la marine nationale, que nous préférons ? », nous confiait en souriant un des marins.

NICOLAS BEAU.

Les Bretons sont les arbitres du conflit

Les Bretons sont probablement les arbitres du conflit qui oppose les marins-pêcheurs au gouvernement. Les Normands qui, sur leurs chalutiers, bloquent le port du Havre le savent. Ils attendent, ils espèrent, le renfort de la Bretagne. L'obligeront-ils ? Rien ne permet encore de l'affirmer.

Certes, M. Bustamante, président du comité régional des pêcheurs de Loire-Atlantique, a confirmé le mécontentement des artisans-pêcheurs de cette région, qui doivent se réunir ce samedi 16 août pour déterminer les actions à entreprendre : la fédération nationale des syndicats maritimes C.G.T. a demandé aux professionnels de la branche pêche de tous les ports de se mobiliser et de décider des « actions appropriées » ; l'Union fédérale maritime C.F.D.T. a invité tous ses adhérents à ne pas encore se rendre dans les meilleurs délais dispositions pour élargir l'action. Dans le même temps, des assemblées générales de marins-pêcheurs sont prévues dans les ports du Sud-Finistère, ce samedi 16 août, et à Lorient, lundi 18 août. Mais pour autant l'extension de la grève n'est pas encore évidente.

D'abord parce que les rapports n'ont jamais été très bons entre les pêcheurs bretons et les autres. Ensuite parce que, les marins de la pêche industrielle et semi-industrielle de Lorient, Douarnenez et Concarneau ont depuis longtemps accepté, plus ou moins selon les cas, une répartition sur leurs

revenus et leurs conditions de travail de l'abaissement des charges d'exploitation des navires. Il est vrai que leur armature ne sont pas pour eux des « patrons », contrairement à Boulogne, mais le plus souvent d'ancien « camarades » de travail. Ils n'ont donc guère de raisons de se sentir solidaires de leurs confrères du Nord. Ajoutons que la saison estivale est pour le pêche breton une période de grande activité, ce qui n'est pas forcément le cas à Boulogne et à Port-en-Bassin. Seule l'espérance d'obtenir un abaissement du prix du fuel, qui, comme ailleurs, a gravement alourdi les comptes d'exploitation des navires, pourrait amener les Bretons à se joindre au mouvement.

M. Le Theule ne s'y est pas trompé. Vendredi 15 août il a clairement réaffirmé : « Il ne peut être question d'accorder une aide supplémentaire pour le carburant. » A l'appui de cette confirmation il a fait état d'une lettre de la Commission européenne expédiée — comme par hasard — le 12 août, menaçant de traduire la France devant la commission de Luxembourg en raison de la subvention déjà accordée au gasoil-pêche. La position du gouvernement serait moins solide si la Bretagne bougeait. A elle seule elle fournit quelque 45 % des apports de la pêche française (le Nord et la Normandie ne font que 30 %) et regroupe 45 % des inscrits maritimes travaillant pour la pêche artisanale. — T.L.B.

Pour débloquent la négociation israélo-égyptienne

Le président Sadate suggère de réunir un nouveau « sommet à trois » après l'élection présidentielle américaine

Le président Sadate a suggéré le vendredi 15 août, dans un message à M. Begin, de réunir un sommet américano-israélo-égyptien après l'élection américaine de novembre, et donc de ne reprendre éventuellement les négociations sur l'autonomie qu'au-delà de cette date. Cette proposition paraît susciter, pour le moment, un certain embarras à Washington. Selon un porte-parole américain, « les États-Unis pourraient envisager la tenue d'un tel sommet si cela s'avérait nécessaire », mais « les négociations restent le meilleur moyen de parvenir à un règlement au Proche-Orient et nous demeurons convaincus qu'elles devraient reprendre le plus tôt possible ».

La proclamation par Israël de « Jérusalem, capitale éternelle », qui a provoqué la suspension, à l'initiative du Caire, des pourparlers sur l'autonomie, continue d'autre part de susciter des réactions. Le comité inter-islamique Al-Qods (Jérusalem), convoqué par son président, le roi Hassan du Maroc, doit se réunir pendant deux jours à partir de ce samedi à Casablanca afin de « prendre des mesures urgentes pour faire face à la décision de la Knesset sur la Ville sainte ».

La rencontre de Casablanca est en grande partie à l'origine du report de la réunion du Conseil de sécurité des Nations unies sur Jérusalem, prévue d'abord le 15 août. Certains pays, dont l'Union soviétique, appuient, semble-t-il, selon les vœux de l'Organisation de libération de la Palestine, à attendre de voir quelle sera l'attitude des États musulmans avant de définir la leur. Un projet européen de résolution prévoit que toutes les mesures israéliennes sur Jérusalem sont « nulles et non avenues » et qu'elles doivent être abrogées. — (A.F.P., A.P., Reuters.)

De notre correspondant

Le Caire. — En avançant sa nouvelle suggestion, M. Sadate semble surtout chercher à ne pas gêner son « ami » M. Carter en lui retirant un de ses meilleurs atouts, l'engagement du processus de paix au Proche-Orient, alors que la campagne électorale bat son plein. Soulignons « le rôle essentiel du président Carter pour la réalisation de la paix », le raisonnement, dans son message, attend qu'il « se soit libéré de ses occupations », c'est-à-dire qu'il ait été réélu, pour réunir un nouveau Camp David.

En déclarant que la conférence aurait pour objectif d'« arracher le royaume des questions litigieuses entre l'Égypte et Israël avant qu'elle ne menace le processus de paix », le raisonnement est discutable. En effet, il note que « malgré la position négative (des Arabes), l'Égypte continuera à affronter des dangers pour réaliser la paix dans le monde ». Mais, dit-il, « il faut reconnaître que nous ne pouvons pas proposer de paix ne trouvant pas l'accueil qu'elle devrait rencontrer ».

D'autre part, en ne faisant aucune concession pour sauver les négociations, à un moment où les Arabes, même modérés, en sont à réclamer — comme vient de le faire le prince Fahd d'Arabie Saoudite — la guerre sainte pour la libération des Lieux saints annexés par les « sionistes », le président Sadate, s'il ne se rap-

proche pas des positions arabes, évite d'élargir le fossé le séparant d'elles depuis la signature du traité de paix en mars 1979. D'ailleurs, on annonce au Caire que le raisonnement de Sadate, au roi Hassan II, en réponse à une lettre de celui-ci, un message concernant la position égyptienne à l'égard de Jérusalem, alors que s'ouvre, au Maroc la réunion du comité « Al Qods » (Jérusalem).

Le raisonnement à ce sujet que l'expression « vive occidentale » (du Journal) inclut « géographiquement et politiquement » Jérusalem. Il rappelle qu'il avait proposé « une double administration, arabe et israélienne, de la ville réunifiée où serait garantie la liberté de culte ».

M. Sadate souligne enfin qu'il est « aux de prétendre que les accords de Camp David ne mentionnent rien sur le droit des Palestiniens à l'autodétermination ». L'un des paragraphes de l'accord stipulant que « la solution finale des négociations doit être en accord avec les aspirations légitimes du peuple palestinien ».

Le chef de l'État égyptien s'est donc accordé trois mois de réflexion pour mettre au point la stratégie de l'Égypte et se pencher sur les problèmes intérieurs, notamment d'ordre économique, auxquels l'homme de la rue est beaucoup plus sensible qu'à une négociation traînant en longueur, qui ne le concerne plus directement. (Imrim.)

L'élection présidentielle

M. LALONDE : notre objectif est d'atteindre 15 % des voix.

(De notre correspondant régional.)

Nice. — M. Bric Lalonde, candidat du mouvement écologiste à l'élection présidentielle, a déclaré récemment au cours d'une visite dans les Alpes-Maritimes : « J'espère qu'un mois multipliera par dix le nombre de voix recueillies par René Dumont en 1974 (1) et atteindra la barre des 15 % qui constituent notre objectif. Nous n'avons pas le choix : il faut que l'écologie gagne. Si nous n'atteignons pas 15 %, nous ne serons pas la peine de nous lancer dans la bataille ».

M. Lalonde estime qu'il lui sera « difficile mais non impossible » de réunir les cinq cents signatures d'élus nécessaires à la recevabilité de sa candidature. « Beaucoup de maires, a-t-il déclaré, souhaitent cautionner ma candidature mais ils craignent que cela fasse du tort à leur commune ». « Ce serait une erreur », a-t-il ajouté, de penser que l'écologie chasse uniquement sur les terres de la gauche non communiste. En réalité elle ne grignote partout, du parti communiste, dont un certain nombre de militants n'ont pas admis le virage pro-nucléaire de leurs dirigeants, aux libéraux, sensibles à l'aspect écolo-technique de l'écologie politique. — G.P.

(1) Au premier tour de l'élection présidentielle de 1974, M. René Dumont, candidat écologiste, avait recueilli 27 000 voix pour 53 538 636 suffrages exprimés, soit 1,32 %.

● L'abbé Louis Coache, proche de Mgr Lefebvre et animateur de l'association Le Combat pour l'indépendance, a annoncé qu'il a un accord avec les catholiques traditionnalistes pour présenter un candidat à l'élection présidentielle de 1981. Cet accord avait été annoncé, lundi 11 août, à Lourdes, par M. Dupluis-Villet, président de l'association française des Croisés du Sacré-Cœur (le Monde du 13 août).

A Manosque (Alpes-de-Haute-Provence)

DEUX LISTES S'OPPOSERONT AU PREMIER TOUR DE L'ÉLECTION MUNICIPALE PARTIELLE

Après la dissolution du conseil municipal de Manosque (Alpes-de-Haute-Provence), à la suite de l'annulation de la fusion de cette commune avec Saint-Martin-les-Bains (le Monde du 8 août), une fusion intervenue avant les élections municipales de mars 1977, un nouveau scrutin, dont le premier tour a été fixé au dimanche 24 août, verra deux listes en présence.

M. Robert Monde (M.R.G.), maire sortant et conseiller général du canton de Manosque-Nord, conduira une liste d'union de la gauche composée de 12 P.S. (dont 9 sortants), 10 P.C. (dont 1 sortant) et 5 M.R.G. (dont 3 sortants). Un conseiller radical de gauche ne sollicite pas le renouvellement de son mandat pour raisons personnelles et Mme Marcelle Roland (P.C.F.), élue en 1977 dans le secteur électoral de Saint-Martin-les-Bains, est candidate dans cette commune redevenue autonome.

Intitulée « Union pour Manosque », la liste de la majorité a pour chef de file M. Jean Cabanne, conseiller général du canton de Saint-Etienne-les-Orques, qui élu maire en 1971, n'avait pas été réélu en mars 1977. M. Cabanne, qui contrairement à ce que nous avions précédemment indiqué, n'est plus membre du R.P.R. depuis les élections de 1978 après lesquelles il est devenu président de l'Union départementale de l'U.D.F., compte sur sa liste les 11 conseillers municipaux sortants appartenant à la majorité. Son équipe se compose de 3 centre-gauche, 2 U.D.F., 3 R.P.R., 19 mod. mai.

Le numéro du « Monde » daté 16 août 1980 a été tiré à 415 854 exemplaires.

Les investigations de la police n'ont pas permis de vérifier les alibis de M. Affatigato

De notre correspondant régional

Nice. — Les investigations de la police judiciaire de Nice tendant à vérifier les alibis présentés par M. Marco Affatigato le samedi 2 août, la journée du 2 août — date de l'attentat de Bologne — n'ont pas apporté d'éléments nouveaux confortant les déclarations du jeune extrémiste de droite italien. Les enquêteurs ont procédé en l'espace de trois jours à une quinzaine d'auditions des amis de M. Affatigato et de commerçants nîçois qu'il affirme avoir rencontrés. Si les premiers ont confirmé sa version, les autres ont témoigné de chahuts imprévisibles et aucune trace matérielle de la présence de l'intéressé à Nice au jour donné n'a pu être mise en évidence. Un témoin de

dernière heure, qui a désiré garder l'anonymat, a cependant affirmé avoir « aperçu » Mario Affatigato le samedi 2 août, en début d'après-midi dans la zone piétonne de Nice. Mais cette déposition, qui manque de précision, n'a qu'une valeur relative. Si a-t-il un retour en situation ne se produit dans les prochaines heures, M. Pierre-Louis Jacob, juge d'instruction au tribunal de grande instance de Bologne, communiquera à celui-ci, au début de la semaine, l'ensemble de la procédure, ainsi que les pièces saisies lors de la perquisition effectuée le 6 août au domicile de M. Affatigato.

Le comité pour la défense du droit d'asile des condamnés italiens écrit le 8 août par deux fois à M. Affatigato, par l'intermédiaire d'un communiqué dans lequel il estime notamment que « l'affaire Affatigato a été montée de toutes pièces pour couvrir une opération publique légitime scandalisée par l'abominable attentat de Bologne. Cette pratique, ajoute-t-il, ne peut en aucun cas être cautionnée par les autorités françaises ». — G.P.

A Londres

AU MOINS VINGT MORTS DANS L'INCENDIE DE DEUX DISCOTHÈQUES

As moins vingt personnes, selon le dernier bilan, ont péri dans la nuit de vendredi 15 au samedi 16 août dans l'incendie de deux discothèques voisines du West End, à Londres. Le nombre des blessés s'élève à vingt-cinq.

Une centaine de victimes seraient de nationalité colombienne. La police n'exclut pas l'hypothèse d'un acte criminel. — (A.F.P., Reuters.)

● Une explosion due à une fuite de gaz a détruit, samedi 16 août, un centre commercial souterrain à Shinjuku, ville japonaise située à 160 kilomètres de Tokyo. Dix personnes ont été tuées par la déflagration et cent soixante-dix blessées. — (Reuters.)

A B C D E F G H

هكذا من الأصل

Une franc-maçonnerie de la fourchette

PAGE IV

Le cinéma publicitaire

PAGE V

Bonjour Monsieur Jung!...

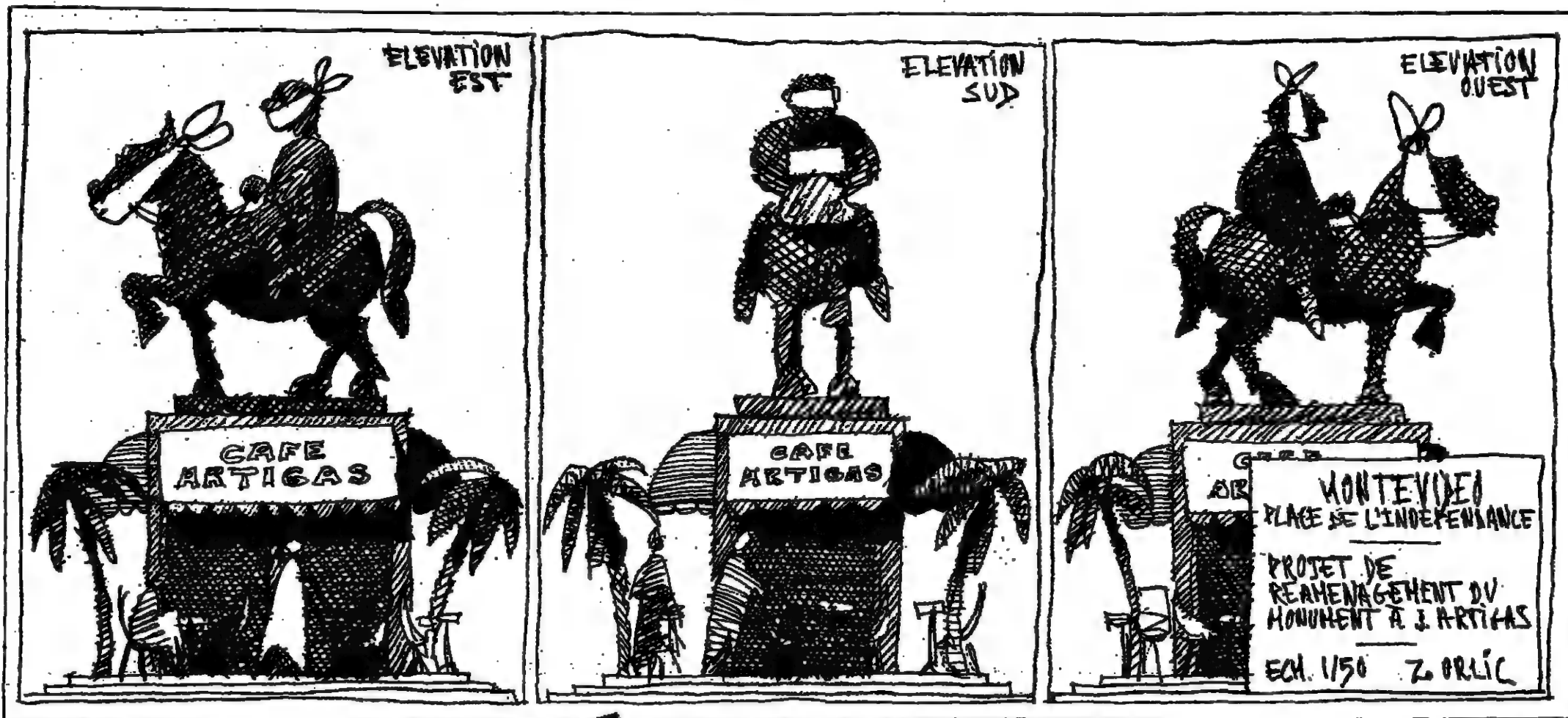
PAGE XIII

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11.054, NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT

DIMANCHE 17 AOÛT 1980

Le Monde

D I M A N C H E



ZORAN ZELJIC

UNE VILLE, UN ECRIVAIN

MONTEVIDEO

par Eduardo Galeano

Chaque semaine d'été un écrivain étranger évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, au hasard des continents suivant le seul guide des affinités secrètes.

Après Istanbul (Nican Goytisolo), Bahia (Jorge Amado), Glasgow (Kenneth White), Bénarès (Severo Sarduy), Vienne (Christiane Singer), Oran (Assia Djebar), Agrigente (Leonardo Sciascia) et Stalingrad (Victor Nekrasov), l'Uruguayen Eduardo Galeano, évoque Montevideo, ville prisonnière des militaires, plantée comme une écharde dans son cœur d'airiel.

AVANT d'avoir une église ou un hôpital, Montevideo a eu un café. Pulperia — débit de boissons et endroit où l'on vend de tout, depuis une aiguille ou une poêle jusqu'à un paquet de tabac — fut la première maison à porte de bois et aux murs de briques schistes au soleil et se dressant au milieu des cahutes de cuir éparpillées autour du fortin.

Très peu de temps auparavant étaient arrivés à Buenos-Aires les quinze jeunes et les dix-neuf enfants qui, en 1726, vinrent peupler cette lagune de terre, de roche et de sable battus par le vent. Devant eux, les fondateurs avaient la mer, le fleuve-mer, par où pouvait fondre la menace portugaise; derrière eux, basés dans l'immense désert vert, se trouvaient les Indiens qui voulaient déloger les intrus. Les nouveaux arrivants, loqueteux, analphabètes, avaient acquis le droit de s'appeler « don ». Ils étrennèrent leur privilège d'indulgences flamboyantes en partageant quelques pintes de vin devant le comptoir, à la fin d'une dure journée de travail, tout en commentant les rumeurs nouvelles et en regardant la nuit tomber sur la baie : « A votre santé, don ! » — « A la vôtre ! »

Montevideo est la ville des cafés. On n'y demande pas : « Où êtes-vous ? », mais : « Quel café fréquentez-vous ? » Il n'y a presque pas de cafés dans les quartiers riches, mais dans le centre, dans la vieille ville et dans les quartiers des pauvres et de la classe moyenne, j'ai compté jusqu'à sept cafés à un seul carrefour. Refuge de solitaires et lieu de rencontres, espace com-

plice où peuvent s'exprimer les confidences des couples ou le tohu-bohu des « bandes » de voisins, de camarades de travail ou de supporters de football, le café est également le décor traditionnel des « cercles » d'artistes et de politiciens. Dans ces petits temples de l'amitié et de l'amour, la fumée des cigarettes tient lieu d'encens.

Aujourd'hui, toute ivresse ou toute distraction peuvent être fatales. Fini les discussions animées. La nuit est dangereuse; l'échange suspect. On sort moins, on parle moins et le silence rythme le temps de la dictature. La ville est peuplée d'otages. Tout commentaire peut être considéré comme un « attentat contre la force morale des forces armées » et coûte de trois à six ans de prison. Soldats, espions et policiers constituent le quart de la population active de l'Uruguay. Les dépenses de répression absorbent la moitié du budget national. Il y a des oreilles dans les rues, dans les autobus, dans les taxis, dans les bureaux, dans les usines. Au café, qui peut bien être assis à la table voisine ?

Le chiffon noir

La cagoule est devenue le symbole de cette triste époque. Sur soixante-dix Uruguayens, un a connu ce chiffon noir qui vous sépare du monde et vous transforme en chose. L'encagoulé, sans visage et sans nom, est bon pour le « planton », le che-valet, le sous-marin, la gégène... Un sur soixante-dix. Mais, et les autres ? N'enflent-ils pas tous les jours la cagoule sans le savoir ? Celui qui dit ce qu'il

ressent et ce qu'il pense est perdu. « Le pire — m'écrivit un ami depuis Montevideo — est d'apprendre à mentir et d'ignorer le mensonge. »

Au cours du dernier carnaval de Montevideo, les gens ont vociféré. Carnaval, monde à l'envers, courte trêve de vérité et de folie. Les brasiers s'enflamment, les Noirs accordent leurs instruments et le tonnerre des tambours qui « appellent » éclate. Qui donc les tambours peuvent-ils bien appeler ? Les dieux de l'Afrique perdus ? Pas seulement ; et la dictature le sait. Les entraves se désentravent, les muses prononcent des discours, les paralytiques se mettent à courir ; tous les membres d'une des meilleures troupes de Carnaval passeront un long moment en prison pour avoir chanté leur désaccord ; et au cours des « appels » de 1980, les gens ont vociféré. Une bataille rangée à un lieu contre la police et il n'y avait pas moyen de faire taire la foule qui vociférait : « Liberté ! » et « Uruguay ! »

Montevideo ressemble à une ville coite. Mais ce silence est vivant et lourd de colère. Le pouvoir militaire a changé la partition de l'hygiène nationale pour que la musique se fasse à peine entendre quand l'hygiène clame : « Tyrans, tremblez ! » et pour qu'on puisse remarquer celui qui a le courage de crier ces paroles. Un silence lourd de colère. Le salaire réel a baissé de plus de moitié en sept ans, mais il y a maintenant des commissariats dans d'anciens locaux syndicaux et l'activité syndicale est considérée comme une menace criminelle. Le simple fait de percevoir une cotisation syndicale peut entraîner six ans de prison pour « incitation à la désobéissance ». Au pays de la viande, celle-ci atteint des prix astronomiques et une boucherie du quartier de Cordón la vend à température.

Les statistiques accusent. Il y a chaque jour plus d'analphabètes et de tuberculeux, et on

achète tous les ans moins de lait, moins de souliers, moins de livres ; mais les vitrines regorgent de vins français, de thon espagnol, de marmelades anglaises, d'huiles italiennes, d'olives grecques, de fromages hollandais, de chocolat suisse, de sardines portugaises, de jambons danois et de vêtements de Taiwan. Face à des prix presque européens, le salaire minimum atteint 110 dollars et le chômage oblige à travailler pour des salaires bien inférieurs encore. Une enquête récente ordonnée par les services administratifs de Montevideo dans huit quartiers habités par la classe moyenne et supérieure a révélé que, sur dix familles, trois touchent moins de 110 dollars par mois.

Classes-casernes

Il y a trente ans naquit à Montevideo une des meilleures troupes de théâtre indépendant d'Amérique latine. Dans la modeste salle qui lui appartenait, la Grange monta le Soldat de chocolat, de Shaw. Aujourd'hui cette petite salle historique arbore le panneau d'une entreprise de démolition, et des soldats qui ne sont pas en chocolat ont usurpé la nouvelle salle, vaste, donnant sur l'avenue principale, que les jeunes de la Grange avaient construite, briques après briques, grâce à la contribution d'un peuple qui avait fait de la cause du bon théâtre. Cette salle neuve sert maintenant à la dictature pour y donner des cours d'éducation morale et civique. Les professeurs exaltent « les vertus de la race » et lisent des textes qui disent, par exemple : « Il y aura toujours des hommes pour commander et d'autres pour obéir. Il faut que certains obéissent pour que d'autres puissent commander. »

Pendant ce temps, les élèves des écoles et des lycées (là où il y en avait dix, il n'y en a plus que sept) sont de moins en moins

nombreux et il leur est interdit de prendre contact avec des instituteurs et des professeurs en dehors des heures de classe. Militarisation du pouvoir, militarisation de la culture ; la classe reproduit le schéma de la caserne. En entrant à l'Université, les étudiants jurent qu'ils dénonceront celui qui accomplira des tâches « étrangères » à ses études. Les bibliothèques publiques refusent de communiquer les journaux et les revues antérieurs au coup d'Etat. Sur douze journaux qui existaient à Montevideo, il en reste quatre. L'un d'eux, El País (Le Pays) a récemment défini l'Amérique latine comme « la partie la plus vulnérable des Etats-Unis ». Dans les kiosques de la ville, on propose parfois des journaux d'Argentine et du Chili. Je dis « parfois », parce qu'il arrive souvent que la censure ne les laisse pas passer. Pour la dictature uruguayenne, dictature sans visage, Videla et Pinochet sont encore trop libéraux.

Il y a plus d'un siècle et demi, au temps de l'occupation portugaise, un voyageur écrivait qu'« on aurait dit qu'une épidémie eût dévasté Montevideo ». M. Brachet découvrit une ville déserte et désolée : « Dans les rues les plus passantes, on ne voyait presque personne et ce n'est que des soldats et de temps à autre une femme solitaire vêtue de noir... ». Les tyranniques de l'époque avaient reçu les envahisseurs portugais sous un dais et leur avaient servi le thé dans la cathédrale.

Montevideo était, comme maintenant, une cité captive. Mais maintenant, l'armée d'occupation n'est pas venue de l'étranger. Les militaires contre la Suisse de l'Amérique ? Non, non. Pour que l'Uruguay se transforme en coffre-fort du Cône sud tout entier, le secret bancaire ne suffit pas. Il faut également offrir la sécurité. Il est nécessaire de tenir la Suisse de l'Amérique à l'écart des convulsions sociales et des menaces politiques. Le

capital exige des garanties. A Montevideo il n'y a pas de grèves dans les usines, ni de manifestations dans les rues, ni d'inscriptions sur les murs. Les journaux font paraître des actes de censure publique, indispensables pour obtenir un emploi ou pour le garder. « Je déclare sur l'honneur que jamais, ni auparavant ni aujourd'hui, je n'ai soutenu... » Chaque centre de travail fonctionne comme un camp de concentration. Quelqu'un écrit une lettre : « Je reste là avec ma peur et mon angoisse, et surtout avec ma rage silencieuse... »

Une Suisse du tiers-monde ne peut s'accorder un luxe tel que la démocratie, diraient les idéologues de la Trilatérale.

Le déversoir

Au milieu de 1973, l'autobus qui m'emmenait vers l'aéroport et l'exil traversa des décharges sans fin. C'est là la dernière image que j'ai emportée de Montevideo : les assains d'enfants qui fouillaient dans les ordures à la recherche de chiffons, de bouteilles et de pain rassis.

Peu de temps auparavant, les militaires avaient dissous le Parlement, et tout le resta. Mais déjà, entre 1968 et 1973, l'Uruguay avait battu le record du monde de suspensions et de fermetures de journaux, et il y avait longtemps que le pays produisait plus de violence que de marchandises. Montevideo, avec son vaste appareil bureaucratique, était depuis toujours le déversoir de toutes les contradictions. A sa porte venaient frapper, et frappaient encore, les jeunes sans emploi, la campagne, le latifundio, qui, aujourd'hui, continue à expulser des gens, refouler du travail ; à la ville, les usines en crise, qui emploient aujourd'hui une main-d'œuvre rare et essouvie, refusent du travail.

(Lire la suite page VI.)

Istanbul

C'est avec retard que je vous écris au sujet de l'article de Jean Goytisolo paru dans le Monde Dimanche du 22 juin.

Avec retard, mais avec indignation. Je regrette qu'un journal tel que le vôtre puisse laisser imprimer de telles énonciations, et le fait qu'elles aient paru autour d'une plume célèbre n'est pas une circonstance atténuante.

Décidément *Midnight Express*, ce film courageux, continue à faire couler beaucoup d'encre... Il n'y a que la vérité qui fâche... Il est compréhensible que les peuples qui n'ont pas été soumis au joug turc aient de la peine à croire à tant de cruauté, mais, pour M. Goytisolo (que je transmets au lycée où j'ai déjà une quinzaine d'années), Istanbul, ancienne capitale de ce gigantesque Empire ottoman qui s'est lamentablement effondré au début du siècle, ville mystérieuse, troublante et cruelle, se réduit finalement à un immense hammam où vont et viennent des Turcs agressifs (l'histoire ne le démentira pas) et tendres (?).

JOELLE DELCROIX
(Marseille).

Saisie... saisie...

Remettant à la maison le soir, après une journée d'absence, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un commandement à payer provenant d'un huissier de justice qui me réclamait :

Principal : 1 000 francs.
Le reste : frais, etc. mémoire.
Le lendemain matin, à 11 h 15, je me suis rendu chez ledit huissier avec un chèque postal de 1 000 francs, tout préparé, que j'avais établi chez moi. L'employé qui m'a reçu n'a pas voulu accepter ce chèque parce qu'il fallait que je le paie en même temps les frais. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas le savoir, étant donné le libellé du commandement, et lui ai demandé de me les calculer, après quoi je revierdrais lui rapporter, l'après-midi, un autre chèque complémentaire du premier.

Il a refusé. Il voulait un chèque unique représentant principal et frais. Il a ajouté : « Si vous n'apportez pas ce chèque avant midi, j'ordonne la saisie de votre mobilier. »

Je lui ai répondu : « D'accord, je reviens chez moi et je vous établis un nouveau chèque conforme à votre demande, que je vous rapporterai avant midi. Mais donnez-moi une attestation que je suis tenu à 11 h 15 aujourd'hui vous porter le paiement du principal et que vous l'avez refusé. Supposant que j'aie un empêchement imprévisible, accident de véhicule, par exemple — et que je ne puisse revenir que l'après-midi, j'aurais au moins une preuve de ma bonne foi. »

Il a refusé de me donner cette preuve de ma venue et a ajouté : « Quoi qu'il puisse arriver, si vous n'apportez pas le règlement total avant midi, je vous saisis. » Une demi-heure après, j'étais de nouveau de retour avec le chèque réclamé. L'employé l'a pris et m'a dit : « C'est réglé. »

Je lui ai alors réclamé une facture détaillée des frais et un reçu de mon chèque postal avec le numéro du chèque et sa date, ce qu'il a fait de mauvais gré, me laissant penser que c'est contraire à ses habitudes et à celles de l'étude.

Ce qui va me permettre, du reste, de retourner à l'étude, n'étant aperçu qu'une somme de ces frais ne correspondait pas à la sommation reçue : 80,21 F facturés au lieu de 69,51 F marqués sur le coût de la sommation.

D'après les explications fournies par l'huissier lui-même, la différence des deux sommes s'explique ainsi : quand l'huissier vous remet la sommation en main propre, vous devez 13 francs en plus du coût de l'acte. Quand il ne vous trouve pas, il est obligé d'aller à la mairie déposer l'acte, puis de vous écrire pour vous dire d'aller le chercher. Dans ce cas, au lieu de 13 francs, cela ne vous coûte que le prix du timbre : 1,30 F.

Remarque : comment s'y retrouver avec le bon sens ? Un acte coûte presque dix fois plus

PARTI PRIS

Aller et retour

AOÛT entre dans son déclin. Le compte à rebours de la rentrée commence à cliquer dans les têtes. Pour ceux qui s'étaient habitués à une autre vie, à un autre ciel, à d'autres gens. Les derniers jours de vacances, c'est bien connu, sont les meilleurs. On a trouvé son rythme, des amis, épuisée la fatigue accumulée pendant l'année. Et le brin de mélancolie des choses finissantes n'est pas sans charme.

Triste aussi pour ceux qui aiment les vacances des autres, qui savourent les villes désertes, les rues sans embouteillages, les films d'hier ou d'avant-hier dans des salles claires, au prix, minime après tout, de quelques queues chez les boulangers et, pour les célibataires provisoires, de dîners d'été sur le plat et de tomates en salade.

A y a bien réfléchi cependant, les vacances de plus en plus massives inquiètent. Les écoliers de naguère y trouvaient le contre-poids du monde artificiel de l'école de ses contraintes et de son asservissement. Ils retrouvaient — surtout lorsqu'ils étaient pensionnaires — la famille, la maison, une réalité de la vie un peu perdue de vie parmi les livres et les cahiers.

Aujourd'hui, tout le monde — lorsqu'il le peut — fuit en même temps l'artifice contraignant de la vie urbaine. Pour se plonger dans un autre artifice. Pas seulement celui des plages surpeuplées, celui aussi bien de la campagne que de la montagne, celui de la solitude comme celui du bruit. On libère en un mois onze mois de rêves, de frustrations, de frénésie, ou de monotonie, de villes invivables, ou de banlieues solitaires.

Supprimer les vacances ? On pourrait en tout cas les rendre moins nécessaires et les retours moins pénibles. Il y a du pain sur la planche.

JEAN PLANCHAIS.

cher s'il vous est remis en main propre. Un conseil à donner aux consommateurs : répondre à l'huissier que la personne qu'il demande n'est pas là, même si c'est vous.

GEORGES PIERRE-PUTEGUET
(Colombes).

Arrêtez le massacre !

Asses ! Asses ! Arrêtez le massacre. Chaque jour, à la télé, ce sont des images atroces : les horribles photos des en-

fants d'Ouganda, comme elles font mal, on les garde au fond des yeux et du cœur et on se sent coupables, nous les nantis, les gérés, les repus. Et au poste, ce matin, j'entends les conseils pour les chiens-chiens : vitamines avant le départ, tranquillisants pour leur éviter la dépression du changement d'environnement, croquettes diverses, etc.

Sommes-nous dans un monde devenu fou ? On jette les artichauts — et les nourissances paraît-il — et les pommes de terre dans les rues de Landerneau et de

Saint-Malo. Et nous voyons ces enfants qui vont mourir inévitablement, et nous regardons ces visages décharnés, ces mètres accolés, sans lever le petit doigt.

Oh ! bien sûr, on se déculpabilise en envoyant un chèque, mais enfin, mais enfin ! Quelle voix s'élève pour dire l'injustice et l'horreur, et fera enfin quelque chose ? Nos enfants blonds et dorés sur les plages, à qui on enfourne plus qu'ils n'ont besoin, doivent-ils leur santé aux autres, à ceux d'Ouganda ? C'est trop pénible, ça fait trop mal.

Et puis il y a les morts du Salvador, les cadavres dans les rues, les fusillés de Téhéran, les tués de Beyrouth, ceux de Djibouti, d'Éthiopie et du Cambodge. La terre tourne mal, elle va sûrement un de ces jours se casser la gueule et ce sera très bien. On ne peut plus vivre ainsi. Le riche et le pauvre, mais le riche tellement riche, tellement géré de tout, et le pauvre qui en creve. La folie est dans le monde — l'inconscience, la dureté, l'incompréhension. J'ai du mal à avaler mon poulet grillé aujourd'hui. Oh ! je sais, demain je n'y penserai plus et la vie continuera.

Mais comment, comment être en paix après avoir vu ces cadavres encore vivants qui portent toute la douleur du monde et nous accusent ? Dieu est-il du côté des nantis et faut-il gagner son paradis en crevant de faim et de tout ?

Mes bras voudraient embrasser tous ces petits êtres si fragiles, et si je n'avais pas cinquante-six ans je partirais vers eux, abandonnant les miens à une vie facile et heureuse. Mais ce sont les vacances, le soleil et la bouffe de l'été.

MARIE-LOUISE MOLLO
(Quimper, Morbihan).

Jeux olympiques pour handicapés

Un événement sportif est demeuré sous silence ou presque. Je veux parler des Jeux olympiques pour handicapés physiques.

Non seulement ces Jeux ne se sont pas déroulés comme d'habitude dans le pays organisant les Jeux olympiques pour valides — imaginer le cataclysme si Moscou avait été pour quinze jours la capitale mondiale des handicapés physiques — mais, de surcroît, la télévision française a brillé par son mutisme si l'on excepte les quelques minutes consacrées par « Stade 2 » à combien de Français sommes-nous à savoir que les Jeux olympiques pour handicapés physiques viennent de se dérouler du 21 juin au 5 juillet à Arnhem, en Hollande ? Les exploits, car ce sont de véritables exploits, des amputés, des paraplégiques, des tétraplégiques et autres handicapés de quarante-trois pays du monde ne méritent-ils pas autant d'audience du public que ceux des valides ?

Personnellement j'y assistais et, croyez-moi, nos athlètes étaient assez surpris d'apprendre que nous avions fait plus de 1 000 kilomètres pour les encourager. On les comprend, car, à des images publicitaires sont faits dans certains domaines, il n'en fut rien pour ces Jeux, où nos Français se retrouvent tout de même avec 84 médailles, dont 28 en or (les valides en ont-ils rapporté autant de Moscou ?).

La télévision, mais media au rôle irremplaçable, se devait de ne pas manquer de nous les montrer. Le président de la République, dans son allocution du 11 mai dernier, lors du 20^e anniversaire de l'Union nationale des assemblées de parents d'enfants handicapés, a parlé de « large mouvement en faveur de l'insertion des handicapés » et proclamé qu'« à l'avenir le progrès serait le fruit d'une action commune : action des pouvoirs publics, des associations, des familles et, bien entendu, des handicapés ». Ces Jeux olympiques étaient une occasion de montrer aux Français, de leur faire prendre conscience que le sport est un moyen d'éliminer des barrières imaginaires : la personne handicapée se réalise pleinement, comme les valides. Grâce au sport. Certains sportifs valides resteraient béats devant la ma-

nière dont se bat le handicapé et surpasse ainsi son handicap : ce n'est plus un handicapé mais un sportif à part entière que l'on regarde (...).

Pour un groupe de valides et de handicapés chorégraphes : VALÉRIE FAYON, (Angoulême).

La culture bretonne

Je tiens à vous exprimer la satisfaction qui est la mienne à la lecture, dans les numéros du 13 et du 27 juillet du Monde Dimanche, d'articles assez fouillés concernant la culture bretonne. Cela est nouveau, et de bon augure. Quelques remarques cependant : dans le dernier article, il est normal de rendre hommage à la BAS et à ses fondateurs, Polig Montjarret et Doris Le Voyer, mais pourquoi oublier leur précurseur, Hervé Le Menn, à Paris, et sa confrérie des soneurs (Kevrennerzh ar Vreizh) ? Si Le Voyer a pu cultiver la musique traditionnelle et y exceller remarquablement, c'est bien à la KAV d'Hervé Le Menn qu'il s'est initié et a pu, ensuite, rentrer au pays, fonder la BAS avec tout l'épanouissement que votre rédaction a très justement signalé.

Quant à l'article précédent (interview de Roman Huon sur la revue et les éditions Al Liamm), la façon dont Rogers Remon se voit présenté suscite de fortes réserves : « Sédit par le régime de Vichy ? » Cela me semble bien gratuit comme affirmation et répondre au réflexe tout fait de classer à tout prix le mouvement breton dans le camp de la réaction : les partisans de l'introduction du breton dans l'enseignement ont toujours essayé de progresser, quel que soit le pouvoir en place. Et c'est, d'autre part, bien mal analyser ce qu'était le Breiz Atao d'avant-guerre pour procéder à de tels amalgames. Quant à son comportement après son acquiescement : il a occupé une chaire de celtique à Dublin, où il est mort il y a deux ans (le 26 juin 1978). Pourquoi ce lapsus « réfugié en Allemagne » ? Volonté de cataloguer de façon déplaisante pour un public francophone un homme éminent que l'importance de son œuvre plaçait en très bon rang pour l'obtention d'un prix Nobel si des pressions évidentes ne s'y étaient farouchement opposées ?

Pardonnez, je vous prie, ces remarques, qui vous paraîtront peut-être mesquines, et permettez-moi de souhaiter voir encore de nombreux articles informer votre public sur une activité culturelle très importante et qui mérite d'être réhabilitée.

ANDRÉ LATIMIER
(Rennes).

En dépit de ses belles paroles, Pétain était un jacobin qui n'a jamais rien fait que de jeter un peu de poudre aux yeux et ne nous a jamais accordé que des bribes, même pas la Charte culturelle ! Personne, en Bretagne, ne s'est jamais fait d'illusions à ce sujet. Il est exact que quelques jeunes Bretons ont formé une milice armée portant l'uniforme de la Waffen SS, mais leur nombre n'a jamais dépassé trente-dix ou soixante-douze inscrits (et, en fait, je crois, guère plus de la cinquantaine).

Cette option n'engageait donc, en aucune façon, l'ensemble du mouvement breton. Le parti national breton s'était d'ailleurs formellement désolidarisé de cette entreprise.

Je tiens surtout à affirmer, face à ses détracteurs, mon admiration sans égale, totale, pour Rogers Remon : cet homme est le plus grand que la Bretagne ait connu en ce siècle et il est l'honneur de notre peuple, non pas seulement parce qu'il est notre plus grand écrivain, mais aussi pour ses qualités humaines exemplaires.

Absolument apolitique, il a vué son existence à la langue bretonne sans jamais rechercher ni agent ni succès personnel, comme un héros et comme un saint.

YANN BOUSSELET DUBOIS
(Rennes).

CONTE FROID

L'éducation

Il était tellement bien élevé qu'avant d'entrer dans la mort, il laissa passer sa femme avant lui.

JACQUES STERNBERG.

JOURS D'ÉTÉ

Certains sont venus de Nantes, d'autres de Tours, de Nice, de Lille, de Paris et de la région marseillaise. D'autres encore les ont relayés et les relayeront jusqu'à fin août, venant d'Angleterre, de Hollande ou du Danemark. Ils ont répondu à l'appel de Jean Briand, un Marseillais, retraité de l'administration de jeunesse et des sports qui s'est pris de passion pour tout ce qui touche à l'archipel de Frioul — ces îles ancrées dans la rade marseillaise — au point de s'en faire le guide bénévole. Il s'est mis en tête de sauver de la ruine et de l'abandon l'hôpital Caroline, l'ancien Lazare, un monument ignoré ou mal aimé, parce que, trop longtemps, à son nom et à sa réputation, a été associé le mot terrible d'épidémie ; un mot qui, depuis la grande peste de 1720, dévorée de la moitié de sa population, a toujours fait trembler Marseille.

C'est pour redonner vie à ce lieu étonnant que des jeunes gens et des jeunes filles de dix-neuf à vingt-cinq ans ont délibérément décidé de sacrifier leurs vacances, ou de laisser pour un temps leur travail et de venir, frêle ou pichon en main, sauver ce qui peut l'être.

Tu comprends, dit Hugues de Béziers, un tailleur de pierres, qui depuis quinze ans traîne sa besace sur tous les chantiers de restauration de France, quand j'ai vu les photos des îles et les ruines de l'hôpital, je n'ai pas pu faire autrement que de venir.

Caroline, sous l'égide de l'association Rempart (1), « c'est un lieu exceptionnel », commente Gilles Bruel, architecte, assistant de Jean-Pierre Duflo qui « colle » le travail des bénévoles en tant qu'architecte en chef des monuments historiques. « Ça sent à la fois de décor de théâtre et de la ruine romantique. Regardez, cette série d'arcades, on croirait les fenêtres de Caracalla. Tournez la tête et voici la chapelle de style antique que l'on croirait surgir d'une acropole grecque. Et puis, ces rochers blancs, ces criques, ce site marin à un quart d'heure de la Canaille... »

L'hôpital Caroline (2), explique Jean Briand, était l'hôpital de quarantaine destiné à isoler, au sens physique du terme, tous ceux qui pouvaient être porteurs de cette mort venue d'outre-mer, qui faillit ruiner Marseille maintes fois. Lorsque fut construit le port de 25 hectares en 1820, on put envisager la construction d'un hôpital sanitaire, isolé de la ville et du département, n'en avait pas moins du génie. Il faut voir comment, avec des moyens limités, il a bâti un ensemble hospitalier dont il a assuré, par des astuces de construction, la ventilation naturelle, la ventilation naturelle, en l'ouvrant aux seuls vents de la rade. Il nous a laissé là un magnifique exemple d'art néo-classique.

La stricte isolation, ajoute Gilles Bruel — qui a consacré son diplôme d'architecture à l'hôpital Caroline et a révélé son fonctionnement — a imposé

(1) Réhabilitation et entretien du patrimoine artistique, 1 rue des Carmes, 75004 Paris. Tél. : 271-90-55.
(2) Construit en 1822, il porte le nom de Marie-Caroline de Bourbon, duchesse de Berry.

Les trueries de l'archipel



au bâtiment de prévoir des « quartiers » distincts, qui donnaient à l'ensemble son harmonie. Pour un bâtiment fonctionnel, il a fallu allier avec sa capillarité, ses pavillons, son escalier d'honneur en fer à cheval, ses loggias, ses volées, ses toitures à l'italienne, rappelant un peu les villas palésiennes.

Mais en 1944, dix-huit bombardiers Mitchell, appuyés par les canons du croiseur Nevada, ont achevé l'œuvre de destruction entreprise depuis un siècle par les Marseillais... et les intempéries. L'hôpital était condamné à la ruine totale. C'était sans compter sur l'enthousiasme et la passion de Jean Briand, qui a remis ciel et terre, pour faire connaître le monument.

Il a créé dans ce but l'Association pour le renouveau et l'animation de l'hôpital Caroline, parvenant à obtenir une subvention de 40 000 F de la municipalité, pour l'organisation pratique de stages de restauration,

du travail ne se concevait que dégagé des contingences économiques. Je suis menuisier artisan, mais je ne suis aperçu que je ne peux pas travailler dans un contexte de rentabilité. On ne peut trouver le plaisir d'un travail de qualité que dans les actions du type de celles qui se font ici. C'est débrouillé, je reste, je me débrouille...

D'ici à la fin de l'été, la partie sud du pavillon Saint-Roch, dit des convalescents, devrait être hors d'eau et « hors vent » avec un tiers du toit et ses planchers refaits. L'an prochain, on remettra ça — pour la capitale et la façade. Mais, entre-temps, les membres de l'Union compagnonnique, aux ailes frappées par l'épidémie, organiseront à partir de la rentrée des stages de taille de pierres — pour consolider le fronton — grec — de la chapelle et les volées, tout en « arrétant » les ruines — et deux stages de charpenterie qui vont prendre en charge les planchers.

« Il n'est pas possible, commente Jean Briand, d'envisager une restauration globale. Mais les ruines seront consolidées. On va même leur permettre de jouer leur rôle par l'aspect fantasmagorique qu'elles contiennent aux lieux. »

Tu vois, dit Hugues, « ancien combattant » de Fontevault ou de Saint-Maur et qui, à force, est devenu un professionnel employé par les monuments historiques comme « chirurgien » du bâtiment, ce genre de chantier ça entraîne des rapports humains intéressants. On est venu, garçons et filles, d'horizons différents, avec chacun ses petits problèmes, et ce travail rapproche tout le monde. On a le même souci pendant un certain temps. On regarde tout du même côté, je crois qu'il en reste toujours quelque chose. »

JEAN CONTRUCCI.



FRANÇOIS HERBIVIA

VIES

Monsieur le curé

Un curé de campagne comme les autres. Vieillissant, pauvre, inquiet pour l'avenir. Mais accroché à sa foi et à sa tâche.

OLIVIER RENAUDIN

C'EST un curé de campagne ou plutôt de demi-campagne. Sa zone d'influence s'étend sur cinq communes moyennes qui totalisent près de 1800 habitants. Il y a, certes, plus petit. Nagnère, M. le curé desservait huit communes rurales qui « faisaient » moins de 400 âmes.

Mais, au début de son ministère, jeune vicaire en second, il s'occupait d'une paroisse entière de la ville de Reims. Ainsi va la trajectoire ecclésiastique : les « terrains » sont variés d'un poste à l'autre. Il faut s'adapter continuellement.

M. le curé a aujourd'hui soixante-trois ans, ni plus vieux ni plus jeune que la moyenne des prêtres du diocèse. Si Dieu continue à lui prêter la santé nécessaire, il décrochera à soixante-dix ans, chiffre élevé peut-être pour une retraite longuement méritée, mais la crise des vocations est là pour empêcher les départs anticipés. On n'est pas dans l'industrie.

Le presbytère, propriété de la commune, est un peu délabré mais le loyer est modeste. Le conseil municipal, après délibération difficile, a successivement accepté de retapisser deux pièces, de changer le chauffe-eau des années 50 et de faire revenir les w.-c. du fond du jardin à l'intérieur. Une partie de la facture a bizarrement été présentée quand même au locataire, qui a réglé ce qu'il pouvait pour éviter les histoires, puis a dû demander les bons offices de son évêque pour un arrangement à l'amiable. Rien n'est simple. Heureusement un poète qui tire par un groupe de sympathisants pour contraindre les rigueurs de l'hiver ardennais. M. le curé a au moins sa chambre chaude. Il se passe aisément de la télévision, avec un moment de regret lorsque le pape vient en France.

Description des habitants des cinq communes : agriculteurs 18, salariés 30, commerces 18, artisans 140, docteur 1, et surtout le gros morceau : deux retraités sur trois personnes, parmi lesquelles une forte proportion d'anciens

agents de la S.N.C.F. « C'est un milieu à la fois peu homogène et trop déséquilibré au plan de l'âge. Et les retraités, pour les réchauffer !... »

A quoi s'adonne un prêtre, disons, pendant une semaine ? Eh bien ! l'essentiel de l'action se rattache aux sacrements. Qui dit baptême dit préparation, c'est-à-dire deux ou trois entretiens en profondeur avec les parents. Qui dit confirmation suppose plusieurs réunions avec les adolescents. Qui dit Eucharistie annonce un travail intense. Car il n'y a pas que l'homélie (l'habitude aidant, on arrive à la bêtise en quarante minutes environ), il y a les prières universelles à rédiger, la présentation des textes de la messe, les répétitions de chant, l'accueil et puis, n'oublions pas, les petits travaux manuels, l'état des cierges à vérifier, les fleurs des beaux jours à disposer, les ornements à entretenir et l'église elle-même qu'il faut parfois laver à grande eau quand l'aide des laïcs vient à manquer. Oui, les sacrements traditionnels sont source d'activité et de temps dépensés.

« Houais... »

Il y a cependant, en 1980, un sacrement dont le service s'annule, c'est l'ancienne extrême-onction, qui s'appelle aujourd'hui « sacrement des malades ». On n'apporte plus guère dans les campagnes l'extrême-onction à domicile, elle est remplacée par une cérémonie collective à l'église qui concerne les gens âgés ou tout simplement ceux qui se sentent en danger de mort. Mais alors, est-ce qu'un concubinaire automobile, par exemple, dont la vie est hasardeuse, ferait bien de participer à une de ces cérémonies ? « Oh ! écoutez ; d'abord je n'ai pas de concubinaire dans mes villages et ensuite non, ça ne servirait à rien. Il ne s'agit pas d'une assurance. » Et l'extrême-onction individuelle, ça a vraiment disparu ? « Il y en a encore, mais sous sa forme, elle est souvent mal rassemblée par le malade au fond de son lit, surtout s'il est incroyant. Quand

l'arrivé, c'est que la fin est proche. Et l'état risque d'empirer.

Un prêtre célèbre la messe naturellement, même si l'assistance occupe trois chaises. Une messe quotidienne au moins, souvent deux, quelquefois trois. Quand on rayonne sur cinq localités, il faut faire son possible pour qu'aucune ne se sente frustrée. Il existe des personnes qui ne vont pas à la messe dans le village voisin, c'est une question de principe. La messe ne vient plus, tant pis pour elle. Aussi, M. le curé roule dans sa petite auto d'un point à un autre, et aussi bien dans le brouillard que sous la neige. Il ne faut pas de jaloux.

Et les enterrements ! Ah ! comme les gens mettent les enterrements au-dessus de tout ! Ils les sacralisent trop. « Faites », nous surmonte une belle cérémonie, le défunt mérite bien ça. Et, si possible, que ce soit un mercredi, de façon à ce que les jeunes scolaires y soient. Ou alors un samedi pour qu'il y ait plus de monde. Je me sens finalement comme un fonctionnaire de la mort. L'enterrement devient doublement triste. »

Que c'est difficile, pour un prêtre sexagénaire, de pénétrer la catégorie des moins de dix-huit ans. Il y a une bande de garçons qui se retrouvent les soirs d'été sur un pont, chevauchant leur « Mob ». M. le curé, passant par là, entend les interjections et les rires s'arrêter net : « Je les rends muets. Je leur dis comme ça : « Alors, l'école, ça marche ? » « Houais... » « L'examen, ça va ? » « Houais... » « Je m'en vais. Les Mobylettes, je n'y connais rien. Nos échanges sont sans valeur, ni d'un côté ni de l'autre. Pensez que, sur tout le district, je ne suis en contact

qu'avec huit ou dix jeunes motivés et que je n'ai jamais pu monter un mouvement d'action catholique type M.R.J.C. (Mouvement rural de la jeunesse chrétienne). Ils ne comprennent pas ce que c'est ni à quoi ça sert. A mon âge, on est déphasé par rapport à leur vie. »

Le royaume

En revanche, les occasions d'approcher les adultes incroyants ou indifférents, celles-là, M. le curé ne les rate pas. A la fête des villages, il va de stand en stand à la disposition de chacun. « Quand il y a un deuil, tenez, je m'efforce de créer des liens avec les familles et je propose ma visite ultérieurement. Même chose pour les baptêmes, les mariages, les messes annuelles. Les chrétiens me servent de relais, je ne dirais pas de relais. Les gens viennent chercher le prêtre pour des cérémonies formelles, à lui d'en profiter pour faire progresser le royaume de Dieu. Voilà ma hantise perpétuelle : faire progresser le royaume de Dieu. »

Les visites aux malades ne sont pas, comme on pourrait le croire, un bon terrain d'évangélisation. Les trente malades permanents, visités à tour de rôle en moins de deux mois, parlent essentiellement de leurs maux. En règle générale, on écoute, on compatit, on partage mais on ne bêtise pas vers autre chose. Salaire mensuel : 1900 F, déclaré mais non imposé faute d'atteindre la barre. Identique pour tous les prêtres du diocèse de Reims. Un mois sur trois est fourni par l'archevêché, les deux autres provenant de la « caisse

paroissiale ». Et la caisse paroissiale est alimentée aléatoirement par les quêtes (quand elles sont pour la paroisse et pas pour une grande cause, comme la famine dans le monde), les honoraires des messes, le casuel (dans l'occasion des sacrements) et le « gardiennage », autrement dit une subvention volontaire des municipalités en contrepartie du bon entretien de l'église. Et dans le cas où la caisse paroissiale est maigre et ne suffit pas pour atteindre les 1900 F ? Pas de problème grâce à un système de péréquation. On puise chez les riches et les généreux pour faire l'appoint chez les pauvres et les parcimonieux. Sauf accident, le prêtre est payé en fin de mois. Et il faut encore être un peu gestionnaire pour envoyer annuellement à l'évêché les bordereaux « dépenses-recettes » d'une comptabilité au centime près, tenue à jour sur un méchant cahier d'écolier. Les maires ont bien de la chance avec leur secrétaire de mairie.

Il faut, souter pour être juste que le salaire de 1980 a subi une augmentation sur celui de 1979 : ce dernier n'était que de 1850 F. La différence est ainsi de 50 F. « Je m'amuse souvent à demander aux enfants du catéchisme : « Qui crois-tu qui me paie ? » Et ils répondent toujours : « C'est l'évêque, évidemment. » Alors je dis : « Mais non, tout seul il ne pourrait pas. C'est vous, les chrétiens qui m'aidez à vivre. » Et ils sont stupéfaits. » Alors, désenchanté, au bout du compte, monsieur le curé ? Il sourit derrière ses petites

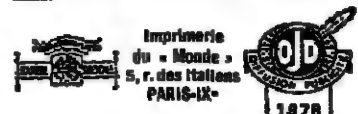
lunettes de fer. « Certainement pas. Dites-vous bien que, aujourd'hui, aucun ministère n'est facile. Que ce soit le prêtre des villes avec l'anonymat des grandes assemblées ou le prêtre des champs, toujours sur les routes, les mauvaises routes (47 kilomètres chaque mercredi, pour le catéchisme), et pour peu de chose, nous sommes tous dans les difficultés. Matérielles et spirituelles. Mais l'Eglise, et contrairement à ce qu'on croit, a le mérite de nous réunir. J'ai des réunions fréquentes avec mes confrères urbains et ruraux, et, croyez-moi, elles distillent la foi et la chaleur. Et vous savez, une Eglise qui ne se réunit pas n'est plus une Eglise. »

La solitude

M. le curé se recroque une fois par an dans la banlieue parisienne, comme un cadre d'entreprise. Il en profite pour faire le tour des librairies spécialisées du quartier Saint-Sulpice et feuilleter les livres nouveaux. Il achète peu, forcément. Pendant la session, on réfléchit ensemble à la grande question qui déjà se pose pour le moyen terme : « Qu'est-ce qu'on va faire quand il n'y aura plus de prêtres ? » Et les ADAP (Assemblées dominicales en l'absence de prêtres) qui se développent ici et là sont-elles vraiment une solution d'avenir ?

Quand il revient ensuite, par le train (la voiture personnelle n'est remboursée que sur la base de 0,70 F le kilomètre), dans ses paroisses, M. le curé retrouve sa dure solitude affective parmi une population en grande majorité « pas concernée », et le sentiment habituel de l'échec permanent. Mais il sait, au plus profond de lui-même, que ce n'est qu'une apparence, et les quarante-cinq minutes consacrées quotidiennement à la « liturgie des heures » (sacramentum bréviaire) le retiennent de jour en jour. « Après tout, le Christ aussi a échoué lamentablement. Il a fini sur une croix. Mais il a sauvé le monde... »

Edité par la S.A.R.L. le Monde.
Général :
Jacques Favet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.



Reproduction interdite de tous droits, sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire n° 5727.

CROQUIS

L'amour fou

La première fois qu'il l'a vue, c'est à peine s'il lui a prêté une attention distraite. Un regard peut-être. En tout cas, plein de dédain. Elle était là, depuis un certain temps. Dans l'attente de ce regard, sûrement. Ce fameux jour où tout a commencé, de façon insidieuse, il a continué ce qu'il avait entrepris, c'est-à-dire pas grand-chose. L'usuel. Le quotidien. Puis, il a entamé des travaux d'approche. D'habitude, sûr de son charme, ce n'était jamais lui qui faisait le premier pas.

Avec l'air de ne pas y toucher, il a engagé la conversation. Des banalités décevantes. Après il parlait tout le temps de l'objet de ses pensées. La véritable obsession. Il n'avait pas résisté à son charme. Tombé sous sa coupe. Lui qui n'avait connu que des loyales passagères, ce fut, en un rien de temps, l'amour fou. Bientôt, quand elle se laissa convaincre, soumise, il ne se quittèrent plus. Ils mangèrent et dormaient ensemble. Il ne faisait plus rien, l'esprit embrumé par sa nouvelle dulcinée. Il lui parlait avec tendresse, lui confiait ses joies, ses peines, ses espoirs et ses tourments. Jamais il ne serait sorti sans elle. Le grand jeu quoi.

Et que faisait-elle, pendant ce temps ? Rien. On aurait dit qu'elle s'ennuyait. Pas un mot. Pas un geste. Pas un remerciement. Pas le moindre sourire, qui aurait pu laisser deviner un soupçon de gratitude. Aucune importance. Ça durait depuis bientôt trois mois. Du bel amour vraiment. Passionné et tout. Un peu trop unilatéral, peut-être. L'habitude de donner, certainement. En vacances (parce que, bien sûr, ils sont partis ensemble, et à Venise en plus), il a eu l'occasion d'en voir d'autres et des plus belles. Rien, fidèle comme un chien de garde, ce grand benêt.

Ça aurait pu durer encore des jours et des jours si, un matin, il n'avait aperçu l'ours en peluche que lui venait de lui acheter — à vrai dire, l'étais persuadé de faire un bide. Sa belle poupée tant aimée, il l'a larguée comme un vieux chiffon sans intérêt. Il l'a posée dans un coin, pas méchamment, avec détermination. Pas de scène de rupture douloureuse. Depuis, il ne l'a plus touchée. Vous croyez qu'il soit tous comme ça, à trois ans ?

PIERRE ZIMMER.

Le balcon d'Arthemise

Arthemise, enveloppée d'un vaste sac de coton blanc, apparaît au balcon de sa pension, un arrosoir à la main. Les ânes ont saisi le jour, relayés par les coqs. Avec quelques ratés, les cigales perchées dans le vieux platane prononcent leur rythme de croisière. Toute la journée autour des petites tables, à l'ombre de l'arbre, il faudra, à cause d'elles, parler lentement pour se faire entendre.

Le policier grait ses poils gris sous sa chemise d'uniforme vient s'asseoir à califourchon sur une chaise. Les vieux sortent de leurs maisons blanches et attendent avec lui le premier café et le premier verre d'eau. Une journée d'été commence à Episcopi, perché sur son contrefort, au-dessus de Rethimon, en Crète.

Juchés sur leur âne ou leur triporteur dont la pétarade suspend à chaque fois le crissement éperdu des câbles, les paysans descendent vers leurs pieds de tomates ou leurs oliviers. Le chœur, sous le platane, les salue au passage. D'antiques bergers moustachus, coiffés d'une réelle noire, l'ampoule collée au-dessus de la tête, s'appuient sur le bâton recourbé. Les bottes à tric-trac s'ouvrent sur les tables. Vers midi, le pope, sortant avec majesté de son glissement fraîchement repeint de blanc et de bleu, vient faire sa partie avec le policier.

Arthemise, là-haut, gronde des marmots pailleur et balise la « room » Hélène, la « room » Aphrodite, et, bien sûr la « room » Artemise. Modernité oblige.

En bas les vieux font la sieste ou causent à voix basse. Deux militaires de passage mangent des brochettes. Au coin de la rue, sur le mer, dans le lointain, le bleu pâle est devenu bleu nuage et les collines roses coulent doucement.

Brunes du soir, retour des ânes et des triporteurs. Toutes les tables, sous le platane, sont occupées. Par des hommes : les femmes sont à la maison et y restent. La porte du café est ouverte à deux battants. Sur une sorte d'autel, garni d'un tapis, apparaît le poste de télévision. Une douzaine de gamins s'installent juste sous l'écran. Les parties de tric-trac s'arrêtent. Les informations sont accueillies par quelques grognements : la politique, en Crète, cela compte. Puis jusqu'à minuit, entrelardant des films italiens, règne la publicité.

L'antique Episcopi contemple, muet et apparemment béat, des jolies filles qui lui recommandent leur shampooing, brandissant, debout sur des skis neiges, des boîtes de galettes, des boîtes de galettes.

Arthemise, privée par son sexe du spectacle collectif, rêve dans l'ombre de son balcon, au-dessus de l'écran, que ses trois « rooms » se remplissent de touristes blonds.

J. P.

Mort d'un village

Des rives du lac artificiel qui a signé son arrêt de mort, on distingue mal les vestiges de ce village d'une vingtaine de feux où ne conduit plus aucun chemin carrossable.

Les rochers qui font le gros dos dans une profusion de ronces et de genêts sont de ce rouge éteint qu'on rencontre, en Languedoc, dans tous les paysages de rive où domine la latérite. Une dernière bonne herbe, et la première maison apparaît, sans toit, murs crénelés, ouvertures béantes. Toutes les maisons sont ainsi mutilées, sauf une, qui a gardé ses tuiles rondes et dont les fenêtres ont pour carreaux des rectangles de nylon transparent.

Habitées ? On pourrait en douter jusqu'à l'apparition d'une poule sautillant entre les décombres. A sa suite, nous traversons une placette, longeons une chapelle assez bien conservée, et close, avant de buter contre une porte avec un nom dessus.

On nous dira, à Saint-Martin, qu'un homme vit là, en effet, ou du moins qu'il y a son lit et sa table, mais qu'il passe ses journées ailleurs. Qui ne le comprendrait ? L'ancien village — que les vieilles cartes désignent sous le nom de Loumet — ressemble trop aujourd'hui à une

néropole pour qu'on y respire sans oppression.

Ce n'est pas l'air, pourtant, ni l'espace, qui manquent ! Bleu et gris de vagues, le lac commence au pied du dernier mas et s'étend presque jusqu'à l'horizon. Quatre ou cinq petites bateaux, coque et mat tout blancs, y tournent en rond comme des cygnes. Autrefois, dans cette dépression qu'on a volontairement noyée sous des millions de mètres cubes d'eau, des oliviers, des vignes, deux chemins ombragés de cyprès dessinaient un paysage biblique.

L'une des maisons d'où il a fallu fuir au nom de la loi donne encore à rêver : un porche à chapiteaux ouvre sur un demi-carré dont le pavement a résisté aux intempéries et aux ronces ; une fontaine sculptée élargit en vain sa gueule d'hippocampe à jamais desséchée et muette.

Si étonnant que cela paraisse, les raisons qui ont fait sacrifier Loumet au progrès n'existent plus : les habitations ne seront pas englouties, puisque le lac ne doit pas dépasser sa cote actuelle. Les étrangers avaient prévu le contraire. Une erreur de quelques mètres.

MAURICE CHAYARDES.

GASTRONOMIE

La franc-maçonnerie de la fourchette

Ne jamais reprendre d'un plat. Ni apéritifs, ni digestifs, ni cigares. Les gastronomes des deux clubs les plus exclusifs de France ignorent la grande bouffe. Et se recrutent dans un milieu très restreint.

CATHERINE LAMOUR

LES avaleurs, les entonneurs, les glorieux, les voraces, et autres mangeurs intempérants sont tous coupables de sept péchés capitaux, que l'on dénomme gournandises, et non pas gournandises, si l'on interprète plus justement le terme latin « gula », aime préciser Vincent Bourrel, président de l'Académie des gastronomes et président d'honneur du Club des cent. Ces deux entités sont, de loin, les plus sélectes de tous les cercles et associations fréquentés en France par les amateurs de bonne chère, et les passionnés d'art culinaire. Plus d'une centaine en tout, répertoriés dans le *Grand Livre des sociétés et confréries gastronomiques* (1), dont l'« inventaire trace un portrait accompli du Français, de ses mœurs, de ses manières et de ses rêves », écrit Jacques de Lacretelle dans la préface de cet ouvrage.

Vincent Bourrel définit le gastronome comme un « gournand éclairé ». Ce septuagénnaire rubicond qui pratique l'art de bien manger depuis un demi-siècle a pour théorie qu'« un bon repas doit être agréable à la digestion, et léger à la digestion ». « Sinon, ajoute-t-il, on ne pourrait pas en faire deux par jour, six fois par semaine », ce qui est son habitude. Et de pourfendre Daumier qui a caricaturé le gastronome sous la forme d'un homme ventripotent assis sur deux chaises placées côte à côte, la serviette autour du cou, la bouche béante. Et les béotiens, qui associent repas fin et obésité, ignorent que seul le gloton devient gros, tandis que le mangeur raffiné reste mince. A condition évidemment de respecter deux règles d'or : ne pas se ressourcir, même du meilleur des plats. Refuser les apéritifs, les digestifs et les cigares.

Comme s'il y avait quelque chose de vaguement sacré dans la table, une sensibilité dévotée, un vice presque, qu'il vaudrait mieux dissimuler à ceux qui ne le partagent pas, le jouteur de l'assiette est un personnage un peu clandestin. Il préfère la discrétion à la publicité.

Un silence prudent

Il faut de sérieuses recommandations et de l'obésité pour se faire recevoir par les membres de l'Académie des gastronomes, et plus encore par ceux du Club des cent. Leurs activités et la liste de leurs noms ne sont pas aussi secrètes que dans la franc-maçonnerie, dont font par ailleurs partie un certain nombre d'entre eux. Mais elles ne sont pas publiques. Ce silence prudent évoque celui qui entoure le Sûreté, ce cercle très fermé où se rencontrent des hommes influents de tous les secteurs économiques et de toutes les tendances politiques, et auquel appartiennent plusieurs centistes. Le principe de fonctionnement de ces coteries rappelle aussi celui des clubs anglais ou bohémiens : se retrouver à l'abri des oreilles et des regards indiscrets, entre personnes du même monde. Et entre hommes, sauf lors des soirées de gala.

L'Académie des gastronomes est moins dissimulée que le Club des cent. A condition d'insister, elle divulgue la liste de ses membres qui sont par définition au nombre de quarante, et « immortels ». Entre deux coups de fourchettes, ces littérateurs, à la fois gastronomes et grammairiens, mettent à jour un gros dictionnaire spécialisé, en deux

(1) Par Ferdinand Wouter. Editions Dominiq Kalery.

où se rencontrent aussi les académiciens, mais, eux, un mercredi sur quatre seulement.

Rapide apéritif au charmant bar rococo du premier étage : acajou, tapis framboise et croquis de « gens du monde » par Sem. Les puristes évitent les boissons fortes qui leur « gâteraient la bouche ». Ils prennent un doigt de champagne, ou la spécialité de Jean René, le barman : un jus de carottes, assaisonné au citron et au celeri.

A 12 h 40, exactement — l'heure du chef — ces « grands seigneurs », comme les appelle Jean René, se précipitent dans une aimable cuisine vers les chaises à médaillon de velours bleu entourant la table en forme de T. Un brigadier est responsable du menu. Il l'a conçu avec le chef, Michel Menant, auquel il est permis, et même recommandé, de suggérer des innovations et des recettes inédites.

Les centistes ne sont pas amateurs de nouvelle cuisine. Ils l'aiment bourgeoise, traditionnelle, et même de temps en temps, solidement paysanne. Les plats d'abats tout de même sont écartés : ils font toujours des mécontentements. Les membres du Club qui les apprécient préfèrent se retrouver à l'Académie des tripes et des abats, fondée voici quatre ans par le président du syndicat des cuis de La Villette, M. Dubois. A éviter pour les estomacs paresseux : menu type d'un déjeuner : roquette de Lyon, tête de veau vinaigrette, andouillette au vin blanc et échalotes, fromage, dessert.

Ces dîners sont les exceptions à la règle d'un classicisme de bon aloi, dont témoignent deux menus pris au hasard :

Chez Maxim's. Brigadier, le baron Thierry :
— Huître de Belon ;
— Barbe farcie Ile-de-France. Beurre nantais ;
— Pâté chaud de gibier à la façon de Julienne ;
— Fromages ;
— Mousse glacée à la vanille au coulis de fruits de la saison.
Vins : châteauneuf de la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Trognon, 1978. Bonnaux-Mares 1970.

De la banque à la presse

Le président sortant du Club des centistes, M. Louis Seydoux, a été réélu le 6 décembre dernier. Ce P.-D.G. honoraire des biscuits Belin cotoie au Club d'autres industriels, comme M. Jean Vigorin, P.-D.G. des Grands Moulins de Paris, ou le baron Thierry, propriétaire de l'entreprise de confection du même nom. Ils n'ont pas besoin de chercher plus loin que leurs voisins de table pour parler avec les dirigeants des plus illustres banques, représentées au Club par MM. Georges Asselineau, président d'honneur de la Banque française du commerce extérieur, Jean-Maxime Leveau, président du Crédit commercial de France, Jean Marot, directeur général adjoint de la banque Worms, le baron Elie de Rothschild, Yves Flomoy, syndic de la Compagnie nationale des agents de change. Il y a aussi des médecins au Club des cent, Pierre-Jean Viala, et l'athlète Guy Jost, des notaires comme M. Lablache, chargé de l'une des plus importantes études de Paris, un restaurateur, Paul

Boussé. Des grands commis de l'administration ou du secteur semi-public, comme Paul Aurio, secrétaire général de l'E.D.F., Jean Bardon, directeur général des Nouvelles Messageries de la presse parisienne (N.M.P.P.), et Christian Chevalon, ancien administrateur de R.T.I. et vice-président du Conseil d'Etat, « le fonctionnaire le mieux payé de France ». La presse est également très présente avec Denis Baudouin, président-directeur général de la SOFRAD, Georges Bérard-Quellin, vice-président de la Fédération nationale de la presse française et éminent gérant du journal parisien, Claude Imbert, du *Point*, Jean Ferriot, Jacques Huteau, administrateur du groupe Express, et Claude Lebey, le seul chroniqueur gastronomique accepté chez les centistes, parce qu'il n'occupe pas encore ces fonctions à l'Express quand il est devenu membre du Club. D'autres ont postulé depuis, dont James de Coquel. Ils n'ont pas été admis.

d'un champagne Roederer 1971 ;

— Cassiolette de queues d'écrevisses à la julienne de concombre, avec le même champagne ;

— Filets de canettes de Barbier aux navets nouveaux et aux fèves, magnifiés par un châteauneuf de la Lagune 1968 ;

— Salade nouvelle ;

— Millefeuilles aux fraises écarlates, avec retour au Roederer 1971.

Un concours

Le parrainage de deux membres bien établis ne suffit pas à se faire accepter au Club des cent. La procédure d'admission est longue, douloureuse, et son résultat incertain. La première des qualités pour un candidat est d'être un « bon camarade » et un « gourmet compétent ». Les affairistes et les intrigants, avides de relations mondaines, sont écartés d'office. C'est une loi non écrite du Club : les propos de caractère professionnel ou politique ne sont permis que s'il s'agit d'anciennetés diverses pour l'ensemble des convives. Les appartés sont mal vus. Les centistes, comme les académiciens, s'efforcent de maintenir l'art de la table, mais aussi celui de la conversation. Selon Vincent Bourrel, « est le prolongement naturel au niveau de l'esprit de nos festivités papillaires ». Au fromage, elle roule quand même, en général, sur des arguments culinaires, ou sur les qualités et les défauts des postulant.

L'entrée au Club des cent n'est pas un examen. C'est un concours. Le candidat « bien sous tous rapports » peut être éliminé parce que sa profession est surprenante, ou qu'un seul membre l'a pris en grippe et le refuse, ou qu'il est trop âgé : son estomac moins alerte « risquerait de le trahir ». Avant d'accéder au statut de stagiaire, il doit être présenté par ses parrains aux membres du Club, et leur plaisir. Une occasion comme une autre, pour tout le monde, de faire un bon déjeuner chez Lasserre ou Taillevent. Il doit ensuite rédiger une demande officielle « à la fois modeste et convaincante », dont l'écriture sera l'objet d'une étude graphologique et les termes soigneusement pesés. Après publication des bans, et si aucun membre ne s'y est opposé, il comparait devant un comité de réception composé d'une vingtaine de membres, qui le soumet à une « interro » gastronomique : quels restaurants fréquente-t-il ? Quels vins pour accompagner tel ou tel plat ? Composition d'un menu équilibré. Et même, si le jury est vicieux, quelques questions pièges d'ordre culinaire. C'est ainsi que le récipiendaire Jean Verdier, ancien préfet de la Seine, avait « échoué » sur la composition d'une sauce. Il avait tout de même été reçu, les examinateurs lui ayant accordé les circonstances atténuantes : on peut être gourmet sans être cuisinier, avaient-ils admis.

Exploration

Tous les déjeuners ne se font pas, on l'a vu, chez Maxim's. Le quatrième jeudi du mois, ils ont lieu dans d'autres établissements où l'on espère trouver de l'originalité et de l'indépendance. Bonne occasion de briller pour les responsables des « brigades extérieures » (réservés plusieurs années à l'avance) s'ils arrivent à découvrir un restaurant ou un chef méconnu. C'est un exercice difficile, car, depuis le temps, nous les connaissons tous.

Ces déjeuners sont consignés, jugés, notés, dans les deux livraisons du centiste. Le Guide des guides d'abord, annuaire de poche des restaurants distingués par les guides Michelin, Kléber, Gault et Millau et par l'Auto-Journal, dans la région parisienne. La combinaison des deux guides permet de calculer un nombre de points symbolisés par des dominos. L'important, avec le double six, la Tour d'Argent et l'Archestrade. Derrière, avec onze et dix points : Lasserre, Taillevent, le Grand Véfour, le Vivarais.

Mais comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, les membres du Club des cent établissent chaque année leur propre guide, sur la base de leurs expériences personnelles, en France et à l'étranger. Des opinions contradictoires signées de « noms de guerre » s'y expriment sans ménagement, puisqu'elles ne sont pas supposées filtrer à l'extérieur. Sur la brasserie Lipp par exemple : « Ambiance amicale, cartes, mais cuisine sans intérêt. J'ai voulu goûter à la spécialité mal-

PIERRE VIANSSON-PONTÉ Chroniques

Les jours évanouis-III

Déjà paru

I - Des jours entre les jours

II - Couleur du temps qui passe

STOCK



son, je n'ai eu qu'une choucroute mouillée et mal garnie. J'ai demandé à voir les tartes. Le maître d'hôtel m'a répondu : « Juste, Monsieur, une tarte, c'est une tarte (sic). » Et, en effet, j'ai eu une tarte vraiment tartée. Même les premiers prix du Guide des guides ne sont pas à l'abri d'une volée de bois vert.

Il va sans dire que le Club des Cent coûte presque aussi cher à ses membres que l'entretien d'une danseuse : une cotisation annuelle de 1 500 F, une participation de 250 F pour les repas du jeudi, 1 000 F par couple environ pour les soirées de gala, auxquelles sont conviés les dames. Et de 1 500 F par tête à un demi-million de centimes pour les week-ends d'excursion.

Deux ou trois fois par an, les centistes sautent dans un autobus pullman, dans le train, ou dans l'avion, et partent en voyage de groupe. Venise, la Champs-Élysées, l'Angleterre, le Lyonnais, la Bourgogne, en marathon touristique et gastronomique, entre les monuments historiques et les meilleurs restaurants de la région. La chronique de ces sorties, et des événements les plus mondains du Club, est soigneusement corrigée dans un opuscule à usage interne, « Les grandes heures et les bons souvenirs de l'année ». Au détour de ces pages, quelques perles. Ainsi peut-on lire à propos d'un dîner de Carême, dont le prix excédait les moyens de certains membres : « Ce n'est pas suivre le chemin d'une relation obéissante flâneuse que de prévoir dans le même repas des huîtres, du caviar à la touche, des homards, des asperges d'avant-saison, le tout arrosé de vodka et de champagne Roederer 1969 en magnum. Mais comment conjuguer gourmandise centiste et interdiction chrétienne de sustentation pendant le Carême, sans élaborer au tel menu ? » Et ce commentaire désarmant de sincérité, d'un membre débordant d'enthousiasme, après un week-end du Club particulièrement réussi : « Nous nous sentions de plus en plus l'élite de l'élite. » Une évidence qu'il n'était peut-être pas nécessaire de souligner.

PUBLICITÉ

180 000 francs la minute

Le film publicitaire télévisé est une industrie fragile, où les secondes sont précieuses et les idées hors de prix.

DOMINIQUE DESCHAVANNE

CETTE montre qui « résiste à tout », mais qui s'écroule lamentablement sous le passage d'un énorme train, alors qu'une voix comiquement narvoise susurre « enfin presque à tout », vous aura peut-être arraché un sourire. De même que ces personnages aux visages étranges qui seront apparus quelques secondes (huit, exactement) sur le petit écran, pour citer la marque d'un stylo. Personne ne devinera que ce train extraordinaire n'existe qu'en Mauritanie, où le film a été tourné, et que les visages féliniens de ces personnages ont été grimes précisément par le maquilleur de Fellini lui-même. Contrairement à ce qui se passe pour les grands films, il ne nous sera pas dit combien d'argent et quelles promesses techniques ont coûté ces scènes brièvement entrevues dans l'espace encombré des « pages » publicitaires.

Pour provoquer ce sourire d'une demi-seconde, pour inscrire un nouveau nom dans nos cerveaux saturés, le créateur est prêt à des efforts qui resteront inconnus du public. Il ira filmer en hélicoptère un pic neigeux pendant une semaine et finira de réaliser en studio une maquette plus proche que la réalité du plan qu'il souhaite. Il utilisera une caméra spéciale pour saisir la centième de seconde où la goutte tombe voluptueusement dans le liquide et dont dépend presque entière-

ment la réussite. Il va investir son argent, ou celui qui lui est confié, pour que nous dépensions un peu du nôtre. Le film terminé, il lui faut gommer l'existence de ce nom de la guerre, pour ne pas effaroucher le public. Sur TF 1, les heures de plus haute écoute, soit dimanche de 13 h. 15 à 13 h. 30 et de 19 h. 45 à 20 h., coûtent 90 000 francs pour un message de 30 secondes (les durées peuvent être de 5, 15, 20, 30, 45 et 60 secondes). Sur Antenne 2, le samedi soir (le plus cher) 87 800 francs. FR 3 n'est pas encore touchée par la marée publicitaire. La télévision est souvent préférée au cinéma qui atteint un public restreint et très particulier. Le petit écran permet de toucher des cibles tous azimuts et prend les gens au dépourvu, la cuillère à la main.

Prix « cassés »

Ces sommes en jeu rendent nerveuses les agences de publicité qui les recueillent et les gèrent. « Un gros client peut représenter environ 7,5 millions de francs », explique François Buisson, directeur de création d'Intermarco, près de 200 millions de chiffre d'affaires (la plus grosse, Publicis, est proche des 500 millions (1)). Cela pour la totalité de la campagne : sur cette somme, il faut compter 5 millions pour un espace idéé. Le budget minimal d'un film est de 1 million de francs.

L'agence qui, avec son équipe de créateurs (dans le jargon professionnel ce sont des créatifs) et de commerciaux, va concevoir l'idée de base, devra payer le tiers, parfois la moitié avant réalisation. « Ce qui paraît incroyable », explique Michel Vadon, qui vient de fonder sa propre société, c'est que lorsqu'on demande un devis à différentes maisons de production, qui s'occupent de la réalisation pratique du film, on obtient, sur une somme de 350 000 francs par exemple, des variations allant jusqu'à 100 000 francs. En outre, on sait que, quand on s'est mis d'accord avec un producteur, on peut encore faire baisser les prix. Ce qui prouve assez qu'ils sont au départ surestimés.

Un syndicat de producteurs essaye de faire régner un semblant d'ordre et d'éviter que les prix soient trop « cassés ». Avec difficulté. Le producteur joue son jeu en individualiste : les maisons de production sont d'une grande fragilité. Les plus anciennes, les plus respectables, ont au maximum dix ans. Chaque année, en voit disparaître autant qu'il en naît. Aussi, n'hésite-t-on pas à doubler un prix pour obtenir le technicien convoité, ou à le diminuer de moitié pour décrocher une affaire. Côté agence, les enchères montent aussi. Le « créatif » qui possède à fond la science (ou l'art) de la communication, et qui doit trouver l'idée, devient, lorsqu'il acquiert expérience et célébrité, une den-

rée hors de prix. A l'instar d'une vedette du football, il peut faire monter les enchères.

Situation passagère, comme dans le sport, on vieillit souvent mal dans la publicité. C'est pourquoi il faut savoir mener sa barque : « Un « créatif » doit se faire une sorte de plan de carrière », raconte Bruno, qui en commission se montrait particulièrement agacé. Au début, il vaut mieux qu'il ne reste pas longtemps dans la même maison. Il faut changer, bien choisir, ne pas se tromper. Il y a des agences où il ne faut pas s'attarder. A chaque changement, le salaire monte : il peut doubler, et se compte en dizaines de milliers de francs. Devenu directeur de création, le « créatif » influe sur le rendement de l'agence. « Quand je me suis retrouvé dans une grande agence où on me faisait confiance », dit-il, « Christine Artaud, passée à la réalisation après quatorze ans dans la création, j'ai énormément travaillé, et les résultats se sont fait sentir. Un jour, on m'a convoqué pour me féliciter et me dire qu'il fallait doubler le chiffre d'affaires l'année suivante. J'ai eu la nette conscience d'être une marionnette, et je suis partie. »

Surprises

Si le « créatif », l'artiste, n'est pas tenu à l'écart des préoccupations financières, c'est aussi en raison de la crise qui n'épargne pas les publicitaires. Elle ne diminue pas les budgets, mais elle sème la crainte et la méfiance et freine un peu l'imagination. On reste en terrain connu pour ne pas risquer le « flop ». Après un spot qui a marché, un réalisateur se verra souvent réclamer le même genre, le même style. Parfois, l'agence rêve. Elle souhaiterait retrouver dans un film de trente secondes l'ambiance d'un long métrage qui a attiré le public. La réussite dépend alors autant du savoir-faire technique du réalisateur que des moyens mis en œuvre.

Mais il arrive pourtant qu'un film tourné avec un faible investissement — qui l'été cru ? — crée l'écran. Cet homme simplement assis devant une table pour vanter une marque d'insecticide et tapant à l'aide du flacon sur la mouche qu'il veut supprimer est resté célèbre dans la profession. Le réalisateur de ce film, Jean-François Comte, spécialiste des images louches et intimes, avait misé sur l'humour. Et gagné.

En général, on recherche plus les grands effets spéciaux que les petits moyens géniaux. A tous les niveaux, la dépense est souvent liée au prestige. Un prestige qui ne sortira pas du cercle de la profession. Le réalisateur, lui, préfère — quand il le peut — tourner avec des techniciens très connus dans le long métrage, avec des équipes de tournage liées au cinéma, non sans insister sur la justification purement professionnelle et technique de ces exigences. Révéler au cinéma, quoi de plus naturel quand on est réalisateur de film publicitaire ? Les techniciens auraient tort de refuser puisqu'ils sont, dit-on, deux fois mieux payés dans la publicité que dans le cinéma et que le travail s'y fait plus fréquent. Le producteur cède lui aussi au prestige en essayant d'avoir sous contrat au moins un ou deux de ces metteurs en scène de longs métrages qui viennent de plus en plus nombreux à la publicité. Il aura le choix entre Edouard Molinaro, Bertrand Tavernier, Georges Lauen, Michel Deville, Pascal Thomas, Jean-Paul Rappeneau. On ne compte plus ceux qui s'y sont essayés et qui y sont restés. Outre l'aspect financier, la technique rigoureuse du film publicitaire les attire. S'exprimer en quelques secondes quand on a l'habitude de le faire en une heure et demie est une gageure tentante.

Vérifications

« Star system », bougonnent certains professionnels. Et de citer la Grande-Bretagne et les Etats-Unis où la publicité est un vrai métier, où personne ne fait de rêves prestigieux et où chacun travaille « normalement » en artisan ou en businessman. Mais les publicitaires anglais et américains sont entrés dans la carrière bien avant les Français qui n'ont eu accès à la télévision qu'en 1988 et qui étouffent dans un marché resserré par le monopole. La production française évolue entre cinq cents et huit cents films par an contre deux mille en Angleterre et quatre mille aux Etats-Unis. La télévision d'Etat ne se contente pas de limiter la production française, elle en contrôle

également la qualité. Du moins, une certaine idée de la qualité. Avant de passer aux mains du réalisateur, le script-board, tableau reproduisant image par image le projet du film, doit passer le cap de la commission de visionnage de la Régie française de publicité (R.F.P.). Cette commission — composée notamment de représentants du ministère de la Santé, de l'Industrie, du Commerce, du Bureau de vérification de la publicité, de l'Institut national de la consommation, et d'un représentant des annonceurs et des agences — a pour fonction de vérifier la véracité des qualités et caractéristiques supposées du produit (démarche que tous les publicitaires s'accrochent benoîtement à approuver) et doit veiller au respect d'une réglementation assez stricte. Elle interdit en particulier les entorses à la langue française, la violence, les attaques contre le gouvernement, les appels de fonds, recommande la qualité et le bon goût, limite l'intervention des enfants (la production télévisée annuelle, pour 17 %, met en scène des enfants) et demande que les films contribuent à « assurer le respect et la dignité de la condition » des femmes.

On raconte que, du temps de Mme Françoise Giroud, cette commission se montrait particulièrement sévère en ce qui concerne le « respect » et cette « dignité ». Yvon-Marie Couais, réalisateur de films souvent humoristiques, se souvient d'un refus pour un film mettant comiquement en scène un couple dont la femme tyrannisait le mari. Le film, refait dans le genre de la comédie italienne en accentuant la caricature, devait être à nouveau refusé. Même chose pour ce scénario présentant une jeune femme se maquillant allégrement après la lecture d'un testament qui ne lui laisse rien, pendant qu'une voix « off » assure qu'il vaut mieux « être belle que riche ». Refus accompagné d'une lettre signifiant l'aspect choquant du scénario pour les « familles endeuillées de France ».

« Désagréables »

« Nous avons retiré du circuit, en 1979, de dix à quinze films jugés « désagréables », indique le président actuel de la commission, M. Le Ménezel, directeur de la R.F.P. Il n'est jamais très agréable, en effet, de percevoir à l'heure du repas une allusion trop précise à des odeurs nauséabondes ou de montrer trop nettement des bêtes soufflées. »

Dans les circuits des salles de cinéma, les distributeurs veillent aussi. Ainsi a disparu très rapidement un film vantant une eau minérale dont la bouteille était de forme très clairement phallique. Les publicitaires, connaissant les exigences des utilisateurs, évitent la plupart du temps de présenter des scénarios et des films susceptibles d'esquayer un refus.

Autocensure, prouesses techniques, dépenses excessives, tout cela caché derrière le sourire crispé de cette ménagère coincée dans sa cuisine par les exigences gastronomiques d'une famille inépuisable et affamée, derrière la beauté hyper-maquillée de la belle au soutien-gorge « invisible » et le visage sympathique de l'homme sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour réparer les robots ménagers. Tout cela pour que nous achetions la voiture de leurs rêves ou le fromage de leur choix. Mais le milieu publicitaire feint pudiquement de oublier. Réunis dans des festivals internationaux, les professionnels du film publicitaire se décernent en effet des prix qui récompensent plus souvent la qualité de la photo, l'humour, l'originalité de l'idée que le bon « impact » du message. Et il est probable qu'en recevant ces récompenses, et obtenant un instant gâté ou détergent, le publicitaire s'approche, bien qu'il s'en défende, de son monde rêvé à lui, celui du « vrai » cinéma, où l'argent ne doit pas toujours faire le bonheur.

(1) Chiffres cités par le périodique Stratégies.



ALAIN VOSS

IRLANDE

PARIS-DUBLIN aller-retour

790F*

Départs garantis d'Orly tous les vendredis du 13 juin au 12 sept. 1980 par la compagnie AEROTOUR
• + 180 F prestations terrestres obligatoires
Chez votre agent de voyages ou Société de Production et d'Organisation Touristique
Tél. : 296.59.07

REFLETS DU MONDE

IL MESSAGERO

Un questionnaire indiscret

Les candidats à un emploi dans les services de sécurité sociale italiens, gérés par l'Etat, reçoivent le quotidien *IL MESSAGERO*, doivent remplir des formulaires qui fournissent des questions étonnantes, telles que : « Avez-vous fait l'amour dans une voiture ? », « Avez-vous des problèmes sexuels ? », « Êtes-vous frigide ? », « Vos intestins, votre vessie, fonctionnent-ils bien ? », « Croyez-vous en Dieu ? », « Allez-vous à la messe ? », « Aimez-vous votre père ? ».

Ces questions très personnelles sont mélangées à des demandes plus logiques concernant les « besoins », rapporte le journal qui annonce que des députés ont demandé au ministre du travail de s'expliquer sur la teneur dudit questionnaire.

le soleil

Gendarmes, cordons bleus et monseigneurs

Le quotidien de Dakar, le *Soleil* s'interroge sur les exportations d'oiseaux par le Sénégal :

« De 1 800 000 couples d'oiseaux (soit 3 600 000 oiseaux) exportés en 1966, la production sénégalaise a presque diminué de moitié ces six dernières années. L'année dernière, 563 857 couples, dont 1 753 paires de perroquets et de perruches ont été exportés vers l'Europe, l'Asie, les Etats-Unis d'Amérique, etc. »

Les espèces commercialisées, dites non protégées, comprennent : le perroquet, le perruche, le gendarme, le cordon bleu, le monseigneur, le merle, le pigeon de Guinée, les tourterelles, le tisserin (...).

Pour M. René Dupuis, directeur des parcs nationaux,

le fond du problème réside dans l'efficacité du contrôle de cette activité. Constatant les chiffres officiels publiés par l'organe de tutelle, le Service des eaux et forêts, il estime en effet que le « contrôle n'est pas sérieux », ce qui explique, par conséquent, que des fraudes soient effectuées, portant le nombre des oiseaux exportés à plusieurs millions (...).

Préconisant une augmentation des moyens de contrôle du secrétariat d'Etat des eaux et forêts, le quotidien suggère aussi une augmentation des taxes d'exploitation :

« Elles s'élèvent pour l'instant à 20 000 F pour 5 000 couples d'oiseaux, tandis que chaque couple paye 2 000 F par an. Cette dernière mesure aurait pour effet de modifier les bénéfices que font les oiseaux sur le dos des oiseaux et de notre patrimoine national. »

PRÉCAUTIONS

Un nécessaire anti-séisme

Deux Californiens ont eu une idée astucieuse : ils ont lancé un « nécessaire de survie en cas de tremblement de terre ». A avoir toujours sur soi en cas d'urgence.

ANNICK LE FLOCHMOAN

GADGET ou ingénieuse invention ? Deux Californiens viennent de lancer sur le marché américain le premier « nécessaire de survie en cas de tremblement de terre », qu'on peut se procurer par correspondance, pour 60 dollars. Sous la forme de deux petits sacs en nylon extrême-ment forts, d'un poids d'environ 2 kilos, le nécessaire contient des bandes Velpeur et des compresses, un mini-transistor et un sifflet, des pilules contre les maux d'estomac et de la nausée, des tablettes de dextrose et des bouillottes-cube, une couverture extra-légère expérimentée par la NASA, un grand rectangle de plastique résistant qui peut servir de tente comme de brancard, un petit carnet et un stylo, des boules de coton et des allumettes, une longue corde de nylon, des pastilles de purification de l'eau et un réservoir vide, et enfin un livret intitulé : *Survivre en cas de tremblement de terre*.

« Nous avons fondé nos recherches sur le fait que des personnes qui se sentent préparées à affronter un tremblement de terre sont beaucoup moins effrayées quand il se produit, et la panique cause souvent plus de victimes que le séisme en soi », expliquent les deux inventeurs de cet équipement d'urgence, Bill Basket et Roger Stanford.

Bill Basket est l'idée de commencer ses recherches le jour d'un léger séisme californien, quand il vit se précipiter dans la rue, pris de panique, un homme qui avait écrit plusieurs thèses sur les problèmes de survie lors de catastrophes. Il se rendit

compte aussi qu'il n'existait aucune information fiable et compréhensible. Enfin il observa que le plan de la Croix-Rouge, reposant sur l'utilisation du téléphone et des autobus pour transporter les victimes, serait totalement inutile en cas de routes et de lignes de téléphone coupées.

Le nécessaire de survie doit se trouver à portée de la main de chacun, dans chaque maison, comme dans chaque voiture et lieu de travail. Il suffit de le saisir dès que les premières secousses d'un séisme se font sentir, de s'allonger sur le sol en position fœtale, si possible sous un abri (une table par exemple), qui fasse fonction de cocon protecteur... et d'attendre.

Le sifflet et la corde

Bill Basket et Roger Stanford affirment avoir étudié toutes les conséquences d'un tremblement de terre et trouvé tous les moyens simples de s'en sortir. Si une personne se trouve ensevelie sous des débris, le sifflet permet, mieux que la voix qui risque de s'éteindre au bout d'un quart d'heure, d'attirer l'attention des services de secours. La corde de nylon permet l'évacuation de lieux élevés, et le transistor, l'audition des stations qui émettent les conseils de secours. En cas d'isolement prolongé, la tente, la couverture, les tablettes de dextrose et les bouillottes-cube (grâce auxquelles trois personnes peuvent, selon Bill Basket et Roger Stanford, survivre trois jours sans autre nourriture), les tablettes de purification de l'eau qui permettent de boire l'eau, par exemple d'une

chaudière ou d'un W.C., les pansements de première nécessité, assurent une attente, sinon confortable, au moins dramatique des services de secours.

Pour calmer les nerfs des personnes éprouvées par le séisme, Bill Basket et Roger Stanford ont pensé à inclure dans le nécessaire de survie de la nausée, tranquillisant léger qu'ils ont pu se procurer sans ordonnance. La présence d'un carnet et d'un stylo a, de quoi surprendre, mais Roger Stanford explique très sérieusement : « Il est très important, lors d'un tremblement de terre, de rester calme, de vaincre sa frayeur. Si vous écrivez ce qui vous arrive, ce que vous ressentez, vous vous relaxez, vous évacuez votre peur. »

Si le nécessaire de survie est à de nombreux points de vue utile et ingénieux, il est cependant à craindre que de nombreux Californiens se le procurent comme un talisman et le placent dans un coin de leur maison ou de leur voiture, sans prendre la peine de lire attentivement le livret qui l'accompagne ou sans en suivre les instructions. Celui-ci recommande, en effet, une préparation physique et psychologique à l'éventualité d'un grave séisme en Californie. Frenchie des cours de secourisme, savoir reconnaître les murs de soutènement pour les éviter, apprendre à repérer tout ce qui peut servir de cocon protecteur, savoir contrôler sa peur par des exercices de respiration : fort peu de Californiens ont suivi jusqu'à présent cette préparation. Les ventes du nécessaire de survie serviront-elles à faire prendre conscience de sa nécessité ?

GABON

Les grumiers du Moyen-Ogooué

Entre le massif forestier d'Ayem et le fleuve Ogooué, au Gabon, le transport du bois n'a rien de la navette ronronnante des camions-bennes. Certains y risquent leur vie, d'autres leur fortune ou la prison.

GILLES DUSOUCHET ET YVES GELLIE

UNE vibration presque imperceptible, légère effervescence ou furtifs passemens des couches de latérite, court au milieu de la piste. A 500 mètres, distants par une chaleur opaque, émergent la carlingue massive et l'armature asymétrique d'un camion de grumes, ces énormes troncs arrachés à la forêt. La rumeur s'élève, piétons et véhicules se garent pêle-mêle, les plus lestes s'égailent dans la frange des hautes herbes. Le convoi défile avec fracas : dans le sillage de la remorque, un brasier de poussière dévore les matras (les broussailles) et se propage jusqu'aux cimes des grands badamiers. 45 tonnes de bois de coupe et de bûches martelées par les cahots viennent de s'engouffrer dans la touffure tropicale. Le long des talus, marmottes et bicyclettes refont surface.

Dans cette région des massifs d'Ayem et de La Lopé, au sud-est du Gabon, la forêt équatoriale couvre plusieurs centaines de milliers d'hectares. En dépit de l'insalubrité du milieu, l'abattage des bois d'okoumé et d'ozigo, destinés à la fabrication des contre-plaques, alimente une industrie prospère.

Une poignée d'aventuriers s'affairent à la périphérie des gisements forestiers, parasites des grosses compagnies d'exploitation. Leurs concessions, dans le secteur du Moyen-Ogooué, bornent à 70 kilomètres de piste

minées par les pluies de mousson. Un mailloin de la chaîne qui relie les champs de coupe aux parcs flottants de Port-Gentil.

Les sociétés rechignent à convoier, et à grands frais, les chargements de bois non équilibrés en terrain accidenté ; offert à une dizaine de camions indépendants de partager les risques sur le dernier tronçon routier, le plus périlleux. Ceux-ci chargent les grumes à la Rupture, plaque-tournante du trafic, puis les acheminent jusqu'au mouillage de l'Ogooué où les trains de bois seront mis à flot.

La bataille commence en lisière de forêt, à la sortie d'un étroit chemin encombré de branches et de feuillages, gagnée par laquelle sont débordés les fûts, comme s'il s'agissait d'exhumer d'un éboulement végétal de gigantesques ossements bruns et roses.

Configuration chaotique des friches : un paysage de minier, arase par la viscosité des sols, avec des débris d'écorce, des mousses, sa gangue ligneuse, ses socles, ses fractures, ses ressacs de boue figée. Un cratère qui se déplace avec le front de coupe. En été lors des pluies dévastatrices, les divers troncs s'écroulent à la tombée du jour, le chantier patrouille dans 50 centimètres de pot-pot (boue) : une forte odeur de résine, de viande boucanée, se dégage des arbres dépecés.

Embarquer des troncs mesurant parfois vingt-deux mètres de long et quatre mètres de circonférence à la base ne va pas sans heurts ni grincements d'essieu.

Une fois ajustés, les grumes sont solidement arçonnées sur les flancs de la remorque. Le moindre écart dans la disposition des bûches, et ce bouquet de trente-cinq tonnes peut voler en éclats ; le moindre jeu, et l'échauffement causé par le frottement des troncs risque d'amorcer l'incendie. Il n'est pas rare de découvrir en brousse, sur les lieux d'un accident, la crête noire des fûts qui s'étaient à proximité d'une carcasse de camion phagocytée par les flammes et les broussailles.

Un tablier de planches disjointes, des poutres métalliques renforcées par deux étançons et des bûches de ciment qui vont s'affaissant, ébranlées par les crues... Le pont de Luterna (1) ménage un suspense assez malaisé : des fûts fichés les uns sur les autres, prêts à se franchir. La dénivelée du terrain entrave et étouffent les tentatives d'auto-remorquage. « C'est de la conduite », d'autant que les poids lourds qui déboulent dans le valon tractent des remorques sans freins — toujours les risques de frottement des troncs, — hors gabarit de 2,50 mètres à sur 12 mètres de long, avec des bûches dont l'extrémité fuse de 8 à 10 mètres dans le vide.

La pente

Le chauffeur bride sa machine au sommet de la côte, lui assurant de furieux coups d'accélération ; une fois fichés les fûts, il doit embrayer ses douze vitesses en moins de 300 mètres. Le camion mord sur les planches du pont à 80 kilomètres à l'heure, en roues libres, avant d'entamer le brusque raidillon qui se dresse sur l'autre rive. Le moteur rame, tire, crache et produit sa poussée dans un beuglement rauque ; si l'engin cède et s'embarque en arrière, l'équipage n'aura d'autre ressource que de sauter à terre pour tenter de caler les roues, à l'aide de pierres ou de billets.

Cette pente fut fatale à un conducteur qui avait manqué sa manœuvre. Le chargement chavira dans les eaux limonueuses de la rivière et ne put être renfloué. Le chauffeur disparut avec lui. Pour les grumiers, l'endroit n'est pas loin d'être tabou, mais leur astuce se joue encore de la vétusté du pont. La société y trouve son compte. Avec la Rupture et l'entrée en piste

des camionneurs privés, le convoiement des grumes prend l'allure d'un safari comme il en subsiste encore dans ces « réserves » où le profit sauvage excite une meute de trafiquants et de rabatteurs.

Marginaux, souvent endettés par l'achat du matériel de roulage, les transporteurs indépendants travaillent dans la hantise de l'accident qui les mettrait à l'arrêt à la merci des créanciers, voire des autorités locales. Aussi gardent-ils en poche, pour unique sauve-qui-vient, leur billet de retour en avion.

Ancien routier sur la ligne Paris-Téhéran, Christian est venu s'établir au bord de la piste, il y a deux ans et demi, « sur un coup de tête ». Son atelier de mécanique surplombe un vaste marécage de l'Ogooué, « position stratégique » à mi-chemin du chantier de Luterna et du mouillage. Daniel, cordonnier « dans le civil », lui prête main-forte depuis un an. Tous deux ont aménagé leur base, enclos et cabanon, à l'aide de matériaux de récupération. Des cases en torchis, édifiées à la hâte, abritent les familles des chauffeurs et des boys-moteurs. Voisinage insolite d'un village africain et d'un dépôt de ferrailleur au milieu d'un paysage ondoyant de savane.

Banc d'essai

Christian possède deux camions d'occasion, le troisième s'entasse en pièces détachées sous les branches robustes d'un manguié, qui fait office de palan. Torse nu, maculé de cambouis, il s'échine, malgré la fréquence des pannes, à « faire tourner les machines », tant sur la piste qu'en campement, dans la fournaise ou à la lueur des lampes-torches.

Chimérique à sa façon, cet artisan à la dégaîne de loupard suit ses camions à la trace, comme d'autres un gibier, et se dépense sans compter pour une fortune toujours remise. Il se considère non sans emphase, comme un « vétéran ». Les convois partent au milieu de la nuit, dans un grondement de cataracte, vont cheminer jusqu'au lever du jour sans climatisants ni balles, dégageant sur leur passage un halo verdâtre. Ils mettront huit heures pour couvrir les 70 kilomètres du trajet, et quatre heures pour retourner à vide au chantier, timon rembobiné, remorque empliée à l'arrière du tracteur en position de crabe. Mais cette « noria » se bloque quotidiennement.

Christian et Daniel ont ainsi escorté un camion durant deux jours, désespérant de lui faire atteindre les bords du fleuve. Son réservoir rouillé, gainé de charbon de bois, s'était fissuré. Or ces tracteurs consomment 1 litre de fuel au kilomètre. Faute de pouvoir obtenir la fuite avec des chiffons, il a fallu ressouder les cloisons au chalumeau ! Cette piste, qui met les hommes et les mécaniciens à rude épreuve, sert de banc d'essai à un constructeur de poids lourds allemand. Le revêtement routier, latérite, se trouve sans cesse érodé, remué, stucé par une végétation et un climat vampiriques. De la « tôle ondulée » aux lattes de verre, en passant par les ravines et les fondrières, c'est une véritable anthologie de la conduite en brousse.

Les Européens, en « pick-up », ne s'y hasardent qu'à pas d'homme. Les grumiers, quant à eux, ne s'arrêtent pas aux détails. Mais à 80 kilomètres à l'heure en volant d'un 25 tonnes qu'on charge parfois au double de sa capacité, la présence d'une antilope ou d'une escouade de singes constitue un obstacle difficile à « digérer ».

Bien que réputé pour être un des meilleurs routiers du Gabon, Christian a renoncé au bon d'un an à conduire son camion, et conserve un souvenir effrayé du roulage. Sauf exception, les équipages se composent d'Africains.

Peu ou pas de Gabonais au

volant, mais des Congolais, des Voltaïques, des Camerounais, et des « musulmans », appréciés parce qu'ils sont sobres. Les grumiers ont coutume de ponctuer leurs voyages de lampées de vin de palme ou de « Regab » (la bière locale), avant de se glisser sous les roues du camion pour faire un somme. Monnaie salubre, les Européens, au dire des camionneurs, finissent par « casser » à où les Africains passent sans encombre. Lorsqu'ils embarquent, ils sautent par la portière. En fait, ici comme en d'autres régions du monde, les immigrants n'ont guère le choix.

Du câble qui lâche et peut cingler le hublot arrière de la cabine, sans grille de protection, à l'écèlement d'un des dix-huit pneus du camion, c'est au mieux le dérapage, au pire la culbute. Les assurances démontrent un accident grave par grumier et par an, et les quinze transporteurs qui font la route relèvent parmi eux un accident matériel grave par semaine. La ruine, car la plupart d'entre eux n'ont passé aucun contrat d'assurance. On en reste aux amulettes.

A ce compte, le salut des camionneurs comme des chauffeurs tient le plus souvent dans la fuite ou l'art de se recevoir en fin de cascade. Un ou deux exploitants « roulent sur l'or », mais les marges bénéficiaires de 30 à 35 millions de francs C.F.A. (2) qu'ils prétendent amasser les années fastes semblent s'épuiser bien vite sous les lambris des palcos ou des casinos de la Riviera. Ces vendeurs ou ces flambeurs peuvent néanmoins se targuer d'« avoir le fion », autrement dit la baraka. La majorité se contente de bluffer les organismes de prêt.

Mais l'aventure tire à sa fin. Que la piste soit goudronnée, et les compagnies, désormais assurées de sa rentabilité, en prendront le monopole. A moins que la percée du « Transgabonais » ne sonne le glas du transport routier. Cette ligne de chemin de fer vient de franchir le seuil de la « forêt des abelles ». D'ici deux ans, en principe, elle drainera toute la région. Pour l'heure, les grumiers déversent toujours sur les rives de l'Ogooué leurs monnaies de trophées, et s'accrochent à l'ombre d'un camion en rade, une sieste providentielle.

(1) La Luterna est la société exploitant la zone forestière. Elle assure l'entretien de la voirie, et détient sur cette portion le monopole du transport.
(2) 1 franc C.F.A. vaut environ 2 centimes français.

Montevideo

(Suite de la première page.)

Une ville qui rassemblait, comme aujourd'hui, la moitié de la population du pays, n'était-ce pas et n'est-ce pas le symptôme d'une grave maladie nationale ? Espoir, fronde, fureur : le système, administré par des spectres, haïssait les jeunes : la dictature haïssait le ruyter. La clé du commerce extérieur était, avant même le coup d'Etat, le trafic de chair humaine. Comme aujourd'hui, on exportait des travailleurs jeunes et on importait des touristes. Le système de la population uruguayenne, traquée par la pauvreté ou par la police, vit hors des frontières. L'exil massif n'a pas commencé avec la dictature, bien qu'il se soit accru avec elle : incapable de leur offrir travail et liberté, le système chasse les jeunes. Pays de vieillards, ville de vieillards : l'habitant de Montevideo est maintenant, en moyenne, deux fois et demi plus vieux que celui de Rio ou de Caracas.

La dictature n'est pas née de l'oreille d'une chèvre. Odeur de pain chaud, fraternité et mélancolie, une guitare au bord de la mer : je sais qu'elle n'existe plus cette « ville où il n'est interdit de revenir », et qui deux fois sur trois hante mes rêves. Je sais que cette ville n'existe, figée dans le temps, que dans la mémoire de ceux qui l'ont aimée, autant que moi je l'ai aimée.

Nous qui sommes partis, nous retrouverons, à l'heure du retour, une autre ville. Après cette longue pénitence de méfiance et de peur, comment sera-t-elle ? Aura-t-elle conservé l'envie de respirer et de rire ? La mode de la rançon l'a-t-elle défigurée ? A partir de celle que nous trouverons, celle que nous ferons sera autre, tout autre. Car je sais aussi, comme le savait Nasim Hikmet, que ma ville a plus belle est celle que je ne connais pas encore.

EDUARDO GALEANO.

(Traduction de Claude Pell.)

HAUTE FIDÉLITÉ

La percée retardée du disque numérique

Un marché de deux milliards de disques par an. Une technique d'avant-garde : le disque numérique gravé et lu par rayon laser. Il est encore difficile d'accorder l'un et l'autre.

ROGER BELLONE

PRODUIT de grande diffusion aussi populaire que le livre, apprécié par des générations de mélomanes, le disque microsilicon est aujourd'hui contesté. Il est surpassé, on le sait, par un disque d'un autre type, enregistré par laser, et qui assure une pureté de son beaucoup plus grande. Constaté, le microsilicon n'est cependant pas condamné dans l'immédiat, car aucun fabricant n'est actuellement en mesure de prendre le risque de bouleverser un marché équipé pour absorber annuellement une production de plus de deux milliards de disques.

Tout commença en 1947, aux Etats-Unis, chez Goldmark réels pour la C.B.S. le premier disque microsilicon. Quelques mois plus tard, la firme britannique Decca adopta une nouvelle technique d'enregistrement, la « Full Frequency Range Recording », qui, très vite, prit le nom de « haute fidélité ». Depuis, les deux techniques, le microsilicon et l'enregistrement haute fidélité, sont restées associées et ont progressé ensemble.

Au début, le disque microsilicon était écouté sur un tourne-disque connecté à un récepteur radio, ou sur un électrophone. Puis, au commencement des années 50, les premières chaînes haute fidélité firent leur apparition sur le marché grand public. A partir de ce moment, la production suivit deux voies, l'une pour le gros des consommateurs avec les tourne-disques et les électrophones, l'autre pour les mélomanes avec les chaînes électro-acoustiques.

Le marché des chaînes haute fidélité n'a cessé de croître, et une importante industrie s'est développée pour produire les platines, les amplificateurs, les tuners, les enceintes acoustiques. Au point qu'à partir de 1976 on a noté un tassement du secteur des électrophones alors que celui des chaînes continuait de progresser rapidement. Ainsi, en France, de 1976 à 1978, le taux d'équipement des ménages en électrophones est-il tombé de 58 à 51 % (tandis que

celui des chaînes haute fidélité a augmenté de 12 à 17 % globalement, donc, 74 % des ménages sont, en 1978, équipés d'un appareil lecteur de disques).

Durant ces vingt dernières années, les chaînes haute fidélité ont acquis des qualités qui en font des matériels totalement différents de ceux des années 50. Les divers maillons d'une chaîne, lourds et encombrants, se sont miniaturisés à l'extrême. Au dernier Festival International du son qui s'est tenu à Paris en mars, on a pu voir des amplificateurs et des tuners de moins de 20 cm de côté. Ce progrès a été facilité par l'utilisation générale des circuits intégrés, de transformateurs toroïdaux et de l'alimentation dite à découpage.

L'utilisation de microprocesseurs permet aujourd'hui à l'utilisateur de programmer les fonctions des divers maillons d'une chaîne et d'en commander les réglages depuis le fauteuil où il s'est installé pour l'écoute.

Les tables de lecture, les cellules phonologiques, les enceintes acoustiques, ont bénéficié de progrès parallèles qui ont réduit les bruits de fonctionnement et les distorsions des sons. Le volume, surtout celui des enceintes, a été considérablement diminué.

Pas de sillon

Ces progrès ont été accomplis sans augmentation véritable des prix. Une chaîne qui coûtait 6 000 à 7 000 F il y a vingt ans n'est pas plus chère aujourd'hui, et ses performances sont meilleures. Cela a certainement contribué à la progression du marché. Ainsi, pour la France, le parc des chaînes haute fidélité était estimé à près de quatre millions fin 1978, contre un peu plus de dix millions d'électrophones. Les ventes de disques ont atteint environ cent soixante-dix millions d'unités.

Le taux d'équipement des pays industrialisés est en moyenne le même qu'en France. Les quantités de disques vendus annuelle-

ment sont estimées aux environs de sept cents millions aux Etats-Unis, deux cent soixante-quinze millions au Japon, deux cent vingt millions en Allemagne et en Grande-Bretagne. C'est sur le marché que s'inscrivent l'arrivée massive du disque lu par laser et les bouleversements qu'elle ne peut manquer de provoquer.

Toutes les grandes firmes de l'électronique ont annoncé la réalisation d'un tel disque, notamment C.B.S. aux Etats-Unis, Mitsubishi, Matsushita, Sony, Pioneer, Hitachi au Japon, Philips en Europe. La grande révolution apportée par ce disque réside dans le type d'enregistrement, qui est effectué avec un signal numérique. Dans un enregistrement classique, le signal est analogique. Il a une structure sinus-solaire qui se retrouve dans la forme du sillon du disque, dont les flancs comportent une ondulation sinus-solaire. Sur un disque numérique, il n'y a pas de sillon. Celui-ci est remplacé par une série de rainures — en spirale comme le sillon classique — dessinées en pointillés formés de « tirets » microscopiques plus ou moins longs, et enregistrés par un rayon laser. Ces « tirets » sont la matérialisation du code binaire du signal sonore.

Comment sont obtenus ces « tirets » ? A des intervalles de temps très brefs, mais constants, l'amplitude du signal sonore est mesurée par le calculateur électronique de l'enregistreur. Chaque mesure donne lieu à l'émission d'une impulsion dont la durée est proportionnelle à l'amplitude du signal. La durée de cette impulsion détermine la durée d'action du faisceau laser, et donc la longueur du « tiret » inscrit. A la lecture, le processus inverse permet de restituer le signal sonore.

La quantité d'informations à coder ainsi est considérable, produisant quelque six cent mille impulsions par seconde. Ces signaux sont si fins que seule la gravure sur le disque ou le laser, et toutes les techniques développées pour le pressage en grande série des disques sont à revoir.

Le disque ainsi réalisé est connu sous le nom de disque à modulation par impulsions codées (M.I.C.). Il offre des avantages déterminants. Tout d'abord, le canal de « tirets », qui remplace le sillon, étant gravé par le spot lumineux du laser, il n'existe plus aucun contact physique avec la matière du disque comme cela se produisait avec une aiguille : toute usure est éliminée. La surface du disque peut même être revêtue d'une matière isolante qui la protège de la poussière, des empreintes de doigts et des rayures. La technique numérique, d'autre part, supprime le pleurage et les bruits de fond. Bien des distorsions sont ainsi éliminées. La pureté sonore est plus grande et dépasse largement celle que peut donner un microsilicon classique.

La lecture par laser est obtenue par un faisceau traversant le disque. On ne peut donc graver qu'une face. Mais la densité des signaux inscrits est si telle qu'un disque de la taille d'un

45 tours classique suffit à l'enregistrement d'une heure de programme en stéréophonie.

Le lancement du disque à modulation par impulsions codées a été annoncé à plusieurs reprises. Mitsubishi, Teac et Tokyo Donkai l'avaient prévu pour fin 1978. Celui de Philips, le Compact Disc, aurait dû être commercialisé en ce début de 1980. En fait, le lancement d'un disque numérique pose actuellement des problèmes dont les solutions sont incertaines.

Longue mutation

En premier lieu, il y a l'incompatibilité totale entre le matériel de lecture des microsilicons, notamment les chaînes haute fidélité, et ceux pour la lecture du disque numérique. Celui-ci nécessiterait donc tous les équipements actuels. On peut certes imaginer un lancement très progressif (pour les seuls adeptes de la haute fidélité au début, car un lecteur à laser coûte cher). Mais, même dans cette hypothèse, il est probable que la progression du marché du disque serait brisée. Or, nous l'avons vu, ce marché dépasse deux milliards de disques par an.

De plus, le lancement du disque numérique risquerait de modifier la part du marché conquis par chaque producteur. Les plus grands, tels que Philips, E.M.I. et C.B.S., ne sont pas disposés à perdre une parcelle de leur

empire. L'absence d'entente actuelle — entre les producteurs — sur un standard de disque facilite le maintien du statu quo car elle permet de bloquer la commercialisation du disque numérique. On ne peut guère envisager, en effet, le lancement d'un disque qui ne serait pas standardisé comme l'est le microsilicon. Cette standardisation appellera surtout un accord sur le codage du signal sonore, accord qui impliquera aussi celui des grands organismes de radio et de télévision dans le monde. Car il ne faut pas perdre de vue que ceux-ci diffusent les enregistrements sur les ondes.

Il est probable, dans ces conditions, que quelques années s'écouleront encore avant la commercialisation du disque numérique. Les intérêts en jeu sont trop importants pour qu'un lancement soit tenté à la légère. D'autant que la réalisation des lecteurs pose encore quelques problèmes. Les lasers, en effet, restent des appareils coûteux et délicats. Il n'est pas possible, actuellement, de proposer un électrophone à laser pour le prix des électrophones classiques pour microsilicons. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'au début le disque numérique sera réservé à des chaînes haute fidélité de prix moyens ou élevés, le gain de qualité qu'il apportera ne pouvant être réel qu'avec ces matériels. La révolution du disque numérique, en définitive, prendra l'allure d'une longue mutation.



MARTIN VETRON

REPÈRES

« Super-minis » contre gros ordinateurs

Après les minis, les micro-minis, voici les super-minis. Mais, en prenant du poids, ces merveilleuses petites machines taillent aussi des coupes aux gros ordinateurs classiques, notamment en mordant sur les applications tournées vers la gestion personnelle au segment de marché traditionnellement scientifique. Data General, par exemple, propose son Scitape MV/8000 qui concurrence la plus grosse des petites, le VAX 11/780 de chez Digital, qu'il espère vendre à des entreprises pour leur gestion. Ce marché croît à un rythme de 40 % par an et représente 15 % du marché total en volume, mais 55 % en chiffre d'affaires.

Ces nouveaux super-minis sont de plus en plus difficiles à distinguer des ordinateurs conventionnels : ils acceptent pratiquement tous les périphériques possibles dont les graphiques, et ils sont interconnectés comme les grands ordinateurs autorisant une véritable conversation entre la machine et 128 utilisateurs. Mais ils coûtent presque aussi cher que les grands systèmes : de 150 000 dollars à 500 000 dollars, selon la configuration pour un MV/8000. Source : Wall Street Journal.

Centrale électrique à eau brûlante

The New Japan Steel (Shin Nittetsu) et Mitsubishi Heavy Industry (Mitsubishi Jukogyo) ont construit une centrale pilote d'eau brûlante de 150 kilowatts utilisant de l'eau brûlante de 300 à 500 °C rejetée par une usine sidérurgique. Ordinairement, dans les usines sidérurgiques, la chaleur de plus de 500 °C est récupérée et utilisée comme source énergétique au groupe électrogène ou au système de réchauffement préalable de l'air. Mais la chaleur située entre 300 et 500 °C, qui représente 25 % de la chaleur rejetée, était jusqu'à présent difficile à récupérer, en raison de l'entretien des sources productrices et des mouvements constants du volume de rejet. Le système développé par les deux sociétés consiste à réchauffer l'eau à 205 °C avec l'eau brûlante rejetée et à la conserver dans un accumulateur sous pression de 40 kilogrammes. Cette eau stockée fait fonctionner une turbine, jusqu'à présent, la turbine tournait avec un mélange d'eau chaude et de vapeur et était techniquement difficile parce que les ailes de turbine se corrodèrent facilement au contact de l'eau. Les deux sociétés ont résolu cette difficulté en améliorant la forme de la turbine et les matériaux utilisés. Source : « Nouvelles scientifiques du Japon », N° 12 (Office franco-japonais, 14, rue Cimara, 75116 Paris).

Centrale solaire nippo-australienne

Le Japon et l'Australie, d'accord pour développer ensemble l'énergie solaire, construiront une centrale solaire pilote d'ici à 1983. Cette centrale, d'une puissance de plusieurs milliers de kilowatts, sera construite dans la région désertique du Nord-Est australien. Source : Energies (26, rue Cadet, 75009 Paris).

Toujours plus de déchets

Chaque année, les Neuf de la Communauté européenne produisent — si l'on peut dire — 1,8 milliard de tonnes de déchets, soit 5 millions de tonnes par jour. Traduit autrement, ces chiffres signifient que nous gaspillons, entre le jour de l'an et la Saint-Sylvestre, 8 milliards de francs français, soit une moyenne de 240 francs français par habitant.

La Commission européenne estime que le volume des déchets augmente chaque année de 2 à 3 %. C'est l'agriculture qui produit la plus grosse quantité de déchets : quelques 850 millions de tonnes par an. Les effluents d'égouts représentent 300 millions de tonnes, les déchets de mines et les cendres environ 200 millions. L'industrie produit et sépare 150 millions de tonnes de déchets, tandis que les ménages rejettent dans leurs poubelles quelques 90 millions de tonnes d'ordures variées. Source : Euroforum n° 9/80 (200, rue de la Loi, Bruxelles).

ÉNERGIE

Des spécialistes anti-gaspis

La crise de l'énergie conduit certaines entreprises à se spécialiser dans la chasse aux gaspis. La SERAIS s'attaque aussi bien à la maison qu'aux rejets industriels.

YVES MAMOU

On le sait maintenant, l'heure est aux économies d'énergie. « Baissez le chauffage pendant la nuit », « Roulez à vitesse constante », « Éteignez dans les pièces que vous n'occupez pas ». Ces conseils, rendus efficaces par l'augmentation constante des tarifs, poussent les ceintures à se resserrer.

La civilisation du confort se transforme-t-elle lentement en une société de rationnement ? M. René Lucien, P.-D. G. de la SERAIS (Société d'études et de réalisations d'aménagements industriels spécialisés), firme qui a choisi de se consacrer aux problèmes que pose la rarefaction, et le coût croissant de l'énergie, ne le pense pas. « Je l'ai dit à M. Raymond Barre : faire des économies d'énergie, c'est bien,

mais on peut en faire en améliorant son confort. »

Sur quoi se fonde une telle affirmation ? Sur un petit ordinateur domestique, chargé de réguler les variations climatiques des habitations. Selon les techniques de la SERAIS, les thermostats d'ambiance classiques sont « sources de gaspillage, car ils n'ont qu'une sonde unique de température ». Le Gaudemus — c'est le nom donné à l'ordinateur — au contraire, « prend en compte de multiples informations grâce aux nombreuses sondes qu'il contrôle : une sonde extérieurement placée sur le mur à proximité maximale, une sonde intérieure en vis-à-vis, une autre placée dans la pièce la plus froide et une dernière dans la pièce la plus chaude. Toutes ces données sont rassemblées, calculées et commandent en permanence la chaudière. Le

gaspillage dû essentiellement aux brusques variations climatiques est ainsi éliminé ». Les dépenses de chauffage elles-mêmes, le long du parcours de l'eau chaude des radiateurs, sont, paraît-il, prises en compte. Efficacité réelle de ce dispositif ? Pour répondre à cette question, l'Agence pour les économies d'énergie a financé la pose de quarante exemplaires de Gaudemus chez des particuliers, et un organisme de contrôle officiel s'est vu chargé d'une campagne de mesures. Résultat : une économie de combustible de 20 % environ a été enregistrée.

Les consignes d'économie s'adressent surtout aux particuliers. Pas aux industriels. Car cela impliquerait un ralentissement de la production, une moins grande compétitivité pour l'exportation, et donc un manque à gagner en devises qui péna-

liserait les importations énergétiques elles-mêmes. Pourtant, l'industrie est une grande gaspilleuse. Selon des statistiques officielles, l'industrie française n'utilise efficacement que 20 % de l'énergie qu'elle consomme. Le reste, soit 38 millions de tonnes d'équivalent pétrole (Tep) — environ 20 % de la consommation nationale — est rejeté dans l'atmosphère. Ainsi, une centrale thermique brûle en moyenne 3 tonnes de fuel ou de charbon pour produire l'équivalent mécanique de 1 therm. Si on s'en tient à ce rapport du tiers, l'E.D.F. aurait dispersé dans la nature, en 1978, 19 millions de Tep.

Plus rentables

Ces rejets constituent donc un gisement thermique considérable. Certes, il existe déjà et là quelques installations pilotes de récupération directe des calories perdues. Tel immeuble, telle piscine, ont pu être chauffés grâce aux rejets d'une usine d'incinération d'ordures ou d'une centrale thermique. Mais, pour des raisons qui tiennent tant à l'architecture particulière des diverses installations qu'à l'impossibilité de stocker la chaleur, l'exploitation directe des chaleurs perdues reste minime.

Pour la SERAIS, la méthode la plus avantageuse est, sans conteste, celle qui consiste à transformer la chaleur perdue en énergie mécanique. A cet effet, une famille de trois turbines, capables de transformer en énergie mécanique les rejets

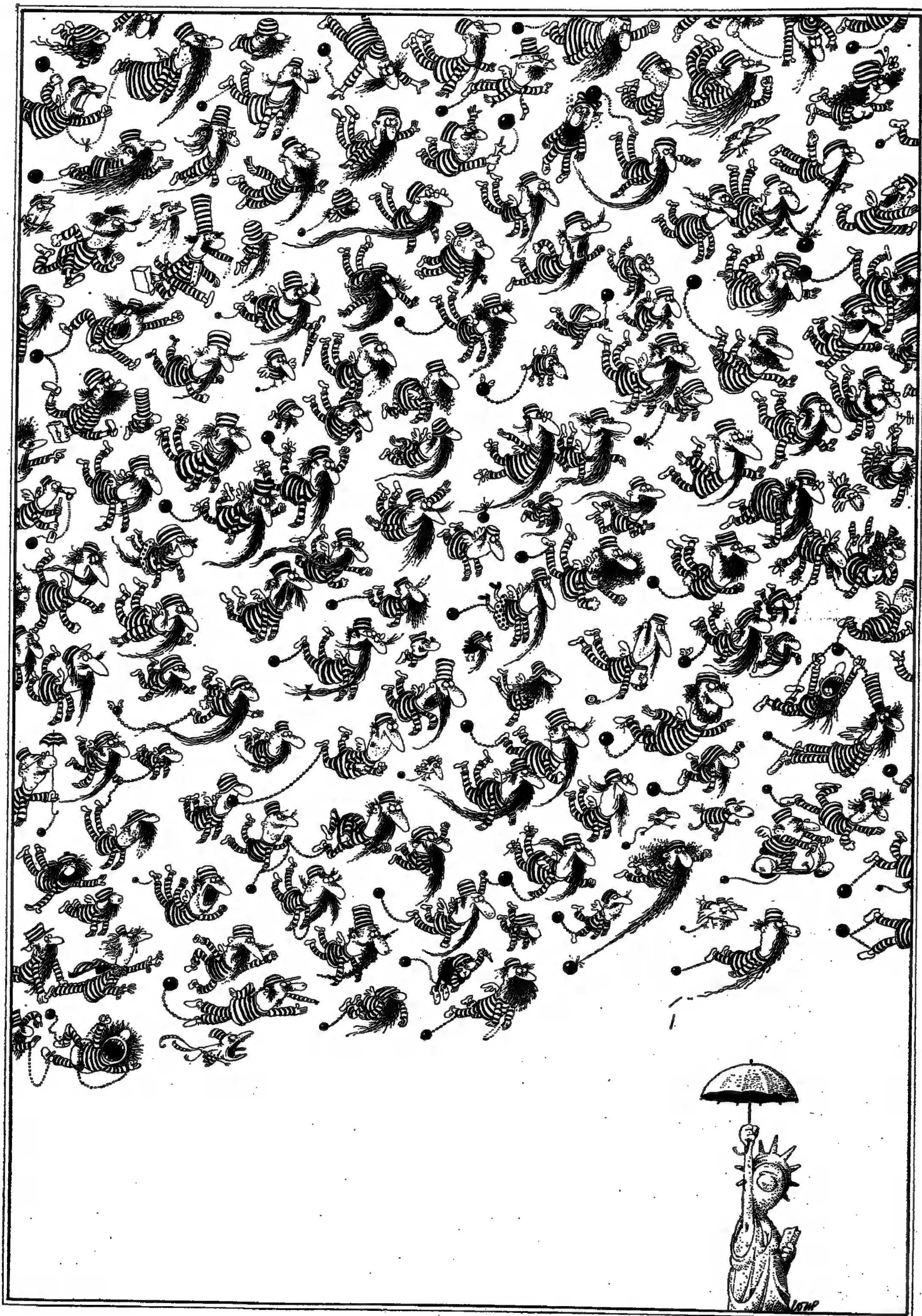
thermiques basse température (entre 40 °C et 250 °C), a été mise au point. Deux de ces générateurs, d'une puissance respective de 5 et 23 kilowatts, ont été montés à Meudon, dans les sous-sols des bureaux de la SERAIS. Le troisième — 185 kilowatts — est encore au stade de la réalisation.

Le principe en est simple. Imaginons que l'on place une turbine (de taille modeste) à l'entrée du tuyau d'échappement d'un camion de fort tonnage. Les calories des gaz d'échappement pourraient ainsi être en partie récupérées, transformées puis réinjectées sur l'arbre moteur. Ou bien encore servir à l'entraînement d'accessoires divers. Si on extrapole ce principe à l'industrie, là où les rejets sont importants (usine d'incinération d'ordures, centrales thermiques, rejets gazeux des navires...) et de température relativement faible (200 °C par exemple), la récupération peut se révéler intéressante.

Néanmoins, la valorisation des rejets thermiques reste modeste. Elle est généralement de 10 % et peut atteindre 20 % dans les meilleures conditions. Une étude économique réalisée fin 1979, sur une base de construction de cent générateurs, prévoyait un prix du kilowatt installé de l'ordre de 12 000 francs et un prix de revient du kilowatt-heure de 0,24 F pour un amortissement en dix années. Si l'on table sur un rechauffement constant et accéléré de l'énergie dans un avenir proche, de tels investissements pourraient être plus rentables.

TRAIT

LOUP



Comment l'ide

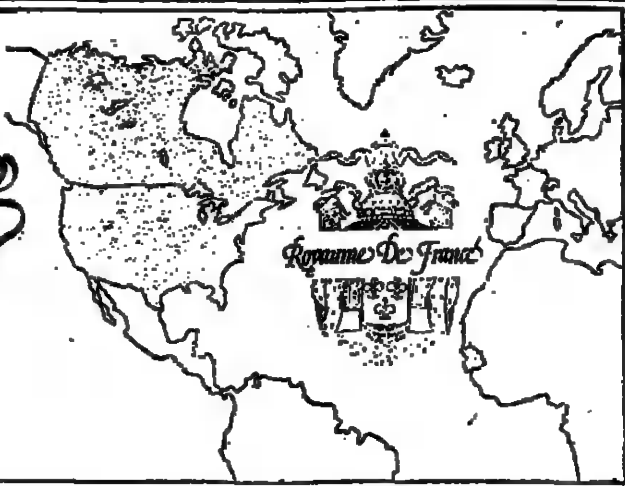
dialolique

dans des voix

مكذبا من الأصل

As-tu vu Montezuma?

Par Baltheus



CHAPITRE IX

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS : 1970, sous le règne du roi de France François VI. Le chevalier Larose, secrétaire général de la Louisiane, vient d'avoir la révélation qu'il ne compte guère aux yeux de la jeune Notre qu'il croyait aimer. Ce dernier coup s'ajoute à la trahison de l'actrice Lesbia Sainte-Beuve, et aux difficultés politiques créées par le parti néophile, que soutiennent les pétroliers.

Comment l'idée d'une ruse

MIEUX vaut, en pareilles circonstances, se jeter dans le travail. Les affaires courantes ne surfont plus à mon ardeur, je convoquai un à un les intendants, pour leur signifier de n'avoir pas à s'endormir. Quant à mes collaborateurs, je les mis sur les dents. Un matin, M. de la Trémouille, quelle que fût sa propre nervosité, ne put empêcher de me demander quelle mouche m'avait piqué. Et je ne dis rien des convulsions de l'âme, des tentations auxquelles résistait ma sensibilité meurtrie, des voyages nocturnes et honteux auxquels elle fut capable de m'exposer.

Un seul dossier échappait à mon zèle, celui du montezumisme, confié à Naches du Val. J'en aurais volontiers retardé l'apparition sur mon bureau, pour écarter des souvenirs trop précis. Mais enfin il arriva, et je dus le lire. Moins que le visage obsédant de la femme qui m'avait haï, j'y découvris les progrès de la secte sur laquelle, apparemment, j'étais le premier à solliciter une synthèse. Les avantages néophiles, par comparaison, m'en parurent moins inquiétants.

Ce fut alors que, comme tout le monde, j'appris le suicide de Lesbia Sainte-Beuve. Depuis sa trahison, je ne m'étais guère laissé le loisir de songer à elle. Mais ce nouveau coup de masse vint à bout de mes nerfs. Je me résolus, avec l'autorisation de M. de la Trémouille, à prendre quelques jours de repos complet. Je préférai fuir le soleil

et gagnai, près de Chicoutimi, une résidence de chasse du lieutenant général du Canada.

Un hélicoptère militaire m'avait déposé, avant la tombée du jour, sur la surface gelée du lac, près du manoir trépané d'énormes rondins. Au-dessus du toit, le vent effaçait une fumée de bon augure. Des soldats du Royal Huron, emmitouffés jusqu'aux oreilles, vinrent prendre mon bagage et me conduire à l'appartement. Le sol était jonché de fourrures, le feu crépitait dans l'immense cheminée. J'ouvris un instant les volets, pour apercevoir la haute muraille déchiquetée de la forêt septentrionale, plongeant par endroits sous les neiges.

Après dîner, je me mis à boire, écoutant, sans penser à rien, pétiller les brindilles, hurler le vent, craquer le bois : je suivais des yeux les caprices volatils des flammes, les imprévisibles changements de leur forme et de leurs couleurs. Pen à peu, je me laissai gagner par la plus banale des méditations : il avait fallu de si longues années pour conduire à maturité ces grands arbres, tant de travail humain pour les abattre, si peu d'instants et d'énergie pour les réduire en cendre et en air chaud... Une transmutation, tout aussi

radicale, était en train de s'attaquer au corps raidi de Lesbia, dont j'avais connu la splendeur si douce et palpitante. De grands sanglots, sans larmes, vinrent secouer mon ivresse naissante.

Qu'étais-je, qu'avais-je fait, pauvre imbécile, dans ce monde où tant de mes semblables voulaient bien me parler chapeau bas, parce que je réfléchissais la splendeur d'un astre lointain ? De quel droit perdrais-je mes heures à m'attendrir sur les caprices, négligeant la névrose, que ton enrichi de père n'avait su gâcher à temps ? Qu'avais-je donc préparé pour l'avenir du pays, de ce territoire confié à ma vigilance ?

Je me mis à marcher nerveusement dans la pièce, contournant machinalement les têtes d'ours, dont les yeux de verre me fixaient en ricanant. Je tentai un coup de billard, le manqua, et revins m'asseoir devant les flammes.

Le roi, bien qu'il les connaît, ne pouvait plus, à lui seul, renverser les plans belléistes de la grande industrie néophile. Il n'eût pas, pour autant, dans les pays riches, interrompu la montée du flot jaloux de haine envers notre puissance. Nos adversaires extérieurs s'enhardissaient : les néophiles n'avaient pas tort, qui sait ? de le prévoir. Un jour, le montezumisme insidieux imposerait à nos visages découverts son projet d'universel refus. Chacun de ces périls nous guettait, sinon les deux ensemble.

Les deux ensemble ! L'idée me frappa d'un coup, tandis que s'élevait bruyamment une branche consumée. Elle me réconciliait avec moi-même, avec mes devoirs, avec ce que j'avais pu apprendre dans ces quelques mois, elle unissait à

mes douloureuses passions mes appétits de responsabilité et de vengeance. Dégroisé, j'allai au bureau, j'y pris du papier, j'écrivis toute la nuit, trouvant à l'incessante et exigeante rabure une nouvelle volupté. Voici ce que je me coulais, après tant d'autres, dans le grand style qui est de rigueur pour s'adresser au roi des Français, mais qui, seul, je le crois, en ramenant à leur sens latin, nos pauvres mots, par l'usage prosterné qu'en définissent les classiques, leur restitue une charge et une densité qui ne soient pas indignes du destinataire.

« La permission que m'accorde Votre Majesté, en me confiant le secrétariat général de Louisiane, de communiquer avec Elle sans intermédiaire au cas de nécessité, l'honneur qu'Elle me fit alors de me découvrir son principal souci, m'engageant à soumettre à Sa sagesse les quelques réflexions que voici, sur plusieurs aspects de la situation du royaume. Elle y saura discerner ce qui relève d'un jugement sans doute hâtif, et d'une observation peut-être juste.

« Le temps n'est plus où l'extrême croisance de la richesse française, en donnant à notre nation une puissance non pareille, semblait du même coup renforcer l'harmonie du corps social. Les menées clandestines et seditieuses de tel capitaine d'industrie révoltent à quel point de perversion se portent certains grands intérêts. Moins tragique, mais assurément préoccupante, est la rapide diffusion, dans les trois gouvernements de l'Amérique, de la pensée montezumiste, symptôme ou remède d'un mal des âmes inconnus, et qui fait l'objet du rapport détaillé ci-joint.

diabolique me conduit

« Le Roi y mesurera les progrès récents de cette idéologie, sorte de résurgence assez ordinaire du franciscanisme, qu'il serait pourtant imprudent de confondre dans les innombrables sectes que secrète continuellement la population composée de la Nouvelle-France. Celles-ci sont toujours nées de conditions limitées, de légers déplacements d'individus à l'intérieur du territoire, de crises passagères de la sociabilité. Mais celle-là propose une réponse globale, et dangereusement native, aux questions que peut susciter l'état du monde, ou la simple difficulté d'être. Sa séduction sur certains esprits fatigués d'abstraction, l'écho qu'elle reçoit dans plusieurs classes peu accoutumées à partager les maux ou les remèdes, invitent à s'apercevoir, au-delà d'une mode frivole, l'annonce d'une crise de l'intelligence, qu'une religion usée ne semble plus apte à résoudre. Et cette doctrine vient précisément du monde ibérique, trop longtemps exclu de la scène historique pour n'y pas revenir un jour, avec ses obsessions les plus constantes : la déraison glorieuse, l'art d'aimer la pauvreté.

« Ainsi l'audace des partisans néophiles, apprentis sorciers d'un progrès sans mesure, et la dangereuse humilité de cette Église des pauvres, figurent-elles deux effets complémentaires d'un même emportement du cœur des choses : les premiers n'en sont plus que les agents aveugles, les seconds pourraient l'arrêter, au prix d'une jolte égale. Ceux-là poussent la nation à la guerre, ceux-ci la désarmement si elle était contrainte de la soutenir. Ce double dérèglement paraît d'autant plus redoutable au royaume que vient à se dessiner contre lui la coalition d'États qu'il a dès longtemps dominés de son aide, et qui aspirent désormais à balancer sa grandeur.

« Or, si les voies par lesquelles le roi entend rabattre les puissances d'argent qu'égarèrent leurs conquêtes relèvent de sa seule prudence, Votre

Majesté me permettra-t-elle, en revanche, de lui soumettre humblement le projet qui m'est venu d'un bon usage du montezumisme, s'il est vrai que la doctrine, parce qu'elle est espagnole, est appelée à grandir comme je le crois ?

« Les peuples qui maintenant prétendent s'unir contre la France, et ne l'ont que parce qu'ils sont en chemin, sinon de la rejoindre, au moins de l'approcher, devront assurément rencontrer un jour cette crise des âmes, à laquelle notre hégémonie nous confronte les premiers. Sans attendre qu'ils la découvrent d'eux-mêmes, une politique prévoyante pourrait hâter cette rencontre, chez eux, de notre fait : dociles depuis cent cinquante ans aux excès de philosophes vagabondes, les États de l'Union et de l'Angleterre, pour peu qu'on les y aidât, sauraient rapidement humer les sophismes déliés venus de Nouvelle-Grenade. Ce monde anglo-saxon trouverait alors, dans la contemplation de sa relative abondance et les refus névrotiques de ses tardifs progrès, une diversion avantageuse à ses rêves de réunion, à ses velléités d'indépendance, à son prurit d'hispanophilie.

« Ainsi ce qui ne serait pour notre nation, comme il importe d'y veiller, d'une fièvre passagère, devrait-il réduire ces pays à l'anémie, limiter leurs énergies à circuire des maux domestiques, amoindrir d'autant leur poids dans le concert des vœux, et donner à la France le bénéfice d'une victoire qu'elle eût répugné à acheter de ses armées.

« Que si le propos de ces lignes paraît excéder

la mission confiée à leur auteur, je supplie Votre Majesté de croire qu'il n'en est pas moins dicté par un zèle sincère pour sa gloire, un attachement respectueux à sa personne, et un constant amour de la patrie.

LAROSE.

Le 1^{er} décembre, au petit matin, parvinrent au télescope deux dépêches. La première, destinée au duc, portait ceci : « Le roi a daigné nommer M. Henri Baudin, maître des requêtes au Conseil d'État, secrétaire général adjoint de la Louisiane. » Le second message m'était personnel : le grand chambellan priait le chevalier Larose de se rendre à Versailles toutes affaires cessantes, et d'y attendre les ordres du roi.

Je retrouvai le Paris hivernal, le double mur cyclopéen des tours qui bordent le fleuve, les courants d'air glacé mugissant dans les grandes avenues, les nuages gris, la pluie fine et sale, les embouteillages monstrueux qui annoncent les fêtes. Mon appartement du quel Cugnot m'attendait, soigneusement entretenu. De ce côté de l'océan, on me semblait terriblement lointain.

Le contrôleur général me reçut pendant quelques minutes, dix jours avant Noël. Pas un muscle ne bougeait dans son visage gras et blême. Seule une légère crispation de la lèvre inférieure marquait la fatigue de tant de comités et de conseils, de décisions, de sollicitations insistantes. Il me montra rapidement l'annotation du souverain à ma missive canadienne : « Je veux bien », et il enchaîna :

« La solution que vous proposez est séduisante. Mais ne peut-on craindre la contagion chez nous ? Cette doctrine fait déjà des adeptes, vous l'avez montré.

« Il me semble, monseigneur, que les progrès même de l'opposition néophile prouvent que la plupart des Français tremblent de perdre la moindre parcelle de la prospérité acquise. S'ils

paraissent à voir dans le montezumisme une véritable menace envers la société, et non pas simplement une mode intellectuelle, toute décision serait écartée. C'est, en fait, la vieille théorie de la vaccine qu'il s'agit ainsi d'appliquer à nos concitoyens.

« Soit. Mais pour cela il faut, je le suppose, que l'exemple de l'étranger soit éclatant, grimaçant, le contrôleur général.

« Il faudrait que l'expérience ait proprement à genoux le pays qui aurait été choisi pour la développer.

« J'ai une vieille tendresse pour l'Angleterre, dit le ministre. Le roi, pour d'autres raisons, aimerait voir l'expérience se dérouler aux États de l'Union.

Cela rencontrait trop mes propres vues pour que je dissimulasse une indiscrète approbation.

« Vous êtes devenu bon spécialiste du montezumisme. Que diriez-vous d'abord à appliquer en personne vos connaissances et vos théories ? »

Je marquai mon assentiment.

« Vous devez d'abord vous familiariser avec certaines méthodes. Le mieux serait de vous affecter quelques temps à Compiègne. Quand vous y verrez plus clair, faites-moi des propositions pour l'étape suivante.

J'allais le remercier, il m'interrompit :

« Malgré tout, chevalier, si vous me permettez un conseil, ne vous attachez pas trop à ces fonctions provisoires. Tout ce qui touche la police ou l'espionnage est propre, sans doute, à fasciner un esprit agile, mais vous valez mieux qu'un tel métier. Donnez donc à votre tâche votre intelligence, mais n'y placez aucune passion. Il se peut, après tout, lorsque votre plan sera prêt, que nous ayons de bonnes raisons d'y surseoir ou d'y renoncer. Si c'est le cas, soyez assez fort pour m'en éprouver aucune amertume.

Je profitai. Comment aurais-je deviné, dans l'instant, à quel point le contrôleur général avait raison de me mettre en garde ?

dans des voies ténébreuses

LES auteurs des romans de gare ont assez décrit la base centrale du service secret, à Compiègne, pour me dispenser de les imiter. Tout cela n'est bien entendu que l'écorce de la légende, nul n'évoque jamais les tâches réelles du service. Je ne le ferais pas moi-même, si je pensais que ce manuscrit dût tomber sous d'autres yeux que les miens.

Ceux qui croient que le contre-espionnage français passe son temps à poser des bombes ou des microphones, à dépêcher de par le monde des agents musclés ou des bouleversantes à l'ordinaire magnétique, seraient surpris d'apprendre à quel point cet aspect est secondaire. L'une des branches fondamentales du service est en fait le bureau U, pour « Universitaires ».

Je le découvris avec son directeur, le professeur Ménestrel. Créé d'abord pour les sciences exactes, dès le règne de François VI, il s'étendit après le conflit mondial aux sciences que l'on nomme humaines ou sociales. Pas un sociologue, pas un économiste d'Angleterre, de Russie ou d'ailleurs, sur qui les ordinateurs ne puissent fournir, à la demande, les plus indiscrètes données. Ménestrel précise que 42 % de ces savants avaient séjourné en France ou en Nouvelle-France, lors des colloques nécessaires au maintien — sinon à la simple acquisition — de leur réputation personnelle.

« Parmi ces visiteurs, la moitié sollicitent des fonds français, pour financer la recherche dans leur propre pays. Cela représente près de vingt mille personnes dans le monde : nous les matons sur fiche rouge. Plus de deux mille accèdent, en outre, à la fiche bleue, qui signifie qu'ils ont pu accepter des sommes assez importantes pour eux-mêmes, et pas seulement pour leur laboratoire. Enfin, six cents environ mènent malheureusement à profit leur séjour chez nous pour goûter à la drogue, ou avoir des relations sexuelles bizarres. C'est avec ce fichier vert que nous travaillons... »

— Puis-je avoir un exemple ?

— Vous rappelez-vous, il y a une quinzaine d'années, la tentative des industries russes, anglaises et prussiennes de construire, avant nous, le premier long-courrier à réaction ?

— Parfaitement. Mais je ne puis me rappeler comment le projet s'effondra.

— Tout simplement grâce à nos fiches vertes ! Des sociologues ont bien voulu publier qu'un tel projet engendrerait des tensions redoutables sur le marché du travail, puisque les principaux éléments de l'appareil devaient être réalisés chacun dans un pays différent. Les psychologues ont prouvé que des déplacements aussi rapides susciteraient chez les passagers des troubles d'une telle nature... que les médecins se sont déclarés incapables de les guérir. Les physiciens ont affiché leurs alarmes quant aux modifications de l'atmosphère en haute atmosphère ! Les savants bleus ont relayé les vertes, le fichier rouge a fait chorus, et les opinions publiques ont réduit le projet à la tombe. C'est ce qui a laissé à Bréguet le temps nécessaire pour mettre au point sa fameuse Frégate.

— Une telle coopération semble extraordinaire. Ne rencontrez-vous aucun récalcitrant, aucun traître ?

— N'oubliez jamais la vanité des chercheurs ! rétorqua M. Ménestrel. Chacun expose de joie quand on lui demande un article ou un rapport. Et de toute manière, aucun ne peut seulement comprendre le sens profond de notre action. Supposez ainsi que le professeur Schmidt, médecin d'Éna, ait une fiche de couleur bleue, parce que son laboratoire tient ses fonds d'une Fondation berlinoise que nous contrôlons. Il ne lui sera

demandé qu'une seule chose : participer à un colloque sur les maladies du tympa consécutives à un vol en haute atmosphère, et y commenter quelques dispositions françaises, concernant des pilotes de chasse devenus sourds ! Les journalistes feront le reste, mais Schmidt, avec la meilleure foi du monde, n'imaginera pas travailler pour Bréguet ! De toute façon, nous travaillons en liaison étroite avec le Bureau M.

Je dus solliciter quelque éclaircissement sur cette nouvelle rubrique.

« C'est le Bureau des Marginaux, dit placidement Ménestrel. Il pourrait devenir pléthorique, si l'on devait y inclure les filles qui aiment trop leur père, les épouses frustrées, et j'en passe. La sélection est très rigoureuse : environ dix mille personnes par grand pays industriel, encadrées à leur insu par des agents absolument sûrs. Nous préférons les vieilles filles, les essouffées, les gens aigris par leur couleur ou leur taille... Je pense que le Bureau des Marginaux pourrait aider puissamment vos projets, d'après ce que j'en connais. Tout marginal n'est-il pas un montezumiste en puissance ? »

Je m'installai à mon nouveau bureau, dans la seule compagnie des terminaux d'ordinateur. La rumeur électorale et internationale était maintenant furieuse, mais ne me parvenait plus. J'en oubliai de regretter mon absence de Saint-Louis pour le traditionnel cortège de la Saint-Sylvestre, où de joyeux Marginaux, déguisés en chats ou en ours, escortent la tête de taureau colossale, en carton bouilli rouge. Je me bornai au fichier M des États de l'Union, et j'en sortis abasourdi.

Les manuels d'études nous apprennent, il n'est certes pas aisé d'être citoyen d'un pays de langue anglaise, coincé entre l'immense Amérique française et l'Océan, partagé de surcroît entre un Nord et un Sud superficiellement conciliés. Mais je ne soupçonnais pas que cet héritage de la géographie et de l'histoire pût se traduire par tant de névroses souberraines. Le service ne recensait pas moins de deux cent quatre-vingt-six mouvements minoritaires ou groupuscules plus ou moins actifs : certains relativement notoires, comme le Cercle

Orangiste et ses intraitables protestants hétérodoxes, d'autres plus obscurs, comme le Washington for Capital Movement, qui pétitionne en vain pour que Washington retrouve le statut fédéral dont New-York l'a dépossédée après la guerre sudiste. D'autres enfin franchement insolites, comme ces « Bourbons Adventistes », dont le vœu est que la Maison de France vienne régénérer l'Union, en l'annexant purement et simplement. Je passe sur le Ku Klux Klan et autres sectes raciales.

Autant la Nouvelle-France a réussi, en effet, dans ses vastes espaces, à absorber l'immigration européenne la plus diverse, autant, là, une colonisation presque exclusivement britannique s'est-elle bornée à transplanter outre-mer les luttes et les rancœurs des îles originelles. Mais depuis près de deux siècles, toute réconciliation avec la mère-patrie, portée par la logique et la langue, est restée contrainte par le recours constant, quasi obsessionnel, à l'événement fondateur de l'Union, la Guerre d'Indépendance, au souvenir remis à vie par l'expédition de 1896 aux Bermudes, et le conflit mondial de 1942.

Simultanément, une fois rétrécie leur frontière après 1893, les Tazus ont dû vivre à l'ombre de la Nouvelle-France et de sa puissante métropole. Ils se souviennent — nous avons en garde de ne le leur laisser oublier — que la glorieuse Indépendance a été conquise grâce à nous et signée à Versailles. Ils n'ont regretté pas moins, confusément, les plaines occidentales et la vallée du Mississippi, un moment presque conquise, et d'où si vite il fallut décamper. Économiquement portés par l'expansion française, contaminés par notre langue, nos modes, le mythe commun de la Liberté, ces voisins n'en conservent pas moins à notre endroit le sentiment mitigé d'un Cain jaloux, et trop faible pour nuire.

Ainsi, joint à la tendance naturelle de la réforme à la dispersion, chacun des traumatismes politiques ressentis par le peuple des États a-t-il suscité en son sein des vengeurs et des prophètes nouveaux. Quel terroir pour la frénésie montezumiste !

(A suivre.)

Jeudi 21 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
12 h 25 Jeu : Avis de recherche.
13 h Journal.
13 h 35 Série : « Shaft » (la Meurtre).
14 h 45 Objectif santé : la fatigue.
17 h 5 Dessin animé : Wickie-le-Viking.
17 h 25 Croque vacances.
Dessin animé : Indes de l'après-midi : Infos-magazine : Le Loch Ness : Variétés : Charlie : Les comiques : direction Tokyo.
18 h 5 Série documentaire : Des paysans (le temps), par J.-C. Bringuier et R. Knapp.
19 h Caméra au poing : Dans la jungle malaise.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Comédiens de notre temps : « Le Noir le va si bien ! »
Comédie de J. Marsan, d'après O'Hara. Mise en scène : J. La Fontaine. (Redirection.)
Redirection d'un numéro au comique assuré ch. dans Le Poulain joue les époux d'artistes qui a été le mariage pour recommencer de nouvelles aventures conjugales et littéraires.

22 h 45 Des courts métrages racontés : La naissance de la nouvelle vague.
« Le Coup du berrig », de Jacques Rivette (1956).
23 h 10 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Kim et Cie.
Une boîte pour l'éternité.
14 h Aujourd'hui, madame.
Fabrication à l'ancienne.
15 h 5 Feuilleton : L'aventure est au bout de la route.
Pour le meilleur et pour le pire.
15 h 50 Sports : Hippiques.
17 h L'invité du jour : Mario Monicelli.
18 h Récit A 2.
Le théâtre de l'espace : Satanas et Diabolo : Le nouveau d'Amérique.
18 h 30 C'est la vie.
19 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chansons.
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma : « L'apprenti sapeur ».

Film français de M. Deville (1978), avec R. Lamoureux, G. Dejoux, C. Pignat, G. Wilton, J. Doucet-Valence, J.-P. Salton, G. Marcou, J.-P. Dore, A. Blancheteau.
Un virus garçon, employé de quincaillerie modeste, se jette, après la mort de sa mère, dans de folles aventures avec une fille de vingt ans, sortie d'une étude de notaire.

22 h 10 Fendrez sur la mer de Morici.
22 h 40 Jazz : La grande parade.
De J.-C. Averty. Avec Lionel Hampton.
23 h 10 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Filage : la musique : Sea and tell : le journal d'un petit japonais.
20 h Les Jeux.
20 h 30 Cinéma (cycle C. Bronson) : « Le Bison blanc ».
Film américain de J. Lee Thompson (1977), avec C. Bronson, J. Ward, D. Fowley, C. Feller, W. Bampton, J. Chardine, C. Williams, S. Whitman.
Un indien sous poursuit un énorme bison blanc qui a dévoté sa fille. Et le chasseur Wild Bill Hickok, dans ce bison dans les couchettes, cherche, lui aussi, à tuer la bête.
22 h 5 Journal.

A VOIR

Quatorze pour rire

TÉLÉFILM :
« MOZARTEMENT VOTRE »
Mercredi 20 août
A 2, 23 h 35

Le réalisateur Pierre Cavassilas n'est pas un novice dans l'art de s'amuser avec la littérature et avec la musique. On se souvient du divertissement sur le thème de Rabelais qu'il avait tourné pour FR3-Rennes. Son humour inventif, son goût de la plaisanterie, y avaient fait merveille. Cette fois c'est à Mozart qu'il s'attaque, et c'est surtout les instrumentistes professionnels qu'il raille tout en ne perdant à aucun moment sa gentillesse bonhomme. Cavassilas a repris la pièce d'Eric Westphal « Mozartement votre », qui avait été créée en 1976 au Festival du Marais. Le divertissement a pour protagonistes les membres d'un quatuor à cordes. On suivra le premier et le deuxième violon, l'altiste et le violoncelliste dans leurs pérégrinations. On assistera à leurs différends, à ces agaceries nées de la promiscuité forcée et permanente. Ces quatre âmes de chair et d'os — avec leurs faiblesses d'humains — répètent « la Chasse » de Mozart. Ils ont à l'interpréter ensemble et, au fond, le compositeur a raison d'eux, et même d'un valet (Jean-Jacques Schaeffer). Car il n'est point de comédie sans valet...

Deux femmes de Madrid

FEUILLETON :
FORTUNATA ET JACINTA
A partir du vendredi 22 août
A 2, 20 h 35

Benito Perez Galdos en Espagne, c'est un peu l'équivalent de Flaubert, de Balzac ou même de Zola chez nous. Autant dire un romancier qui n'ignore, que presque tous ont lu, voire devoré tant il fut prolifique. Galdos (né en 1844 et mort en 1902), c'est le chroniqueur de la société madrilène d'avant l'avènement de la République (et, a fortiori, d'avant les temps maudits du franquisme). Pendant qu'à Paris le baron Haussmann percute des artères et des avenues, le comte de Salamanca transformait la capitale castillane. Les habitudes des grands bourgeois de la place d'Orléans n'étaient pas bien différentes des us et coutumes en vigueur avenue du Bois. Avec Fortunata et Jacinta, Galdos peignait aussi le peuple des simples et des modestes, car Fortunata est pauvre. Fortunata est celle qui sème le désordre, autant dire la passion et son corollaire, la jalousie, dans l'existence bien rangée de

Juanito Santa Cruz. Cet homme est donc aimé par deux femmes, et Jacinta — la légitime — ne pouvant avoir d'enfant, il en aura un de Fortunata. Cette dernière, à sa mort, confiera l'héritage à sa rivale. Avant ce dénouement, le mélodrame sera allé bon train.

Cependant « mélodrame » n'est pas le mot qui convient au sujet du livre épais de Galdos — traduit en français par les Editions françaises réunies. Nous-billions pas que le romanologue inspira à Luis Buel del Real comme Nazario et Triana. Au dernier marché international des programmes de télévision à Cannes, la télévision espagnole a trouvé beaucoup de clients pour ce feuilleton honnêtement réalisé par Mario Camus et Ricardo Lopez Aranda. Les comédiennes Ana Belen (Fortunata) et Maribel Martín (Jacinta) sont convaincantes, l'acteur principal (Francisco Gerdon) fait son métier de héros romanesque. Et les téléspectateurs français pourront comparer les verbes du dix-neuvième siècle espagnol aux délices de notre Troisième République naissante.

Mafia par-ci, mafia par-là

V 3 - LE NOUVEAU VENDREDI :
UN VILLAGE DE LA MAFIA
Vendredi 22 août
FR 3, 20 h 30

La Mafia. Le mot seul évoque en général « syndicat du crime organisé », terreur, corruption, vice, quand on ne l'associe pas au terrorisme. Existe-t-il pourtant une réelle définition de la Mafia ou plutôt de ses activités ? Car les grandes lignes de ses règles internes sont, pour le moins, bien tracées de l'avis même de ceux qui ont sérieusement étudié la question comme l'écrivain Leonardo Sciascia. Il n'empêche, les faits viennent régulièrement le rappeler — le dernier date du 8 août avec l'assassinat du procureur général de Palermo que l'on imputait à la Mafia. — cette « organisation » tue. Et même si ses méthodes ont changé au fil des ans, ses ramifications s'étendent à toutes les

couches de la société, italienne particulièrement : ni l'Eglise, ni les juges, ni la police, ni les hommes politiques n'y échappent.

Le sujet choisi par V 3 est délicat mais passionnant. Du moins, peut-on espérer que le film réalisé par Rex Bloomstein et montré au cours de ce magazine permettra de lever un coin du voile. L'enquête tissant la trame de cette réalisation a été menée par une équipe de la B.E.C., à Alcamo, petite ville de la côte Ouest de Sicile, et son port : Castellamare. Ici, dans cette localité qui ne compte que quelques quarante-cinq mille habitants, neuf cents meurtres ont été enregistrés depuis 1945. Alcamo a rendu la Mafia célèbre. C'est ce que l'on apprend à travers l'analyse des écrits de Gaetano Sciascia, écrivain et journaliste qui a étudié le sujet pendant des années.

A. Rd.

Une production singulière

OPERA :
BORIS GODOUNOV
Dimanche 24 août
A 2 et France Musique, 15 h 50.

Dernier spectacle présenté par Rolfe Liebermann sur la scène de l'Opéra de Paris, mais sans préméditation car il avait longtemps espéré que Messiaen terminerait son Saint François d'Assise. Boris Godounov est l'exemple parfait de ces productions sans histoires qui relèvent entre elles les réussites musicales et les échecs purs et simples. On devait d'abord voir le Boris de la Scala de Milan, mais l'ourli Lioubimov n'a pas été autorisé à venir travailler à Paris ; d'ailleurs la Scala avait choisi de donner l'ouvrage dans sa version originale et l'Opéra dans celle « révisée et instrumentée par Chostakovitch ». Liebermann s'est donc adressé à

Joseph Losey, qui, après avoir filmé Don Giovanni, signait sa première mise en scène d'opéra proprement dite, et à un architecte célèbre, Emilio Ambasz, pour le décor. Victime d'un accident lors des répétitions, Sergi Ocasza a dû céder la baguette à Rousslan Raychoff, de sorte qu'il est difficile d'apprécier ce qui a été voulu comme tel et ce qui relève plutôt de l'art d'accommoder les choses. De là à déconseiller aux téléspectateurs, comme certains ont cru bon de le faire, un spectacle très honorable au fond, il n'y a qu'un pas qu'on ne franchit pas si légèrement. On peut gager que les admirateurs inconditionnels de Ruggero Raimondi ne seront pas les seuls à suivre sans en perdre une note un opéra parmi les plus singuliers et les plus forts qui aient jamais été écrits. — G. C.

Vendredi 22 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
12 h 25 Jeu : Avis de recherche.
13 h Journal.
13 h 35 Série : « Shaft » (la Machine à tuer).
17 h 5 Scoubidou : Carnaval.
17 h 25 Croque vacances.
Dessin animé : Ricochet (et à 17 h 46) : Un détecteur de courrier électronique : Infos-magazine : Variétés : Joëlle : Les comiques : la cité de Plata.
18 h Les mystères du monde végétal : la fleur et ses amours.
19 h Caméra au poing : Dans la jungle malaise.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 : Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Téléfilm : « C'est pas Dieu possible ».
D'après G. Excoffier, réal. : R. Teyssie. Avec : P. Fajon, H. Paschou, G. Grom, E. Bayle, M. Mado, J.-C. Arnaud, etc.
Quand l'histoire d'un nouveau maître dans un petit village — celui de l'opérette — se termine par un crime mystérieux.
22 h Les idées et les hommes : Montaigne. Série de D. Eyraud et M.-A. Maltray. Réal. : P. Pavot.
A l'occasion du quatrième centenaire de la publication des « Essais », des professeurs et des écrivains expliquent qui fut et qui est pour eux le philosophe girondin.
22 h 50 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Kim et Cie.
La mortelle de Munich.
14 h Aujourd'hui, madame.
Musiques des mille et une nuits.
15 h 5 Série : L'aventure est au bout de la route.
La belle vie.
15 h 50 Sports : Tennis.
17 h Magazine : Quatre saisons.
Promenade dans Paris.
18 h Récit A 2.
Le théâtre de l'espace : Satanas et Diabolo : Le nouveau d'Amérique.
18 h 30 C'est la vie.
19 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chansons.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
D'après B. Perez-Galdos, réal. M. Camus. Avec : Ana Belen, M. Martin, P.-E. Gerdon, M. Alexandre.
Lire notre sélection.
21 h 45 Magazine : Ah ! vous écrivez.
De S. Pivrot.
Avec M.M. M. Grevin (Le Bon Usage), T. Cartano (Black Bird) et Mme D. de Marçay (Ailleurs et autrement).
22 h 50 Journal.

22 h 55 Ciné-Club : « Arsenal et vieilles dentelles ».
Film américain de F. Capra (1941), avec G. Grant, Priscilla Lane, J. Ruhl, J. Adair, J. Alexander, S. Massey, P. Lorr, S. Everett Horton. (V.O. sous-titrée N.).
Un critique dramatique, seigneur de deux charnelles sœurs, s'efforce de rendre compte d'un spectacle qu'il juge excellent, par bonté d'âme, les plus maîtres solitaires qu'il a jamais vus pour les autres. C'est le début d'un jeu tragique.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Les aventures de Lolot et Bolet : Titres en poche : jeux de main.
20 h Les Jeux.
20 h 30 V 3 - Le nouveau vendredi : La télévision d'ailleurs (Un village de la Mafia).
(Lire notre sélection.)
21 h 30 Documentaire : Verlainne, le Lorrain ; Paul Fort, en Champagne ; Rimbaud, des Ardennes.
Par Jean Deville.
Paul Verlainne, né à Metz en 1844 ; Arthur Rimbaud, à Charleville, en 1854 ; Paul Fort, à Reims, en 1872 : la géographie littéraire des poètes qui pourraient rendre chez nous le peuple des simples et des modestes, car Fortunata est pauvre. Fortunata est celle qui sème le désordre, autant dire la passion et son corollaire, la jalousie, dans l'existence bien rangée de

Samedi 23 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

12 h 30 Qu'est-ce qui fait courir papa ? (Rebecca).
13 h Journal.
13 h 30 Le monde de l'accordéon.
13 h 50 Au plaisir du samedi.
En direct du Gaîté-Saint-Denis : Fête du Moyen Âge.
19 h Trente millions d'années.
Émission spéciale sur les animaux perdus.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Variétés : Magie Internationale 1979.
21 h 35 Série : Slasky et Hutch (la Folie du jeu).
22 h 23 Série : C'est arrivé à Hollywood (Pour-suites).
22 h 45 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

12 h Journal des sourds et des malentendants.
12 h 15 La vérité est au fond de la margarine.
Le souflet au fromage.
12 h 45 Samedi et demi.
13 h 30 Document : La France vue du ciel.
Le Rhône et les Alpes.
14 h Les Jeux du stade.
15 h 15 Moi aussi, je parle français.
Prospective II.
16 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chansons.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
N° 2.
(Lire notre sélection.)
21 h 50 Antenne à Francis Perrin.

22 h 50 Variétés : Rythme sur l'A 2.
23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Filage : le poison tropical ; le « Butor biogéom ».
20 h Les Jeux.
20 h 30 Téléfilm : « Les Femmes en blanc ».
Deuxième partie.
D'après P. Slaughter, scénario : R. Malcolm Young et L. Pearlberg. Réal. : J. London.
Vieilles amours en péril et idylles naissantes à l'hôtel Biscaya. Mystères autour d'une autopsie et opération à cœur ouvert d'une filleule. Tous les ingrédients du mélodrame à la production garantie américaine.
22 h Journal.
22 h 30 Ciné regard.
Le Banquière, de F. Girard.

Dimanche 24 août

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 Orthodoxe.
10 h Présence protestante.
11 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe.
Célébrée en l'église de Clairvaux-les-Lacs. Prédicateur : R.P. Dubost.
12 h La séquence du spectacle.
12 h 30 Jeu : la bonne conduite.
13 h Journal.
13 h 15 Variétés : Cirque Ringling Brothers.
14 h 15 Variétés : Les grands moments du musio-hall.
15 h 15 L'énigme, c'est nous : l'astrodynamisme des carrosseries.
15 h 30 Tiroir à Danville.
15 h 40 Série : « Le Monde merveilleux de Walt Disney ».
L'Enlèvement.
16 h 30 Sports premiers.
16 h 25 Série : « Le Temps des as ».
19 h 25 Les animaux du monde : les animaux du bout du monde.
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma : « Quo vadis ? ».

Film américain de M. Le Roy (1931), avec R. Taylor, D. Kerr, L. Genn, P. Vinton, P. Laffan, F. Currie, A. Sofar, M. Bert. A Rome sous le règne de Néron, un complot s'ourd d'une jeune fille qui se fait donner par l'empereur. Mais la jeune fille est chrétienne : Marcus découvre sa religion et la véritable amour du milieu des persécutions.
23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

12 h 45 Journal.
13 h 20 Série : Embarquement immédiat.
Le sénateur.
14 h 15 Jeu : Les descendants.
Spika Mulligan.
15 h 50 Opéra : Boris Godounov.
De Moussorgsky. Avec l'Orchestre et les chœurs de l'Opéra de Paris, direction : R. Bayle. Mise en scène : J. Losey. Avec R. Raimondi, Z. Gal, L. Boumagnan, C. Barbaux, A. Ringart, R. Riegel, R. Blane (en liaison avec France-Musique).
(Lire notre sélection.)
16 h 55 Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeux sans frontières.
En Angleterre.

22 h Documentaire : A deux pas de chez nous.
La Côte-d'Ivoire.
23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

20 h Feuilleton : « la Flèche noire ».
20 h 30 Série : les merveilles de la mer.
L'art du camouflage. Par P. Romi, C. Dar- get, Réal. : L. Blier, S. Fourn, M. Loret.
20 h 55 Série : Télé-tout (l'écran nous regarde).
Un divertissement : l'occasion d'examiner les opinions des téléspectateurs à propos des images, les sons que leur offre quotidiennement la petite écran. Très intéressante réflexion. A ne pas manquer.
21 h 50 Journal.
22 h 5 Documentaire : la passion des échecs.
Commentaires autour d'un jeu de société qui a ses fanatiques : des gens loin d'être indifférents. De Victor Kortchnoi à Guy Sbert, en passant par un directeur d'école et un psychanalyste, des spécialistes s'expriment.
22 h 30 Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : la Terre.
Film soviétique de A. Dovjenko (1930), avec S. Chokurat, E. Svobodno, Z. Soutseva, E. Makalova, T. Frantz. (Muet.)
Dans un village ukrainien dont le kolkhozn reçoit son premier traitement, la fille d'un riche et koulak, s'oppose à un jeune communiste qui a mis tout son idéal dans les réformes agricoles.



Morceaux choisis

MAGAZINE :

« FRANCE-CULTURE 1975-1980 »
Le dimanche jusqu'en 31 août,
France-Culture, 14 h

En guise d'hommage à la production de France-Culture depuis la création de Radio-France, en 1975, Jacques Florin propose chaque dimanche, depuis le 10 août, un magazine du passé. Il l'annonce en direct et rediffuse un choix d'extraits bruts des émissions réalisées depuis 1975 sur France-Culture. Il a organisé ce panorama en « chapitres » : Ouverture sur le monde, Création, Patrimoine, Hommes, Voix profonde, etc. Quatre périodes, correspondant en gros aux quatre années de la nouvelle radio, ont été déterminées. Des informations sur l'actualité de la période sont données. Le courrier des auditeurs, les réactions de la presse écrite à l'écoute de telle ou telle production, sont mentionnés. Les créations et les innovations de la chaîne (orientations culturelles plus larges, cultures différentes, recours accru aux penseurs jusqu'au moment de la chaîne, domaine de l'imprimé, etc.) sont particulièrement soulignés.

Chacun des services de France-Culture (dramatiques, documentaires, ateliers de création radiophonique, magazines, etc.) a extrait de ses archives les quelques émissions exemplaires dont il pensait que l'auditeur aimerait les écouter à nouveau ou les découvrir. C'est donc à un travail d'historien que s'est livrée la chaîne : historienne d'elle-même, elle a cherché à se donner ses propres références, ses

propres modèles, et à dater ses « événements ». C'est ainsi qu'on a pu entendre, par exemple, dans la première émission de Marianne, monté spécialement pour la radio par Georges Peyrou, ou encore la discussion passionnément animée de Jean-Luc Godard et Claude-Jean Philippe, extraits de l'émission « Le cinéma des cinéastes », tel passage extrêmement violent d'un enregistrement célèbre réalisé par « l'homme au magnétophone » dans le cabinet de son analyste, etc. La qualité de certains extraits présentés dans ce « Manuel de morceaux choisis », donne à l'auditeur peu averti une idée des possibilités uniques de ce qui reste encore trop souvent une forme d'expression et d'information négligées.

Hélas ! ce n'est encore qu'une « idée ». On connaît les limites du morceau choisi : bien sûr, il consigne les références, le goût, l'art des distinctions et des comparaisons. Mais il est en partie voué à l'échec : les choix qu'il instaure composent un ordre faux, ou un désordre. La brièveté des extraits interdit l'appréciation réelle des œuvres, qui se construisent — et tout particulièrement à la radio — dans la durée. France-Culture ne serait donc qu'une mosaïque de discours éphémères ? On suppose que non, on souhaite que le magazine de Jacques Florin attire au moins l'attention du public sur les richesses d'archives et d'imagination de la chaîne. Mais le véritable travail d'historien reste encore à faire.

BRIGITTE ANDERSEN.

ÉMISSIONS RÉGULIÈRES

DU LUNDI AU VENDREDI

● **FRANCE-INTER** (Informations toutes les heures) : 4 h. 30 : Concerto pour piano de Frédéric Chopin ; 5 h. 30 : J.-P. Bertrand et M. Pavy ; 7 h. 15 : Chronique politique ; 7 h. 25 : Chronique économique ; 7 h. 30 : Chronique culturelle ; 7 h. 40 : Les temps des vacances ; 7 h. 50 : Le météo ; 8 h. 30 : Revue de presse ; 8 h. 45 : R. L. L. ; 9 h. 30 : Les nouvelles ; 10 h. 15 : G. Klein ; 12 h. 15 : Cinéma ; 13 h. 15 : Le jeu des 1000 F ; 13 h. 15 : L'été ; 13 h. 30 : Les lettres ; 13 h. 45 : Les lettres ; 14 h. 15 : Les lettres ; 14 h. 30 : Les lettres ; 14 h. 45 : Les lettres ; 15 h. 15 : Les lettres ; 15 h. 30 : Les lettres ; 15 h. 45 : Les lettres ; 16 h. 15 : Les lettres ; 16 h. 30 : Les lettres ; 16 h. 45 : Les lettres ; 17 h. 15 : Les lettres ; 17 h. 30 : Les lettres ; 17 h. 45 : Les lettres ; 18 h. 15 : Les lettres ; 18 h. 30 : Les lettres ; 18 h. 45 : Les lettres ; 19 h. 15 : Les lettres ; 19 h. 30 : Les lettres ; 19 h. 45 : Les lettres ; 20 h. 15 : Les lettres ; 20 h. 30 : Les lettres ; 20 h. 45 : Les lettres ; 21 h. 15 : Les lettres ; 21 h. 30 : Les lettres ; 21 h. 45 : Les lettres ; 22 h. 15 : Les lettres ; 22 h. 30 : Les lettres ; 22 h. 45 : Les lettres ; 23 h. 15 : Les lettres ; 23 h. 30 : Les lettres ; 23 h. 45 : Les lettres ; 24 h. 15 : Les lettres ; 24 h. 30 : Les lettres ; 24 h. 45 : Les lettres ; 25 h. 15 : Les lettres ; 25 h. 30 : Les lettres ; 25 h. 45 : Les lettres ; 26 h. 15 : Les lettres ; 26 h. 30 : Les lettres ; 26 h. 45 : Les lettres ; 27 h. 15 : Les lettres ; 27 h. 30 : Les lettres ; 27 h. 45 : Les lettres ; 28 h. 15 : Les lettres ; 28 h. 30 : Les lettres ; 28 h. 45 : Les lettres ; 29 h. 15 : Les lettres ; 29 h. 30 : Les lettres ; 29 h. 45 : Les lettres ; 30 h. 15 : Les lettres ; 30 h. 30 : Les lettres ; 30 h. 45 : Les lettres ; 31 h. 15 : Les lettres ; 31 h. 30 : Les lettres ; 31 h. 45 : Les lettres ; 32 h. 15 : Les lettres ; 32 h. 30 : Les lettres ; 32 h. 45 : Les lettres ; 33 h. 15 : Les lettres ; 33 h. 30 : Les lettres ; 33 h. 45 : Les lettres ; 34 h. 15 : Les lettres ; 34 h. 30 : Les lettres ; 34 h. 45 : Les lettres ; 35 h. 15 : Les lettres ; 35 h. 30 : Les lettres ; 35 h. 45 : Les lettres ; 36 h. 15 : Les lettres ; 36 h. 30 : Les lettres ; 36 h. 45 : Les lettres ; 37 h. 15 : Les lettres ; 37 h. 30 : Les lettres ; 37 h. 45 : Les lettres ; 38 h. 15 : Les lettres ; 38 h. 30 : Les lettres ; 38 h. 45 : Les lettres ; 39 h. 15 : Les lettres ; 39 h. 30 : Les lettres ; 39 h. 45 : Les lettres ; 40 h. 15 : Les lettres ; 40 h. 30 : Les lettres ; 40 h. 45 : Les lettres ; 41 h. 15 : Les lettres ; 41 h. 30 : Les lettres ; 41 h. 45 : Les lettres ; 42 h. 15 : Les lettres ; 42 h. 30 : Les lettres ; 42 h. 45 : Les lettres ; 43 h. 15 : Les lettres ; 43 h. 30 : Les lettres ; 43 h. 45 : Les lettres ; 44 h. 15 : Les lettres ; 44 h. 30 : Les lettres ; 44 h. 45 : Les lettres ; 45 h. 15 : Les lettres ; 45 h. 30 : Les lettres ; 45 h. 45 : Les lettres ; 46 h. 15 : Les lettres ; 46 h. 30 : Les lettres ; 46 h. 45 : Les lettres ; 47 h. 15 : Les lettres ; 47 h. 30 : Les lettres ; 47 h. 45 : Les lettres ; 48 h. 15 : Les lettres ; 48 h. 30 : Les lettres ; 48 h. 45 : Les lettres ; 49 h. 15 : Les lettres ; 49 h. 30 : Les lettres ; 49 h. 45 : Les lettres ; 50 h. 15 : Les lettres ; 50 h. 30 : Les lettres ; 50 h. 45 : Les lettres ; 51 h. 15 : Les lettres ; 51 h. 30 : Les lettres ; 51 h. 45 : Les lettres ; 52 h. 15 : Les lettres ; 52 h. 30 : Les lettres ; 52 h. 45 : Les lettres ; 53 h. 15 : Les lettres ; 53 h. 30 : Les lettres ; 53 h. 45 : Les lettres ; 54 h. 15 : Les lettres ; 54 h. 30 : Les lettres ; 54 h. 45 : Les lettres ; 55 h. 15 : Les lettres ; 55 h. 30 : Les lettres ; 55 h. 45 : Les lettres ; 56 h. 15 : Les lettres ; 56 h. 30 : Les lettres ; 56 h. 45 : Les lettres ; 57 h. 15 : Les lettres ; 57 h. 30 : Les lettres ; 57 h. 45 : Les lettres ; 58 h. 15 : Les lettres ; 58 h. 30 : Les lettres ; 58 h. 45 : Les lettres ; 59 h. 15 : Les lettres ; 59 h. 30 : Les lettres ; 59 h. 45 : Les lettres ; 60 h. 15 : Les lettres ; 60 h. 30 : Les lettres ; 60 h. 45 : Les lettres ; 61 h. 15 : Les lettres ; 61 h. 30 : Les lettres ; 61 h. 45 : Les lettres ; 62 h. 15 : Les lettres ; 62 h. 30 : Les lettres ; 62 h. 45 : Les lettres ; 63 h. 15 : Les lettres ; 63 h. 30 : Les lettres ; 63 h. 45 : Les lettres ; 64 h. 15 : Les lettres ; 64 h. 30 : Les lettres ; 64 h. 45 : Les lettres ; 65 h. 15 : Les lettres ; 65 h. 30 : Les lettres ; 65 h. 45 : Les lettres ; 66 h. 15 : Les lettres ; 66 h. 30 : Les lettres ; 66 h. 45 : Les lettres ; 67 h. 15 : Les lettres ; 67 h. 30 : Les lettres ; 67 h. 45 : Les lettres ; 68 h. 15 : Les lettres ; 68 h. 30 : Les lettres ; 68 h. 45 : Les lettres ; 69 h. 15 : Les lettres ; 69 h. 30 : Les lettres ; 69 h. 45 : Les lettres ; 70 h. 15 : Les lettres ; 70 h. 30 : Les lettres ; 70 h. 45 : Les lettres ; 71 h. 15 : Les lettres ; 71 h. 30 : Les lettres ; 71 h. 45 : Les lettres ; 72 h. 15 : Les lettres ; 72 h. 30 : Les lettres ; 72 h. 45 : Les lettres ; 73 h. 15 : Les lettres ; 73 h. 30 : Les lettres ; 73 h. 45 : Les lettres ; 74 h. 15 : Les lettres ; 74 h. 30 : Les lettres ; 74 h. 45 : Les lettres ; 75 h. 15 : Les lettres ; 75 h. 30 : Les lettres ; 75 h. 45 : Les lettres ; 76 h. 15 : Les lettres ; 76 h. 30 : Les lettres ; 76 h. 45 : Les lettres ; 77 h. 15 : Les lettres ; 77 h. 30 : Les lettres ; 77 h. 45 : Les lettres ; 78 h. 15 : Les lettres ; 78 h. 30 : Les lettres ; 78 h. 45 : Les lettres ; 79 h. 15 : Les lettres ; 79 h. 30 : Les lettres ; 79 h. 45 : Les lettres ; 80 h. 15 : Les lettres ; 80 h. 30 : Les lettres ; 80 h. 45 : Les lettres ; 81 h. 15 : Les lettres ; 81 h. 30 : Les lettres ; 81 h. 45 : Les lettres ; 82 h. 15 : Les lettres ; 82 h. 30 : Les lettres ; 82 h. 45 : Les lettres ; 83 h. 15 : Les lettres ; 83 h. 30 : Les lettres ; 83 h. 45 : Les lettres ; 84 h. 15 : Les lettres ; 84 h. 30 : Les lettres ; 84 h. 45 : Les lettres ; 85 h. 15 : Les lettres ; 85 h. 30 : Les lettres ; 85 h. 45 : Les lettres ; 86 h. 15 : Les lettres ; 86 h. 30 : Les lettres ; 86 h. 45 : Les lettres ; 87 h. 15 : Les lettres ; 87 h. 30 : Les lettres ; 87 h. 45 : Les lettres ; 88 h. 15 : Les lettres ; 88 h. 30 : Les lettres ; 88 h. 45 : Les lettres ; 89 h. 15 : Les lettres ; 89 h. 30 : Les lettres ; 89 h. 45 : Les lettres ; 90 h. 15 : Les lettres ; 90 h. 30 : Les lettres ; 90 h. 45 : Les lettres ; 91 h. 15 : Les lettres ; 91 h. 30 : Les lettres ; 91 h. 45 : Les lettres ; 92 h. 15 : Les lettres ; 92 h. 30 : Les lettres ; 92 h. 45 : Les lettres ; 93 h. 15 : Les lettres ; 93 h. 30 : Les lettres ; 93 h. 45 : Les lettres ; 94 h. 15 : Les lettres ; 94 h. 30 : Les lettres ; 94 h. 45 : Les lettres ; 95 h. 15 : Les lettres ; 95 h. 30 : Les lettres ; 95 h. 45 : Les lettres ; 96 h. 15 : Les lettres ; 96 h. 30 : Les lettres ; 96 h. 45 : Les lettres ; 97 h. 15 : Les lettres ; 97 h. 30 : Les lettres ; 97 h. 45 : Les lettres ; 98 h. 15 : Les lettres ; 98 h. 30 : Les lettres ; 98 h. 45 : Les lettres ; 99 h. 15 : Les lettres ; 99 h. 30 : Les lettres ; 99 h. 45 : Les lettres ; 100 h. 15 : Les lettres ; 100 h. 30 : Les lettres ; 100 h. 45 : Les lettres ; 101 h. 15 : Les lettres ; 101 h. 30 : Les lettres ; 101 h. 45 : Les lettres ; 102 h. 15 : Les lettres ; 102 h. 30 : Les lettres ; 102 h. 45 : Les lettres ; 103 h. 15 : Les lettres ; 103 h. 30 : Les lettres ; 103 h. 45 : Les lettres ; 104 h. 15 : Les lettres ; 104 h. 30 : Les lettres ; 104 h. 45 : Les lettres ; 105 h. 15 : Les lettres ; 105 h. 30 : Les lettres ; 105 h. 45 : Les lettres ; 106 h. 15 : Les lettres ; 106 h. 30 : Les lettres ; 106 h. 45 : Les lettres ; 107 h. 15 : Les lettres ; 107 h. 30 : Les lettres ; 107 h. 45 : Les lettres ; 108 h. 15 : Les lettres ; 108 h. 30 : Les lettres ; 108 h. 45 : Les lettres ; 109 h. 15 : Les lettres ; 109 h. 30 : Les lettres ; 109 h. 45 : Les lettres ; 110 h. 15 : Les lettres ; 110 h. 30 : Les lettres ; 110 h. 45 : Les lettres ; 111 h. 15 : Les lettres ; 111 h. 30 : Les lettres ; 111 h. 45 : Les lettres ; 112 h. 15 : Les lettres ; 112 h. 30 : Les lettres ; 112 h. 45 : Les lettres ; 113 h. 15 : Les lettres ; 113 h. 30 : Les lettres ; 113 h. 45 : Les lettres ; 114 h. 15 : Les lettres ; 114 h. 30 : Les lettres ; 114 h. 45 : Les lettres ; 115 h. 15 : Les lettres ; 115 h. 30 : Les lettres ; 115 h. 45 : Les lettres ; 116 h. 15 : Les lettres ; 116 h. 30 : Les lettres ; 116 h. 45 : Les lettres ; 117 h. 15 : Les lettres ; 117 h. 30 : Les lettres ; 117 h. 45 : Les lettres ; 118 h. 15 : Les lettres ; 118 h. 30 : Les lettres ; 118 h. 45 : Les lettres ; 119 h. 15 : Les lettres ; 119 h. 30 : Les lettres ; 119 h. 45 : Les lettres ; 120 h. 15 : Les lettres ; 120 h. 30 : Les lettres ; 120 h. 45 : Les lettres ; 121 h. 15 : Les lettres ; 121 h. 30 : Les lettres ; 121 h. 45 : Les lettres ; 122 h. 15 : Les lettres ; 122 h. 30 : Les lettres ; 122 h. 45 : Les lettres ; 123 h. 15 : Les lettres ; 123 h. 30 : Les lettres ; 123 h. 45 : Les lettres ; 124 h. 15 : Les lettres ; 124 h. 30 : Les lettres ; 124 h. 45 : Les lettres ; 125 h. 15 : Les lettres ; 125 h. 30 : Les lettres ; 125 h. 45 : Les lettres ; 126 h. 15 : Les lettres ; 126 h. 30 : Les lettres ; 126 h. 45 : Les lettres ; 127 h. 15 : Les lettres ; 127 h. 30 : Les lettres ; 127 h. 45 : Les lettres ; 128 h. 15 : Les lettres ; 128 h. 30 : Les lettres ; 128 h. 45 : Les lettres ; 129 h. 15 : Les lettres ; 129 h. 30 : Les lettres ; 129 h. 45 : Les lettres ; 130 h. 15 : Les lettres ; 130 h. 30 : Les lettres ; 130 h. 45 : Les lettres ; 131 h. 15 : Les lettres ; 131 h. 30 : Les lettres ; 131 h. 45 : Les lettres ; 132 h. 15 : Les lettres ; 132 h. 30 : Les lettres ; 132 h. 45 : Les lettres ; 133 h. 15 : Les lettres ; 133 h. 30 : Les lettres ; 133 h. 45 : Les lettres ; 134 h. 15 : Les lettres ; 134 h. 30 : Les lettres ; 134 h. 45 : Les lettres ; 135 h. 15 : Les lettres ; 135 h. 30 : Les lettres ; 135 h. 45 : Les lettres ; 136 h. 15 : Les lettres ; 136 h. 30 : Les lettres ; 136 h. 45 : Les lettres ; 137 h. 15 : Les lettres ; 137 h. 30 : Les lettres ; 137 h. 45 : Les lettres ; 138 h. 15 : Les lettres ; 138 h. 30 : Les lettres ; 138 h. 45 : Les lettres ; 139 h. 15 : Les lettres ; 139 h. 30 : Les lettres ; 139 h. 45 : Les lettres ; 140 h. 15 : Les lettres ; 140 h. 30 : Les lettres ; 140 h. 45 : Les lettres ; 141 h. 15 : Les lettres ; 141 h. 30 : Les lettres ; 141 h. 45 : Les lettres ; 142 h. 15 : Les lettres ; 142 h. 30 : Les lettres ; 142 h. 45 : Les lettres ; 143 h. 15 : Les lettres ; 143 h. 30 : Les lettres ; 143 h. 45 : Les lettres ; 144 h. 15 : Les lettres ; 144 h. 30 : Les lettres ; 144 h. 45 : Les lettres ; 145 h. 15 : Les lettres ; 145 h. 30 : Les lettres ; 145 h. 45 : Les lettres ; 146 h. 15 : Les lettres ; 146 h. 30 : Les lettres ; 146 h. 45 : Les lettres ; 147 h. 15 : Les lettres ; 147 h. 30 : Les lettres ; 147 h. 45 : Les lettres ; 148 h. 15 : Les lettres ; 148 h. 30 : Les lettres ; 148 h. 45 : Les lettres ; 149 h. 15 : Les lettres ; 149 h. 30 : Les lettres ; 149 h. 45 : Les lettres ; 150 h. 15 : Les lettres ; 150 h. 30 : Les lettres ; 150 h. 45 : Les lettres ; 151 h. 15 : Les lettres ; 151 h. 30 : Les lettres ; 151 h. 45 : Les lettres ; 152 h. 15 : Les lettres ; 152 h. 30 : Les lettres ; 152 h. 45 : Les lettres ; 153 h. 15 : Les lettres ; 153 h. 30 : Les lettres ; 153 h. 45 : Les lettres ; 154 h. 15 : Les lettres ; 154 h. 30 : Les lettres ; 154 h. 45 : Les lettres ; 155 h. 15 : Les lettres ; 155 h. 30 : Les lettres ; 155 h. 45 : Les lettres ; 156 h. 15 : Les lettres ; 156 h. 30 : Les lettres ; 156 h. 45 : Les lettres ; 157 h. 15 : Les lettres ; 157 h. 30 : Les lettres ; 157 h. 45 : Les lettres ; 158 h. 15 : Les lettres ; 158 h. 30 : Les lettres ; 158 h. 45 : Les lettres ; 159 h. 15 : Les lettres ; 159 h. 30 : Les lettres ; 159 h. 45 : Les lettres ; 160 h. 15 : Les lettres ; 160 h. 30 : Les lettres ; 160 h. 45 : Les lettres ; 161 h. 15 : Les lettres ; 161 h. 30 : Les lettres ; 161 h. 45 : Les lettres ; 162 h. 15 : Les lettres ; 162 h. 30 : Les lettres ; 162 h. 45 : Les lettres ; 163 h. 15 : Les lettres ; 163 h. 30 : Les lettres ; 163 h. 45 : Les lettres ; 164 h. 15 : Les lettres ; 164 h. 30 : Les lettres ; 164 h. 45 : Les lettres ; 165 h. 15 : Les lettres ; 165 h. 30 : Les lettres ; 165 h. 45 : Les lettres ; 166 h. 15 : Les lettres ; 166 h. 30 : Les lettres ; 166 h. 45 : Les lettres ; 167 h. 15 : Les lettres ; 167 h. 30 : Les lettres ; 167 h. 45 : Les lettres ; 168 h. 15 : Les lettres ; 168 h. 30 : Les lettres ; 168 h. 45 : Les lettres ; 169 h. 15 : Les lettres ; 169 h. 30 : Les lettres ; 169 h. 45 : Les lettres ; 170 h. 15 : Les lettres ; 170 h. 30 : Les lettres ; 170 h. 45 : Les lettres ; 171 h. 15 : Les lettres ; 171 h. 30 : Les lettres ; 171 h. 45 : Les lettres ; 172 h. 15 : Les lettres ; 172 h. 30 : Les lettres ; 172 h. 45 : Les lettres ; 173 h. 15 : Les lettres ; 173 h. 30 : Les lettres ; 173 h. 45 : Les lettres ; 174 h. 15 : Les lettres ; 174 h. 30 : Les lettres ; 174 h. 45 : Les lettres ; 175 h. 15 : Les lettres ; 175 h. 30 : Les lettres ; 175 h. 45 : Les lettres ; 176 h. 15 : Les lettres ; 176 h. 30 : Les lettres ; 176 h. 45 : Les lettres ; 177 h. 15 : Les lettres ; 177 h. 30 : Les lettres ; 177 h. 45 : Les lettres ; 178 h. 15 : Les lettres ; 178 h. 30 : Les lettres ; 178 h. 45 : Les lettres ; 179 h. 15 : Les lettres ; 179 h. 30 : Les lettres ; 179 h. 45 : Les lettres ; 180 h. 15 : Les lettres ; 180 h. 30 : Les lettres ; 180 h. 45 : Les lettres ; 181 h. 15 : Les lettres ; 181 h. 30 : Les lettres ; 181 h. 45 : Les lettres ; 182 h. 15 : Les lettres ; 182 h. 30 : Les lettres ; 182 h. 45 : Les lettres ; 183 h. 15 : Les lettres ; 183 h. 30 : Les lettres ; 183 h. 45 : Les lettres ; 184 h. 15 : Les lettres ; 184 h. 30 : Les lettres ; 184 h. 45 : Les lettres ; 185 h. 15 : Les lettres ; 185 h. 30 : Les lettres ; 185 h. 45 : Les lettres ; 186 h. 15 : Les lettres ; 186 h. 30 : Les lettres ; 186 h. 45 : Les lettres ; 187 h. 15 : Les lettres ; 187 h. 30 : Les lettres ; 187 h. 45 : Les lettres ; 188 h. 15 : Les lettres ; 188 h. 30 : Les lettres ; 188 h. 45 : Les lettres ; 189 h. 15 : Les lettres ; 189 h. 30 : Les lettres ; 189 h. 45 : Les lettres ; 190 h. 15 : Les lettres ; 190 h. 30 : Les lettres ; 190 h. 45 : Les lettres ; 191 h. 15 : Les lettres ; 191 h. 30 : Les lettres ; 191 h. 45 : Les lettres ; 192 h. 15 : Les lettres ; 192 h. 30 : Les lettres ; 192 h. 45 : Les lettres ; 193 h. 15 : Les lettres ; 193 h. 30 : Les lettres ; 193 h. 45 : Les lettres ; 194 h. 15 : Les lettres ; 194 h. 30 : Les lettres ; 194 h. 45 : Les lettres ; 195 h. 15 : Les lettres ; 195 h. 30 : Les lettres ; 195 h. 45 : Les lettres ; 196 h. 15 : Les lettres ; 196 h. 30 : Les lettres ; 196 h. 45 : Les lettres ; 197 h. 15 : Les lettres ; 197 h. 30 : Les lettres ; 197 h. 45 : Les lettres ; 198 h. 15 : Les lettres ; 198 h. 30 : Les lettres ; 198 h. 45 : Les lettres ; 199 h. 15 : Les lettres ; 199 h. 30 : Les lettres ; 199 h. 45 : Les lettres ; 200 h. 15 : Les lettres ; 200 h. 30 : Les lettres ; 200 h. 45 : Les lettres ; 201 h. 15 : Les lettres ; 201 h. 30 : Les lettres ; 201 h. 45 : Les lettres ; 202 h. 15 : Les lettres ; 202 h. 30 : Les lettres ; 202 h. 45 : Les lettres ; 203 h. 15 : Les lettres ; 203 h. 30 : Les lettres ; 203 h. 45 : Les lettres ; 204 h. 15 : Les lettres ; 204 h. 30 : Les lettres ; 204 h. 45 : Les lettres ; 205 h. 15 : Les lettres ; 205 h. 30 : Les lettres ; 205 h. 45 : Les lettres ; 206 h. 15 : Les lettres ; 206 h. 30 : Les lettres ; 206 h. 45 : Les lettres ; 207 h. 15 : Les lettres ; 207 h. 30 : Les lettres ; 207 h. 45 : Les lettres ; 208 h. 15 : Les lettres ; 208 h. 30 : Les lettres ; 208 h. 45 : Les lettres ; 209 h. 15 : Les lettres ; 209 h. 30 : Les lettres ; 209 h. 45 : Les lettres ; 210 h. 15 : Les lettres ; 210 h. 30 : Les lettres ; 210 h. 45 : Les lettres ; 211 h. 15 : Les lettres ; 211 h. 30 : Les lettres ; 211 h. 45 : Les lettres ; 212 h. 15 : Les lettres ; 212 h. 30 : Les lettres ; 212 h. 45 : Les lettres ; 213 h. 15 : Les lettres ; 213 h. 30 : Les lettres ; 213 h. 45 : Les lettres ; 214 h. 15 : Les lettres ; 214 h. 30 : Les lettres ; 214 h. 45 : Les lettres ; 215 h. 15 : Les lettres ; 215 h. 30 : Les lettres ; 215 h. 45 : Les lettres ; 216 h. 15 : Les lettres ; 216 h. 30 : Les lettres ; 216 h. 45 : Les lettres ; 217 h. 15 : Les lettres ; 217 h. 30 : Les lettres ; 217 h. 45 : Les lettres ; 218 h. 15 : Les lettres ; 218 h. 30 : Les lettres ; 218 h. 45 : Les lettres ; 219 h. 15 : Les lettres ; 219 h. 30 : Les lettres ; 219 h. 45 : Les lettres ; 220 h. 15 : Les lettres ; 220 h. 30 : Les lettres ; 220 h. 45 : Les lettres ; 221 h. 15 : Les lettres ; 221 h. 30 : Les lettres ; 221 h. 45 : Les lettres ; 222 h. 15 : Les lettres ; 222 h. 30 : Les lettres ; 222 h. 45 : Les lettres ; 223 h. 15 : Les lettres ; 223 h. 30 : Les lettres ; 223 h. 45 : Les lettres ; 224 h. 15 : Les lettres ; 224 h. 30 : Les lettres ; 224 h. 45 : Les lettres ; 225 h. 15 : Les lettres ; 225 h. 30 : Les lettres ; 225 h. 45 : Les lettres ; 226 h. 15 : Les lettres ; 226 h. 30 : Les lettres ; 226 h. 45 : Les lettres ; 227 h. 15 : Les lettres ; 227 h. 30 : Les lettres ; 227 h. 45 : Les lettres ; 228 h. 15 : Les lettres ; 228 h. 30 : Les lettres ; 228 h. 45 : Les lettres ; 229 h. 15 : Les lettres ; 229 h. 30 : Les lettres ; 229 h. 45 : Les lettres ; 230 h. 15 : Les lettres ; 230 h. 30 : Les lettres ; 230 h. 45 : Les lettres ; 231 h. 15 : Les lettres ; 231 h. 30 : Les lettres ; 231 h. 45 : Les lettres ; 232 h. 15 : Les lettres ; 232 h. 30 : Les lettres ; 232 h. 45 : Les lettres ; 233 h. 15 : Les lettres ; 233 h. 30 : Les lettres ; 233 h. 45 : Les lettres ; 234 h. 15 : Les lettres ; 234 h. 30 : Les lettres ; 234 h. 45 : Les lettres ; 235 h. 15 : Les lettres ; 235 h. 30 : Les lettres ; 235 h. 45 : Les lettres ; 236 h. 15 : Les lettres ; 236 h. 30 : Les lettres ; 236 h. 45 : Les lettres ; 237 h. 15 : Les lettres ; 237 h. 30 : Les lettres ; 237 h. 45 : Les lettres ; 238 h. 15 : Les lettres ; 238 h. 30 : Les lettres ; 238 h. 45 : Les lettres ; 239 h. 15 : Les lettres ; 239 h. 30 : Les lettres ; 239 h. 45 : Les lettres ; 240 h. 15 : Les lettres ; 240 h. 30 : Les lettres ; 240 h. 45 : Les lettres ; 241 h. 15 : Les lettres ; 241 h. 30 : Les lettres ; 241 h. 45 : Les lettres ; 242 h. 15 : Les lettres ; 242 h. 30 : Les lettres ; 242 h. 45 : Les lettres ; 243 h. 15 : Les lettres ; 243 h. 30 : Les lettres ; 243 h. 45 : Les lettres ; 244 h. 15 : Les lettres ; 244 h. 30 : Les lettres ; 244 h. 45 : Les lettres ; 245 h. 15 : Les lettres ; 245 h. 30 : Les lettres ; 245 h. 45 : Les lettres ; 246 h. 15 : Les lettres ; 246 h. 30 : Les lettres ; 246 h. 45 : Les lettres ; 247 h. 15 : Les lettres ; 247 h. 30 : Les lettres ; 247 h. 45 : Les lettres ; 248 h. 15 : Les lettres ; 248 h. 30 : Les lettres ; 248 h. 45 : Les lettres ; 249 h. 15 : Les lettres ; 249 h. 30 : Les lettres ; 249 h. 45 : Les lettres ; 250 h. 15 : Les lettres ; 250 h. 30 : Les lettres ; 250 h. 45 : Les lettres ; 251 h. 15 : Les lettres ; 251 h. 30 : Les lettres ; 251 h. 45 : Les lettres ; 252 h. 15 : Les lettres ; 252 h. 30 : Les lettres ; 252 h. 45 : Les lettres ; 253 h. 15 : Les lettres ; 253 h. 30 : Les lettres ; 253 h. 45 : Les lettres ; 254 h. 15 : Les lettres ; 254 h. 30 : Les lettres ; 254 h. 45 : Les lettres ; 255 h. 15 : Les lettres ; 255 h. 30 : Les lettres ; 255 h. 45 : Les lettres ; 256 h. 15 : Les lettres ; 256 h. 30 : Les lettres ; 256 h. 45 : Les lettres ; 257 h. 15 : Les lettres ; 257 h. 30 : Les lettres ; 257 h. 45 : Les lettres ; 258 h. 15 : Les lettres ; 258 h. 30 : Les lettres ; 258 h. 45 : Les lettres ; 259 h. 15 : Les lettres ; 259 h. 30 : Les lettres ; 259 h. 45 : Les lettres ; 260 h. 15 : Les lettres ; 260 h. 30 : Les lettres ; 260 h. 45 : Les lettres ; 261 h. 15 : Les lettres ; 261 h. 30 : Les lettres ; 261 h. 45 : Les lettres ; 262 h. 15 : Les lettres ; 262 h. 30 : Les lettres ; 262 h. 45 : Les lettres ; 263 h. 15 : Les lettres ; 263 h. 30 : Les lettres ; 263 h. 45 : Les lettres ; 264 h. 15 : Les lettres ; 264 h. 30 : Les lettres ; 264 h. 45 : Les lettres ; 265 h. 15 : Les lettres ; 265 h. 30 : Les lettres ; 265 h. 45 : Les lettres ; 266 h. 15 : Les lettres ; 266 h. 30 : Les lettres ; 266 h. 45 : Les lettres ; 267 h. 15 : Les lettres ; 267 h. 30 : Les lettres ; 267 h. 45 : Les lettres ; 268 h. 15 : Les lettres ; 268 h. 30 : Les lettres ; 268 h. 45 : Les lettres ; 269 h. 15 : Les lettres ; 269 h. 30 : Les lettres ; 269 h. 45 : Les lettres ; 270 h. 15 : Les lettres ; 270 h. 30 : Les lettres ; 270 h. 45 : Les lettres ; 271 h. 15 : Les lettres ; 271 h. 30 : Les lettres ; 271 h. 45 : Les lettres ; 272 h. 15 : Les lettres ; 272 h. 30 : Les lettres ; 272 h. 45 : Les lettres ; 273 h. 15 : Les lettres ; 273 h. 30 : Les lettres ; 273 h. 45 : Les lettres ; 274 h. 15 : Les lettres ; 274 h. 30 : Les lettres ; 274 h. 45 : Les lettres ; 275 h. 15 : Les lettres ; 275 h. 30 : Les lettres ; 275 h. 45 : Les lettres ; 276 h. 15 : Les lettres ; 276 h. 30 : Les lettres ; 276 h. 45 : Les lettres ; 277 h. 15 : Les lettres ; 277 h. 30 : Les lettres ; 277 h. 45 : Les lettres ; 278 h. 15 : Les lettres ; 278 h. 30 : Les lettres ; 278 h. 45 : Les lettres ; 279 h. 15 : Les lettres ; 279 h. 30 : Les lettres ; 279 h. 45 : Les lettres ; 280 h. 15 : Les lettres ; 280 h. 30 : Les lettres ; 280 h. 45 : Les lettres ; 281 h. 15 : Les lettres ; 281 h. 30 : Les lettres ; 281 h. 45 : Les lettres ; 282 h. 15 : Les lettres ; 282 h. 30 : Les lettres ; 282 h. 45 : Les lettres ; 283 h. 15 : Les lettres ; 283 h. 30 : Les lettres ; 283 h. 45 : Les lettres ; 284 h. 15 : Les lettres ; 284 h. 30 : Les lettres ; 284 h. 45 : Les lettres ; 285 h. 15 : Les lettres ; 285 h. 30 : Les lettres ; 285 h. 45 : Les lettres ; 286 h. 15 : Les lettres ; 286 h. 30 : Les lettres ; 286 h. 45 : Les lettres ; 287 h. 15 : Les lettres ; 287 h. 30 : Les lettres ; 287 h. 45 : Les lettres ; 288 h. 15 : Les lettres ; 288 h. 30 : Les lettres ; 288 h. 45 : Les lettres ; 289 h. 15 : Les lettres ; 289 h. 30 : Les lettres ; 289 h. 45 : Les lettres ; 290 h. 15 : Les lettres ; 290 h. 30 : Les lettres ; 290 h. 45 : Les lettres ; 291 h. 15 : Les lettres ; 291 h. 30 : Les lettres ; 291 h. 45 : Les lettres ; 292 h. 15 : Les lettres ; 292 h. 30 : Les lettres ; 292 h. 45 : Les lettres ; 293 h. 15 : Les lettres ; 293 h. 30 : Les lettres ; 293 h. 45 : Les lettres ; 294 h. 15 : Les lettres ; 294 h. 30 : Les lettres ; 294 h. 45 : Les lettres ; 295 h. 15 : Les lettres ; 295 h. 30 : Les lettres ; 295 h. 45 : Les lettres ; 296 h. 15 : Les lettres ; 296 h. 30 : Les lettres ; 296 h. 45 : Les lettres ; 297 h. 15 : Les lettres ; 297 h. 30 : Les lettres ; 297 h. 45 : Les lettres ; 298 h. 15 : Les lettres ; 298 h. 30 : Les lettres ; 298 h. 45 : Les lettres ; 299 h. 15 : Les lettres ; 299 h. 30 : Les lettres ; 299 h. 45 : Les lettres ; 300 h. 15



IGNACIO GOMEZ-FUJADO

PROFONDEUR

Bonjour, monsieur Jung!...

Etrange destin que celui de Jung : haï par les freudiens, méprisé par les « intellectuels », ignoré par beaucoup, le fondateur de la « psychologie analytique » n'en connaît pas moins, depuis quelques années, un regain de célébrité...

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

CONTRAIREMENT à ce qu'on dit, Carl-Gustav Jung n'a jamais été le « disciple » de Freud. Lorsque le docteur Jung va, en 1907, rendre visite au docteur Freud, chacun d'eux a déjà derrière soi une carrière scientifique personnelle et solide. Pendant quelques années, les deux médecins sympathisent, persuadés l'un et l'autre d'avoir trouvé l'interlocuteur idéal. Puis des divergences commencent à apparaître : Jung critique l'esprit systématique du Viennois, qui ramène tout, désir à la pulsion sexuelle et toute névrose au complexe d'Œdipe ; Freud, de son côté, considère les réserves de son collègue surchois comme une forme d'hérésie. En fait, l'empirisme de Jung — qui a toujours fait passer les données de l'expérience avant les constructions philosophiques — s'accorde mal avec le souci de Freud : parvenir à une grande théorie.

De cette différence va naître une brouille mémorable, pratiquement consommée dès 1913. Et comme de l'hérésie au schisme il n'y a qu'un pas, Jung ne tarde guère à rejeter le label « psychanalytique », que Freud et ses disciples s'approprient. Dès lors, ceux de Jung se rangeront sous une autre bannière, celle de la « psychologie des profondeurs », de la « psychologie analytique », voire même de la « psychologie complexe ». Entre les deux, dit Jung, se fonde une immense : la psychanalyse n'est qu'une « petite psychiatrie » ; elle ne cherche qu'à réadapter l'individu aux normes du groupe environnant. La psychologie des profondeurs, elle, est une « grande psychiatrie » : elle ne vise à rien de moins qu'à l'épanouissement de la personnalité totale, qui, pour parvenir à la libération suprême, c'est-à-dire à la réalisation de soi — née de l'intégration, par l'individu, des archétypes issus de l'inconscient collectif — doit préalablement surmonter les résistances opposées par le moi. Deux voies qui, évidemment, ne mènent pas vers les mêmes horizons.

En France, c'est le freudisme qui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, s'installe en force. Alors que Jung est encore vivant (sa mort n'intervient qu'en 1961) et que ses disciples prolifèrent en Italie et aux Etats-Unis, l'école française de psychiatrie, Lagache et Lacan en tête, défendent avec intranquillité l'orthodoxie freudienne. Jusqu'à la fin des années 60, les jungiens demeurent donc aussi timides que peu nombreux. Ils n'ont aucun impact sur l'intelligentsia qui règne dans les salons parisiens, à l'Université ou chez les éditeurs. Seuls un anthropologue passionné par l'imaginaire (Gilbert Durand), un historien des religions (Mircea Eliade), un islamisant (Henry Corbin), manifestent quelque intérêt pour l'œuvre de Jung, encore très peu traduite à cette époque.

Mai 1968

Mais les psychanalystes, eux, l'ignorent superbement. Aujourd'hui même, aucune fissure ne semble être apparue dans le béton de cette ignorance : les grandes revues de psychanalyse continuent de fermer leurs portes aux « spiritualistes » jungiens, suspects à la fois de sympathie pour le nazisme et de religiosité trouble, tandis que les disciples de Lacan persistent à refuser toute discussion sur l'inconscient collectif — bien que Freud lui-même paraisse avoir utilisé une notion similaire dans *Totem et tabou* (1).

Pourtant, hors des cercles

strictement psychanalytiques, les choses sont en train de changer. Très vite, il faut l'ajouter. Si vite que ce renouveau de curiosité pour les travaux de Jung a de quoi déconcerter. Mais il s'explique si l'on y regarde mieux : trois circonstances au moins ont, en effet, ramené les regards vers l'œuvre immense — des dizaines d'ouvrages s'échelonnant sur cinquante ans — de ce savant, qui fait, maintenant, parfois figure de précurseur.

D'une part, l'intérêt pour l'ethnologie, le folklore et l'histoire des religions, en particulier pour celles des peuples sans écriture, confiné jadis à un petit cercle d'érudits, a donné lieu depuis vingt ans à une littérature fort abondante et très prise du public cultivé. Du coup, Jung, qui, dans la seconde moitié de sa vie, s'était passionné pour ces thèmes, en a repris quelques lustras.

Ensuite, le mouvement de contestation antipsychanalytique, qui s'est développé en Angleterre vers la fin des années 50, a montré une prédilection pour les psychothérapies « non répressives », pour les techniques orientales de relaxation et les philosophies qui les sous-tendent, bref, un respect du « fou », un désir de se mettre à son écoute et un souci du « sacré » qui, par bien des côtés, apparentent Laing et Cooper à Jung. Là aussi, toute une génération de « psy » — psychologues et psychiatres — s'est retrouvée, souvent sans le savoir, dans le sillage du médecin surchois qui, dès 1938, avait fait le pèlerinage à Bénarès.

Enfin et surtout, c'est la grande vague de mai 1968 qui a donné à mille tendances éparées et souvent mal conscientes, d'elles-mêmes, la possibilité de se

regrouper derrière la bannière jungienne. Le refus d'un intellectuelisme desséchant, le désir de plonger dans des sources spirituelles qui s'adressent à la personnalité totale, la méfiance envers tout dogmatisme, l'explosion des paroles et des désirs refoulés, la volonté de rompre avec la société de consommation occidentale, l'appel de la nature et celui de l'Orient : tous ces traits de la révolte étudiante se sont conjugués pour redonner à l'œuvre de Jung une actualité inattendue. Sans doute est-il un peu insuffisant de réduire mai 1968 à cette rébellion contre le matérialisme ; mais il est certain qu'au-delà des événements — une demande très profonde montrait des couches les plus diverses de la population, et pas seulement des jeunes, une demande à laquelle le jungisme apportait des réponses séduisantes. Une longue série de faits en témoigne, que nous pouvons mieux apprécier avec douze ans de recul.

Et tout d'abord la multiplication des praticiens qui, dès 1969, éprouvent le désir de se regrouper. C'est alors qu'est créée la Société française de psychologie analytique (S.F.P.A.), affiliée à l'Association internationale de psychologie analytique (totale-ment distincte, évidemment, des associations psychanalytiques d'obédience freudienne). Et le succès est immédiat. De neuf membres en 1969 la S.F.P.A. est passée à trente membres actifs aujourd'hui — plus une quarantaine de membres associés, en passe de devenir praticiens à leur tour. Notons qu'une forte majorité parmi ces analystes jungiens est composée de médecins : les activités de la S.F.P.A. sont d'ailleurs principalement orientées vers l'aspect clinique de la psycholo-

gie analytique. Beaucoup plus tolérants que les freudiens, les praticiens jungiens lisent Lacan, Winnicott et les antipsychiatres : ils se soucient essentiellement de psychothérapie, dans une perspective originale mais encore médicale.

Longtemps installé rue de Lanneau, chez le docteur Elie Humbert qui présidait aux destinées de la Société, celle-ci a aujourd'hui transféré son siège au n° 1 de la place de l'Ecole-Militaire, en même temps que le docteur Geneviève Guy-Gillet venait à sa tête. Dans les mêmes locaux se trouve aussi le Groupe d'études C-G. Jung qui à la différence de la S.F.P.A., est ouvert aux non-analystes. Locaux trop exiguës, d'ailleurs, car le public ne cesse d'affluer : cours et séminaires drainent sans cesse plus de monde. La bibliothèque donne une petite idée de tout ce qui a pu s'écrire, en France du moins, sur Jung. Et l'on vend même des conférences enregistrées sur cassette !

Le « grand œuvre »

Second volet du diptyque : le groupe de ceux qui se disent moins intéressés par l'aspect strictement médical de l'œuvre de Jung que par les percées d'autres domaines : l'alchimie, la gnose, les sagesses orientales. Ce groupe, qui n'a pas de nom, ni de structures figées, est animé par Etienne Perrot. Il réunit quelques disciples fervents, soucieux de rechercher à la fois le « grand œuvre » initiatique, c'est-à-dire la réalisation du soi profond, et une nouvelle éthique à la mesure des exi-

gences de l'âme moderne, lassée du matérialisme ambiant. Pour E. Perrot, l'année 1928, durant laquelle Jung lut le manuscrit d'un traité alchimique chinois intitulé *le Mystère de la fleur d'or* et commença ses recherches en ce domaine, marque un tournant décisif pour la modernité : la psychologie analytique n'est-elle pas, en un sens, la vérité de l'alchimie médiévale, c'est-à-dire une alchimie toute intérieure, tournée vers le « veill de l'âme et l'illumination spirituelle » ? C'est en tout cas le thème que Perrot développa lors d'un séminaire public qu'il tint, d'octobre 1968 à juin 1970, au Musée social de Paris — t qui fit quelque bruit.

Naturellement, ces deux groupes ont beaucoup publié. Et surtout, ils ont publié Jung. Depuis une quinzaine d'années, les traductions commencent enfin à apparaître. Certes, il n'y a pas encore d'œuvres complètes en chantier — alors que celles-ci sont déjà disponibles en anglais et le seront d'ici peu en allemand. Mais enfin les grands livres de Jung sont devenus presque tous accessibles ; et bien que la presse néglige en général d'en rendre compte — tant le préjugé en faveur de Freud, en France, reste fort ! — ils se vendent bien : les cinq mille premiers exemplaires de l'autobiographie de Jung, *Ma vie*, n'ont pas été épuisés, dès janvier 1967, en quelques semaines ?

Actuellement, deux éditeurs se sont taillé la part du lion. Bachel-Chastel, où sont parus une quinzaine de titres — traduits sous la direction du docteur Cahen, membre de la S.F.P.A., — et Albin-Michel, où les grands ouvrages de Jung sur l'alchimie et le temps ont été confiés à Etienne Perrot. Celui-ci, après avoir offert au public français *Psychologie du transfert* et *Commentaire sur le Mystère de la fleur d'or*, travaille actuellement à la traduction du *Mysterium conjunctio-nis* et de *Aion* — qui sortiront fin 1980, début 1981.

(Lire la suite page XIV.)



SERGE BIHANNIO

MÉMOIRE

Nuto Revelli la voix des paysans piémontais

Nuto Revelli est un homme qui écoute. Il a écouté des centaines de paysans du Piémont et il a retranscrit leurs paroles dans des livres. Avec lui, c'est le monde des pauvres qui s'exprime.

CLAUDE AMBROISE

AVEC la publication en France du *Monde des vaincus* (1), nous avons découvert la vie des paysans du Piémont, de la fin du dix-neuvième siècle à nos jours. Reste à découvrir l'homme qui a recueilli les bouleversantes autobiographies qui composent ce livre.

Dans cet appartement moderne de Coni, sur une étagère, sont rangées, dans leurs coffrets blancs, les bandes magnétiques qui conservent les voix de deux cent cinquante paysans et paysannes pauvres du Piémont. Chaque voix est une vie. Laissons parler Nuto Revelli, c'est un peu comme inverser les rôles.

« Je ne suis ni un historien, ni un sociologue, ni un anthropologue. Je suis Nuto Revelli, avec, en moi, cette passion pour le monde paysan, pour les paysans de chez moi... C'est depuis les années de guerre que ces gens et leurs problèmes m'intéressent. J'ai fait la guerre, la guerre fasciste sur le front russe, comme officier, avec des soldats qui étaient des paysans. Après, pendant vingt mois, j'ai fait la guerre comme partisan dans les vallées des environs de Coni et en France, dans les vallées de la Tirol et de la Vénétie. Français ou Italiens, c'étaient les mêmes montagnards, les mêmes paysans.

« Une fois la guerre finie, j'ai publié mon *Journal de Russie*. Dès ce moment-là, j'aurais voulu écrire un livre paysan, un livre sur le monde paysan. Je me suis laissé convaincre par Livio Bianco (2) de reprendre mon expérience de guerre. J'ai réédité le *Journal de Russie* et réécrit, à l'aide de documents et de témoignages divers, mon temps de partisan. C'est ainsi que j'ai écrit *La Guerre des poètes* (1982).

« Et puis, je me suis mis à faire parler les autres. J'ai interviewé une quarantaine de paysans qui avaient vécu l'expérience de la guerre sur différents fronts : France, Albanie, Grèce, Russie. Dans ma tête, il y avait encore la guerre. En 1968, a paru *la Strada del Dovo*, qui est un recueil de témoignages sur la guerre, provenant, pour la plupart, de soldats paysans. Ensuite, j'ai recueilli des lettres de soldats morts ou disparus. J'ai travaillé cinq ans à cette recherche et j'ai réécrit dix mille lettres. Je les ai toutes photocopiées. C'est une documentation que je souhaite voir étudier un jour par quelqu'un. On y voit très bien ce qu'est la guerre pour les paysans (3).

« Mon expérience de la guerre, il fallait que j'arrive à la digérer. J'avais besoin de clarifier tout ce qu'il y avait d'irrationnel dans ma façon de revivre et de dire la guerre. C'est pour cela que je me suis mis à parler avec des gens qui avaient vécu la même expérience que moi. Evidemment, on peut se demander pourquoi je suis allé à la recherche des soldats et non pas des généraux... Les soldats m'ont aidé à y voir clair. Quand j'ai cru que je m'étais libéré du discours de la guerre, j'ai commencé à interroger les paysans du temps de paix. J'ai passé sept années sur cette recherche, qui a abouti au *Monde des vaincus*.

« Je n'ai pas passé tout mon temps à écrire des livres et à recueillir des témoignages. Je vendais du fer. Ce travail quotidien m'aiderait à garder les pieds sur terre. Je me déplaçais, j'avais des échanges avec les gens : des artisans, des petits industriels. Nous faisons des affaires, mais nos rapports n'étaient pas ceux des rapports d'argent. Ça travaillait financièrement mes recherches, parfois coûteuses. Il y a deux ans, j'ai cessé de m'occuper du fer, car je ne m'intéressais plus qu'aux clients

susceptibles de me mettre en contact avec des paysans, et le commerce finissait par s'en ressentir. Et puis, je faisais ce métier depuis trente ans. Actuellement, je ne me consacre plus qu'à mes recherches et à mes livres.

« Je suis né et j'ai grandi avec le fascisme. J'ai aimé beaucoup le sport, où je réussissais assez brillamment. Je voyageais à travers l'Italie comme athlète. En 1939, je suis entré à l'académie militaire de Modène (4). Quand j'en suis sorti, deux ans après, j'avais beaucoup de théorie dans la tête et une vision triomphaliste de la guerre. J'ai été affecté à un bataillon qui revenait d'Albanie, ici, à Coni. Les soldats — des paysans de nos vallées — ont rompu l'enchantement.

Cinquante ans après

« Dans une note confidentielle, rédigée après quelques mois de présence au corps (c'était peu avant le départ pour la Russie), mes supérieurs disaient que j'étais un excellent élément, mais ils ajoutaient : « Les soldats semblent lui en imposer. » Et c'était vrai. Ils avaient fait la guerre, moi non. J'étais un privilégié par rapport à eux, et cela ne me plaisait pas. Je parlais avec eux, je ne m'estimais pas culturellement supérieur à eux. Je sentais que j'avais besoin d'eux. Dans les situations difficiles, le mécanisme s'automatise : ils sentaient qu'ils avaient besoin de moi, et moi je sentais que j'avais énormément besoin d'eux. C'est ainsi qu'ils m'ont sauvé, et que j'ai pu en sauver quelques-uns.

« J'en reviens toujours à la guerre, car c'est là que j'ai eu l'occasion d'apprécier la culture de ces gens : l'intelligence personnelle de beaucoup, mais aussi une sorte d'intelligence collective. Il n'y a aucune mythification rétrospective de ma part.

J'étais très jeune alors, mais je sentais cela. Ils avaient comme des antennes que nous ne possédions pas. De leurs dialogues pouvait surgir une intuition, une intuition collective.

« Sans cette force, sans cette culture paysanne, je ne serais pas ici, je serais resté en Russie. Pensés à ces gens qui arrivaient à faire avancer un mulet par 40° au-dessous de zéro. Le mulet était recouvert d'une croûte de glace, on aurait dit un mulet de pierre. Attelés à un traîneau avec vingt ou trente blessés, ce mulet qui n'avait rien à manger, ils le faisaient avancer ! Si le traîneau se cassait, ils l'arrangeaient. Ces paysans étaient capables de repérer un champ de pommes de terre sous la neige. Au maquis, j'ai retrouvé la même chose. J'ai toujours senti que j'avais des dettes à l'égard de ces gens-là.

« Le fait d'avoir vécu une expérience comme le front russe et d'être entré dans des centaines de maisons paysannes, pour y recueillir des lettres de soldats, m'a aidé énormément à pénétrer dans le monde paysan. Quand j'allais faire les interviews du *Monde des vaincus*, souvent, j'étais aussi accueilli par des gens qui m'avaient fait la guerre de Russie. Dans nos vallées, mais aussi dans les Langhe (5), ou dans la plaine, une famille sur trois a perdu un frère, un cousin, un neveu en Russie. Le fait d'avoir vécu cette expérience faisait de moi quelqu'un en qui on pouvait avoir confiance. Ou bien, au cours du témoignage, l'interlocuteur, qui ne savait rien de mon passé, et qui était en train de me parler de sa guerre — la première guerre mondiale, par exemple — me demandait spontanément : « Et vous, vous avez fait la guerre ? » Et quand je lui répondais : « Oui, j'ai fait la Russie », je percevais en lui un changement d'attitude : il reconnaissait en moi quelqu'un qui avait souffert.

« Dans le *Monde des vaincus*, j'ai retrouvé, malgré moi, la guerre. Je ne voulais pas que ces paysans m'en parlent. C'était une expérience que j'avais laissée derrière moi. Pourtant, je ne les interrompais pas : je ne presse pas les gens de questions ; je les mets sur les rails et, de temps en temps, je les aide à s'orienter. Je les laisse donc digérer leur guerre et puis je suggère un autre thème. Je tentais d'arriver au discours de la paix des paysans pauvres. Mais les souvenirs de la première guerre mondiale étaient d'une netteté extraordinaire, d'une précision étonnante. Cinquante ans après, ils se rappelaient les noms de leurs camarades, les noms des lieux, les cotes où ils avaient combattu. Quelle mémoire topographique ! Les chemins muletiers, la une maison, à côté la tranchée... Ces paysans qui avaient vécu de façon dramatique l'expérience

de la guerre étaient allés après en Amérique, en France, ils avaient parfois fait le tour de l'Europe. Pourtant, ces souvenirs de travail en temps de paix étaient beaucoup plus estampés que les souvenirs de guerre. Je me demande toujours pourquoi ce choc a été plus fort que tant d'autres. Car, enfin, quitter une vallée du Piémont pour se retrouver dans l'Oklahoma, ce n'était pas rien non plus.

« Les femmes parlent beaucoup moins de la guerre. La guerre des femmes, c'est l'accouchement. Pour les femmes de la vieille génération, qui avaient dix, douze, quatorze enfants, on peut comprendre que l'accouchement ait été le thème obsédant de toute une vie. Ça fait deux ans que je travaille, à temps complet, à une enquête sur les femmes. Là encore, ce que je cherche à comprendre, c'est le monde rural pauvre. Les femmes parlent avec moins d'embarras que les hommes, me semble-t-il. J'ai déjà recueilli cent cinquante témoignages. C'est étonnant comme elles parlent, comme elles ont besoin de parler de ces choses-là. Pour moi, il s'agit d'une recherche difficile, mais qui me plaît énormément.

Deux Italie pauvres

« L'enquête concerne trois générations. Parmi les jeunes, un groupe très intéressant est constitué par les méridionales qui sont venues ici pour épouser des paysans. Les paysans ne trouvent plus de femmes qui veulent rester à la terre. Des intermédiaires leur procurent des Calabraises. La médiation en matière de mariage est une vieille pratique. Mais elle est devenue un commerce : le paysan achète à un médiateur d'ici, qui a un correspondant là-bas, une photo de fille disposée à venir dans le Nord. Au dos de la photo, il y a l'adresse en Calabre. Le paysan y va. Il voit s'il a trouvé chaussure à son pied. Au besoin, le correspondant du médiateur d'ici lui fera rencontrer d'autres candidates.

« Ces femmes méridionales, victimes, elles aussi, du mythe du Nord, au lieu d'un village pauvre, comme là-bas, parfois elles n'ont trouvé ici qu'une pauvre maison... Ce sont deux Italie pauvres qui se mettent ensemble. Ces Calabraises, il arrive qu'elles se marginalisent. Leurs vies sont des histoires sur lesquelles méditer. On s'y fait une certaine idée de l'Italie : déracinement, industrialisation forcée... Mais il y a des femmes vraiment extraordinaires, d'une énergie terrible, qui arrivent à s'intégrer. Elles font marcher la famille, elles veulent que leurs enfants travaillent à l'école. Il y en a plusieurs centaines dans les Langhe et dans les vallées des environs de Coni. C'est un monde passionnant. Je

suis allé voir les familles de certaines, en Calabre.

« Tous ces témoignages, je les recueille dans les dialectes originaux. En général, le témoin qui ne me connaît pas veut me rendre la tâche plus facile. Mais j'insiste pour qu'il parle dans son dialecte à lui : le dialecte des hautes Langhe ou les patois océitans des vallées de Coni. Chaque zone, chaque village a son dialecte particulier. Je leur demande de parler à leur manière. Il s'agit de langues vivantes, peut-être pas pour très longtemps encore. Un homme qui parle dans sa langue à lui est plus libre. Le rapport avec l'interlocuteur s'en trouve facilité. Je pourrais, moi aussi, parler leur dialecte, mais il n'y a pas de raison. Ça aurait déjà quelque chose de démagogique. Bien des choses me rendent différent d'eux, et il est juste que je le reste. L'important est que se crée un rapport de collaboration. Je ne dis pas un rapport d'amitié, car l'amitié c'est quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus complexe.

« Le premier abord n'est pas toujours aisé. Par exemple, pour l'enquête que je fais actuellement, j'ai recueilli des témoignages de femmes sur l'émigration en France. Ce sont des femmes âgées, aujourd'hui. Elles parlent du temps où elles étaient des gamines de treize-quatorze ans, qui allaient travailler en montagne, comme bergères, ou aux environs de Nice à la cueillette des fleurs. Il y en a une, la première fois que je lui ai parlé, elle s'est assise sur la marche la plus basse de sa maison et elle ne m'a pas fait entrer chez elle. Moi, j'étais là. Mais il y avait en elle comme l'ouverture d'un dialogue. J'ai été la voir une autre fois, nous sommes devenus un peu plus amis, et puis vraiment amis. Elle m'a accueilli chez elle. Nous sommes amis. Elle m'a parlé de l'émigration, vraiment bien.

Besoin de parler

« Un témoignage peut durer quatre heures, huit heures quand ils me demandent de revenir. Le besoin de parler de ces gens, c'est terrible. Quand ils ont vu *Il mondo dei vinti* (comme je le fais toujours, j'ai porté un exemplaire à chacun de mes témoins), ils ont senti que leur avait été reconnu le droit à cette vie qui avait été la leur ; qu'ils n'avaient pas à en avoir honte. Ils ont pu se considérer comme importants aux yeux de leurs petits enfants, et même de leurs enfants.

« Les jeunes, qui découvraient souvent ce livre à travers l'école, ont commencé à se rendre compte d'où ils venaient. J'ai l'impression que, présenté de cette façon, le discours des vains a cessé de leur apparaître comme un prêche familial ou comme le récit d'une misère passée qui les agaçait.

« J'ai recueilli des témoignages dans des endroits où j'avais fait le partisan, et il m'est arrivé d'entendre des choses désagréables, blessantes, parce que fausses. J'ai quand même enregistré. Dans l'introduction, je peux me laisser aller à dire ce que je pense. Mais le document, c'est le document.

« Personne ne m'a montré le chemin, je l'ai trouvé tout seul. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il y avait des questions de méthode. J'ai voulu donner une voix à ces gens parce que je crois en eux. L'important, c'était qu'ils parlent. Ce monde qui avait tant de choses à dire et qui n'était jamais arrivé à s'exprimer, il fallait l'aider à le faire. A travers cette confrontation, je m'efforce aussi de ne pas oublier. Il y a en moi ce besoin d'une confrontation avec les autres, pour ne pas devenir différent de ce que je veux être... Je ne suis pas un pur magnétophone. Dans ce que ces paysans disent, j'y suis moi aussi. »

(1) *Il mondo dei vinti* a paru en 1977 chez Einaudi à Turin. Le livre a connu un remarquable succès, aussi bien auprès du grand public que chez les spécialistes. *Le Monde des vaincus*, qui paraît chez Maspero (c'est le *Monde des vaincus* du 27 juin 1980), est une sélection de ces autobiographies.

(2) Dante Livio Bianco a été l'un des chefs de la Résistance italienne en Piémont (Formation Giustizia e Libertà). De lui, Revelli dit : « Quand j'étais partisan, il m'a fait accéder à la conscience politique. » Cf. Dante Livio Bianco, *Guerra per la pace*, Franceschi di Norberto Bobbio, introduction de Nuto Revelli, Einaudi (7^e éd.), 1973.

(3) Des extraits de ces recueils de lettres ont été publiés par Revelli et cf. *L'ultimo fronte. Lettere di soldati caduti e dispersi nella seconda guerra mondiale*, Einaudi, 1971, 533 pages.

(4) L'écrivain italien de Saint-Cyr.

(5) Les Langhe. Toujours en province de Coni, c'est la région d'Alba. Cf. les romans de Pavese et de Beppe Fenoglio (la Guerre sur les collines).

LA VIE AUX CHAMPS

La martre, bête de nuit

JEAN TAILLEMAGRE

Le mâle avait été pris à un piège amorcé avec une graine de pois-champ. Il avait suivi la coulée d'un lapin, et elle restait seule, maintenant, dans son espace carnassier dans le grand bois de Perche où se mêlent chênes, hêtres et pins. Mais elle ne se souciait pas de la perte de son compagnon, ayant déjà subi ses assauts amoureux à la fin

du mois de juin. Tout au début de sa gestation, elle n'en ressentait pas la lourdeur, chassait comme d'habitude avec une effrayante agilité. Repue l'avant-veille d'une portée de six ou sept petits, elle attendait l'aube suivante pour repartir en chasse, descendre du hêtre où elle gîtait depuis le printemps dans une crevasse agrandie jadis par un pic-épeiche; elle écoute

un instant, immobile, les sons épars de la nuit finissante; coassements lointains de grenouilles égarées sur la vase du bord d'un étang, hululement d'un chat-huant, clapotements de gouttes de rosée tombant de feuille en feuille, qu'elle s'impatientait de recevoir sur son pelage chatin foncé et jusqu'à sa gorge d'une belle teinte orange que la chaleur de l'été commençait à ternir.

Basse sur pattes, elle allait simplement à la manière d'un chat, sans laisser de traces tant ses sols plantureux se posaient doucement sur la terre. Pour traverser un buisson elle s'aplatissait, tirait son corps, d'une soixantaine de centimètres, qu'allongait une queue rabattue, fourrait comme celle d'un renard, évitant de blesser aux épines ses courtes oreilles arrondies. Parfois elle s'arrêtait pour flairer de son museau pointu, droitement orné de moustaches, la piste d'une autre bête des bois. C'est ainsi qu'apercevant les crottes d'un lièvre elle les renifla, sut aussitôt que la voie était fraîche. Il lui suffisait de la suivre, d'atteindre la luserne borbordant un côté du bois, car la martre s'en doutait, le bouquin,

la panse pleine, devait s'être couché sur place.

Bien qu'il ait coutume de chasser la nuit, le petit fauve, la faim le tentant, pensa qu'il ne courrait aucun risque en s'aventurant, à l'aube, sur un espace découvert. Peu à peu, les arbres, se détachant d'une masse confuse, reprenaient leur aspect distinct.

Une lumière glauque faite des reflets multipliés de feuilles, d'herbes, de mousses, étendue dans le sous-bois annonçait la montée du matin; déjà les oiseaux reprenaient vie. Un pigeon ramier décrivait des cercles au-dessus d'un chêne, survolant ses petites battes des ailes, agrippées à une branche; des roitelets huppés de jaune sautillaient sur des buissons.

La martre, qui savait les caprices endormis, ne s'en souciait pas, tout à son désir de suivre la piste chaude du lièvre. Quand les arbres éclaircis signalèrent l'orée du bois, elle avança prudemment, sachant qu'il percevait de fort loin le moindre bruit suspect et détalait aussitôt. Evitant de faire craquer des brindilles sèches sous ses pattes de velours, satisfaite de se trouver à contre-vent, son odoriférant ne pouvant alors la dénoncer, elle aborda la prairie. A quelques mètres devant elle, les oreilles tubulées du capucin, son dos couleur de chamois, son blé marbré de quelques traînées blanchâtres, émergèrent de la luserne. Il n'eut pas le temps de fuir.

Rassasiée d'une chair chaude, le museau encore barbouillé de sang, la martre ne s'attarda pas sur place. Le ciel devenu bleu et clair, par endroits, commen-

çait à effacer les ombres traînantes dans les bas-fonds, l'air s'attédisait. La bête carnassière devait retrouver le couvert du bois, se mettre à l'abri pour digérer. Mais cette viande noire lui laissait dans la gueule un rémanent fade qu'elle voulait dissiper en goûtant quelques douceurs.

Gourmande

Comme presque tous les carnassiers, elle était gourmande et, sauf l'hiver, le début du printemps, elle trouvait à satisfaire son penchant. Les trois corbeilles bigaronnées qu'elle avait plantées juste à l'entrée d'un champ lui offraient dès le mois de juin des fruits carmin veinés de pourpre noir, croquants et fermes. Elle les disputait aux gros-becs trapus qui venaient à l'aube piller les fruitiers. Souvent ils attendaient pour s'envoler qu'ils fussent prêts d'être assommés d'un coup de patte. Plus tard, la saveur douce des baies d'arnelles attirait la martre, mais elle préférait le miel à tous les fruits mûrs. Elle n'ignorait pas le danger de piller la réserve d'un essaim de ces abeilles forestières rousse et velues instantanément irritées par une intrusion. Aussi elle attendait qu'elles fussent rassemblées, à demi engourdies par la nuit dans le rucher sauvage avant de se livrer à une rapine.

Mais, ce matin-là, elle avait hâte d'atténuer le rémanent emplissant sa gueule. La semaine dernière elle avait justement repéré un chêne creux riche en couvain, en cire et en miel. Arrivée au pied de l'arbre, elle hésita avant de l'escalader, mais la tentation

fut plus forte que son inquiétude à attaquer un essaim éveillé. Enfonçant lentement ses griffes dans l'écorce pour éviter le crisement de leur pénétration hâtive, elle commença une grimpe prudente.

Elle s'élevait peu à peu, s'arrêtait, reprenait sa respiration, et son corps étiré apparaissait et disparaissait tour à tour entre les feuilles à peine ébranlées. Bientôt, le rucher fut proche, à quelques mètres et au-dessus d'elle. Alors, sautant d'une branche à l'autre avec une légèreté inouïe, sans seulement la faire bouger, pesant pourtant près de 2 kilos, elle atteignit les rayons. Les assaillants hésitèrent. Fouillant du museau les alvéoles garnies de nectar, broyant de ses dents aiguës la cire, elle s'empara du liquide sirupeux et sucré, sans paraître incommodée par les abeilles, d'abord stupéfaites, qui sortaient, se précipitaient, enveloppaient la chasseresse de cercles sonores. De temps à autre, elle reculait, se secouait, puis, ses yeux étincelants à l'iris doré à demi clos reprenait la fouille des ongles et des dents. Elle ne partit que saoulée de miel, des abeilles encore accrochées à sa fourrure qu'elle écartait en se frottant durement contre les branches et le tronc de l'arbre.

A la mi-août, la martre se dépitait de la crevasse qu'elle habitait. Son instinct la poussait à se mettre en quête d'un autre gîte plus vaste dans lequel elle pourrait mettre bas l'an prochain. Durant ses courses nocturnes à travers le bois, elle

GÉNÉALOGIE

Lectures pour l'été

PIERRE GALLERY

Comme toujours, les publications d'ordre généalogique abordent le sujet sous des angles foncièrement différents. Un guide canadien assez technique, malheureusement en anglais, présente la recherche dans tous les pays du monde (1). Un ouvrage facile à lire disserte agréablement sur la généalogie et l'onomatologie (2). Des chercheurs communiquent le résultat de leurs travaux (3) et (4). Un autre propose un livre d'or à remplir (5), tandis que la généalogie sert successivement de cadre à l'histoire de familles de marins (6), de militaires (7) et de paysans (8). L'année Flaubert, enfin, nous vaut une étude très intéressante sur ce dernier (9).

Quelques notes de lecture peuvent être proposées à leur sujet.

Bien sûr, la France possède les plus anciennes et les plus riches archives d'état civil du monde (au sens le plus large du terme). Il est exact que les premiers documents du Châtelet de Paris (10) remontent à 1255, que ceux des Domaines (11) commencent du douzième au quinzième siècle suivant les départements, que d'autres séries les égalent en ancienneté. Toutefois, dire que les archives baptismales françaises remontent, d'une façon générale, au troisième siècle ne correspond pas seulement à l'expression d'une généralisation abusive, c'est purement et simplement une erreur.

Un guide, destiné aux chercheurs généalogistes canadiens, le déclare cependant (1). L'affirmation est suffisamment surprenante pour que l'on puisse alléguer une erreur strictement matérielle, une coquille infini-

ment regrettable. L'ouvrage, en effet, décrit toutes les sources d'information généalogique pouvant se révéler nécessaires au chercheur canadien. Les archives de chacune des provinces canadiennes sont étudiées avec force détails. Mais la recherche va toujours plus loin. Les ancêtres des Canadiens vinrent du Royaume-Uni, de France, d'Italie, d'Allemagne, des autres pays d'Europe et de partout dans le monde. La recherche est alors expliquée. Les différentes sources sont données. L'ouvrage est une somme, un compendium très exhaustif. Il est probablement le guide le plus complet non seulement pour les Canadiens — pour lesquels il a été rédigé — mais encore pour tout généalogiste. Français éventuellement, dont l'ascendance se découvre au-delà des frontières.

Facile

L'ouvrage de Jean-Louis Beaumanoir (2) se révèle beaucoup moins technique, beaucoup plus facile à lire. Il se situe dans la lignée des agréables bavardages donnés par lui chaque samedi à France-Inter.

Les publications de Claude Donadello (3) et de Jean Tribouillard (4) présentent, chacune en son genre, des tableaux, des photographies, des reproductions de documents. Ces illustrations donnent un relief nouveau et agréable à leurs travaux.

Le livre d'or (5) d'Engène Weiss suppose que l'on peut retrouver en trois ans tous les ancêtres jusqu'à la huitième génération. Soit, peut-être. Toutefois, devra-t-on oublier ceux de la neuvième, dixième ou onzième génération que l'on aura éventuellement rencontrés et qui n'y ont pas place?

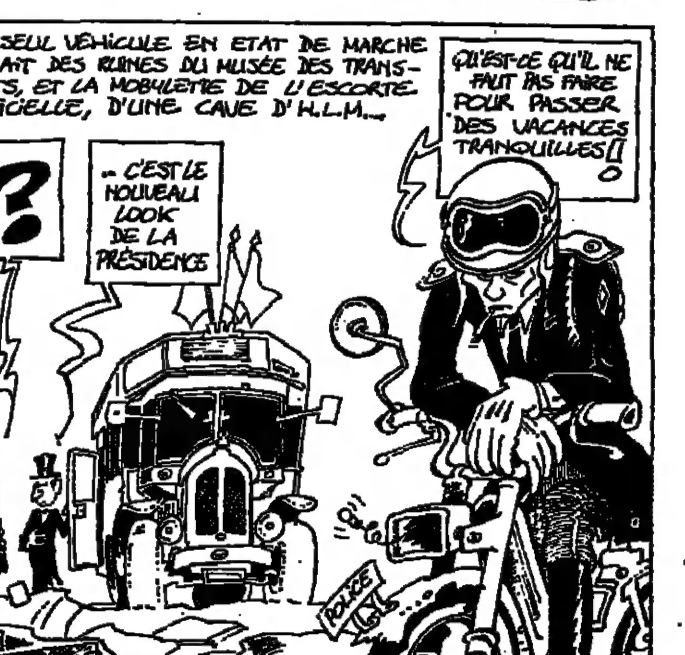
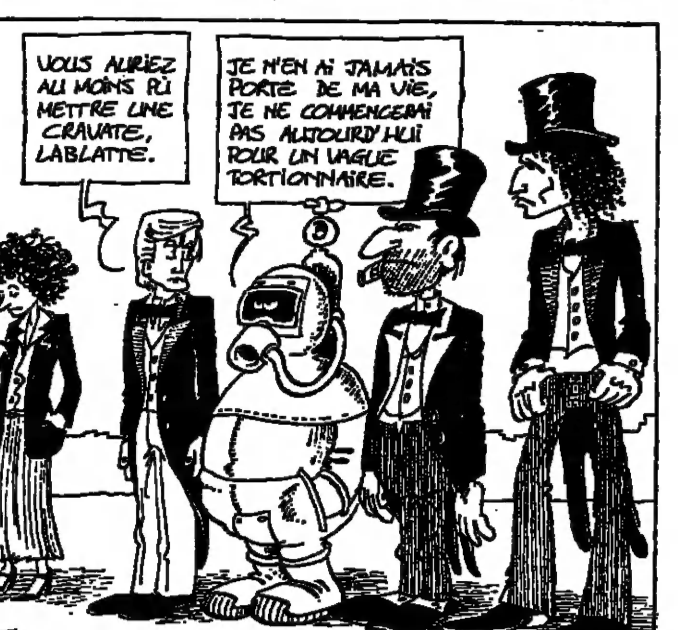
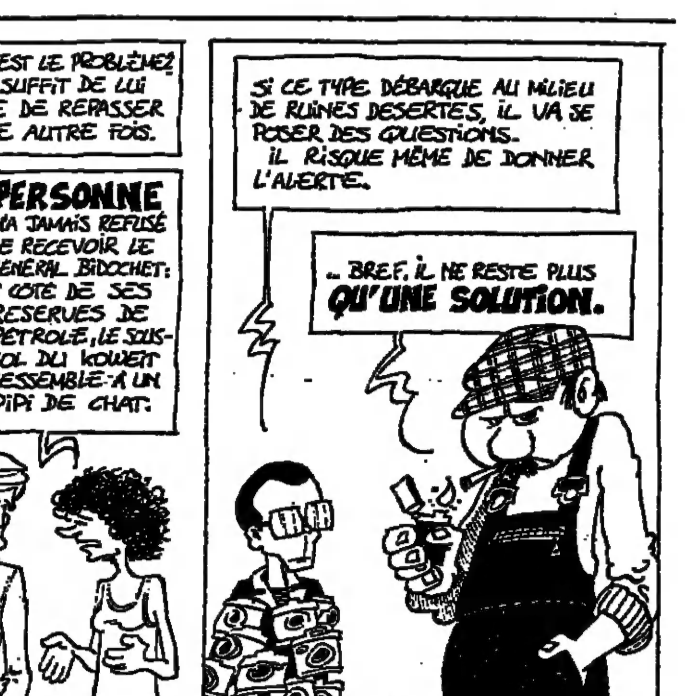
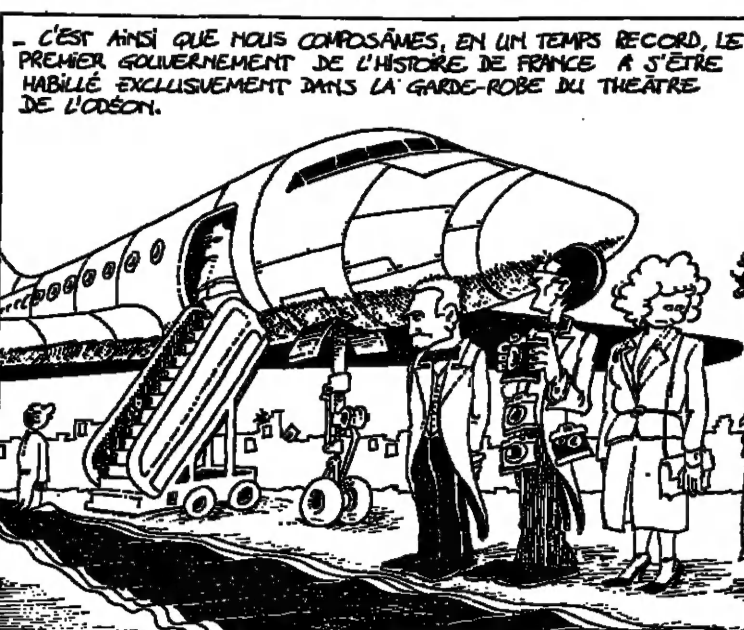
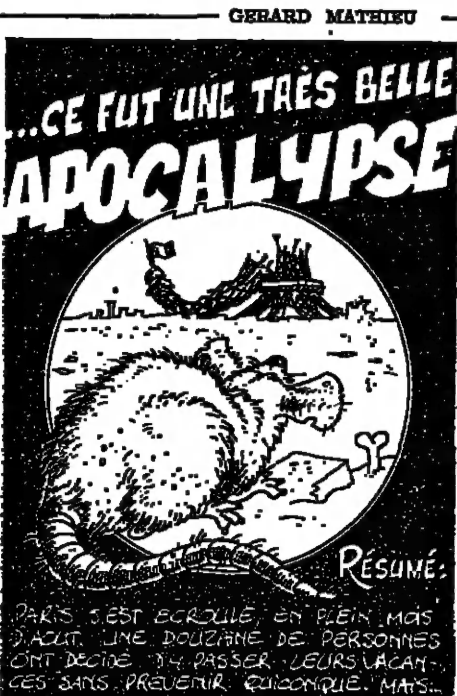
Philippe Brochard, dans un livre d'une lecture facile (6), fait connaître le monde des marins et son histoire. Grâce à des récits courts et bien écrits, rassemblés autour d'un arbre généalogique, l'ouvrage force l'intérêt.

Dans la même collection, Bernard Soanen, avec l'étude d'une famille de militaires (7), et Jacques Marsella, avec celle d'une famille de paysans (8), sont moins engageants et, pour le premier surtout, moins documentés.

Quant à Gilles Henry, le dernier cité mais non le moindre, il a publié, à l'occasion du centenaire de la mort de Gustave Flaubert, une étude sur ce dernier (9) : l'ouvrage, malgré de nombreuses illustrations, demeure un peu dense dans sa présentation. Il gagnerait à être aéré. Dès le début, le lecteur « accroché » mal. Toutefois, si l'on insiste, il devient facile et agréable à lire. Il permet de refaire connaissance avec Flaubert et de le connaître mieux encore tant sur le plan générique que sur celui de ses méthodes de travail. Sur ce dernier point, son perfectionnisme du style joint à sa difficulté à écrire sont troublants.

L'exemple de Flaubert et sa réussite doivent inciter tous les généalogistes, hésitants et doutant d'eux, à publier. Nous venons de le voir, ils sont déjà nombreux à le faire!

- (1) In Search of Your Roots. A Guide for Canadians Seeking Their Ancestors, par Angus Baxter. Un volume, 15 x 22 cm env., broché, en anglais. The Macmillan Company of Canada Limited, 70 Bond Street, Toronto M 5 S 1 X 1. Publication, 1978 : première édition courante, revue et mise à jour, 1980.
- (2) Chasseur d'ancêtres, par Jean-Louis Beaumanoir. Un volume 15,5 x 24 cm env., 300 pages. Éditions Mame, Paris 1980.
- (3) Famille Donadello-Sagary, par Claude Donadello. Un volume, 21 x 30 cm env., broché, 98 pages, photographies, tableaux.
- (4) Tribouillard sur huit siècles. Étude généalogique et histoire de la famille Tribouillard, par Jean Tribouillard. B.P. 124, 06000 Antibes. Un vol., 21 x 30 cm env., broché, 128 pages, illustrations, tableaux.
- (5) Le Livre d'or de la famille, par Eugène Weiss. Un volume, 21 x 28 cm env., cartonné ou relié cuir, plus de 400 pages. Éditions Edira, rue des Trois-Épées, Kalesen-Val, 68230 Turckheim.
- (6) Une famille de marins du Moyen Âge à nos jours, par Philippe Brochard. Un vol., 14 x 20,5 cm env., broché, 102 pages. Collection Documents/Histoire. Éditions Hachette.
- (7) Une famille de militaires du Moyen Âge à nos jours, par Bernard Soanen. Un vol., 14 x 20,5 cm env., broché, 180 pages. Collection Documents/Histoire. Éditions Hachette.
- (8) Une famille de paysans du Moyen Âge à nos jours, par Jacques Marsella. Un volume, 14 x 20,5 cm env., broché, 182 pages. Collection Documents/Histoire. Éditions Hachette.
- (9) L'Histoire du monde c'est une farce, ou la vie de Gustave Flaubert, par Gilles Henry. Un volume, 14 x 24 cm env., broché, 304 pages, nombreuses illustrations. Éditions Champs. Éditions B.P. 40, 14110 Conde-sur-Noireau.
- (10) Archives nationales, série X.
- (11) Archives nationales, série Q.



découvrait bien, à toutes hauteurs, des nids récemment bâtis mais qui ne lui paraissaient pas avoir une capacité suffisante pour l'accueillir avec des petits. Ici et là, elle inspectait un nid de goéland ou de pie. Cependant son emplacement ou bien sa fabrication lui paraissait trop fragile la rebutait et elle reprenait sa prospection non sans être poursuivie, tandis qu'elle s'agrippait par des battements d'ailes d'intimidation, des jacassements furieux.

Un soir de pleine lune, suivant une sente, elle aperçut, isolé par sa masse noire, un être. Le layon couronnait l'arbre baigné d'une lueur centrée aux basses branches, qui s'éclaircissait plus haut pour devenir d'une blancheur scintillante à la cime. Ici, se détachant d'entre le feuillage, un nid de corneilles noires, pareil à un petit tas. La martre voulut l'examiner. Il était abandonné, peut-être depuis un ou deux ans, mais sa structure restait intacte. De la forme d'une coupe, sa paroi extérieure, sa base, étaient composées de baguettes enlaidies, l'intérieur revêtu d'herbes fines parfaitement lisses, tassées. Pour cimenter les baguettes et les herbes, les oiseaux avaient utilisé des boîtes de terre argileuse mélangées de fragments d'écorce décomposés en filaments, de la mousse, et le fond de la cuvette était rembourré de brins de paille, de poils de vache, de poils de lapin, de bouillottes de laine de mouton pour conserver aux corneilles la chaleur de leur corps d'été.

Tournant autour, la martre s'assura de la solidité du nid. Malgré son emplacement au

sommet de l'arbre, il était capable de résister à une tempête de vent. La martre, rassurée, sauta dedans, s'y endormit.

Festin

C'était la première fois qu'elle occupait un nid déserté. L'an passé, elle s'était emparée de vive force du logis d'un écureuil. Dans le bois épais, où les frondaisons se touchent, les rongeurs arboricoles abondent. Autrefois, certains paysans n'hésitaient pas à leur « tirer un coup de fusil », mais leurs corps sont si menus sous une épaisse toison, les carotides sont devenues si chères qu'ils laissent maintenant les gracieuses bêtes en paix. On peut les voir cabrioler d'une branche à l'autre, courir à terre par bonds irréguliers, la queue en panache ondoyant recourbée au-dessus de la croupe à chaque rebondée des sauts. L'animal construisait son logis à la façon des oiseaux : parfois, quand un accès de paresse le prend, il s'empare d'un nid de pie, après avoir jeté par-dessus bord père, mère, petits. Il regrette d'ailleurs son brigandage, le logis pirate, sans toit, ne le protège pas de la pluie, dont il a horreur, sa fourrure mouillée éplanch son corps doublet. A l'automne, il s'empresse de bâtir une demeure en forme de coupe, dont le fond est constitué par des branchettes entrecroisées, recouvert par un dôme de bûchettes suffisamment ajustées pour empêcher une averse de le pénétrer. Il complète la construction par deux entrées. L'une, plus petite, du côté opposé, qui lui sert d'échappée. L'intérieur du nid est tapissé

de mousse molleuse. Dès que le mauvais temps surgit, l'animal rejoint son refuge ; il y restera jusqu'à ce que la bourrasque cesse, n'oubliant pas de boucher soigneusement l'ouverture exposée au vent pour éviter à sa robe d'être souillée par la projection de gouttes de pluie.

La martre désirait assurer à sa future portée un bercail confortable, la garantir contre les intempéries. Un soir, flânant au crépuscule, elle mit en fuite un écureuil décorant à terre des noisettes. Aussitôt qu'il la vit, il bondit sur l'arbre le plus proche, l'escaladant à une vitesse prodigieuse, et il était prêt à disparaître dans le touffu du feuillage quand elle se lança à sa poursuite. Elle se pencha sur le tronc d'un arbre pour saisir son proie, mais elle se retrouva sous leur poids et reprit son équilibre sur l'éperon d'un autre arbre, tantôt atteignant une cime, tantôt dévalant jusqu'à terre pour reprendre aussitôt une grimpée vertigineuse. L'écureuil s'époumonait. Il voulait retrouver son gîte, s'y réfugier. Réunissant ses dernières forces, il parvint à distancer l'ennemi, accomplissant un vaste orbe qui le mena à son nid.

Alors que tapi et baletant, il essayait de reprendre souffle, il sentit une odeur fétide s'infiltrer dans le refuge. Il était rejoint. Il n'eut pas le temps de pousser une plainte. Eventrant le nid, la bête carnassière le saisit, l'immobilisa sous ses griffes. Il mourut le nez baigné d'un coup de dents et la martre, lui ouvrant la tête, se repait de sa cervelle.

EQUIPES

Les boules

CLAUDE DURIEUX

LES « gens du Nord », c'est-à-dire tous ceux qui habitent les régions situées au-dessus de Valence, avaient découvert ce jeu dans la trilogie cinématographique de Marcel Pagnol — *Marius, Fanny et César* — où l'on voyait le tramway de Marseille contraint de s'arrêter parce que le cochonnet de la partie de pétanque était venu se perdre entre les rails.

Aujourd'hui, la France entière joue aux boules. Désormais, nul n'est censé ignorer les règles de la pétanque et les pratiquants de ce jeu se retrouvent partout où il reste un bout de terrain à peu près plat à fouler. Ces règles sont des plus simples : une fois constituées les équipes (de deux joueurs avec trois boules chacune, ou de trois joueurs avec deux boules), l'une d'elles envoie le cochonnet (petite boule en bois appelée aussi bouchon) à une distance située entre 6 et 11 mètres. Après avoir tracé un cercle à partir de l'endroit où le cochonnet a été lancé (afin d'y placer les pieds joints, les « pieds tangés », qui ont donné le nom de pétanque), il s'agit de placer la boule la plus près possible du cochonnet, soit en

pointant, soit en tirant (en étant) la boule adverse qui « tient le point ». L'équipe qui n'a pas le point doit jouer, à la suite, autant de boules nécessaires pour tenter de le reprendre. La partie est remportée par l'équipe qui, la première, totalise treize points. La pétanque se joue sur n'importe quel terrain.

Longtemps spectatrices, de nombreuses femmes ont fini par s'y mettre. Elles sont souvent de remarquables « pointeuses », plus rarement des tireuses. Mais on en trouve quelques-unes au stade de la haute compétition. « Sur les quelques quatre cent cinquante licenciés en 1979, on dénombre dix-huit mille femmes », précise M. Henri Bernard, président de la Fédération française de pétanque et du jeu provençal (1).

Un des attraits de la pétanque — outre que la règle du jeu est facile — est de pouvoir se pratiquer n'importe où : sur un terrain sablonneux ou pavé, de gravillons, dans un chemin, voire sur une route bitumée. Cela entraîne des techniques différentes pour l'envoi de la boule. Ainsi voit-on certains « pointeuses » lancer très haut leur boule (ce qui s'appelle « plomber ») à seule fin qu'elle « s'écroule » et s'immobilise au plus près du cochonnet.

Si, en principe, la pétanque n'est qu'un jeu innocent, il arrive que certains pratiquants jouent de l'argent. Les vacanciers doivent être prévenus du danger que représente la partie de pétanque amicale proposée par une équipe d'autochtones inconnus, sous prétexte de « passer le temps ». Très souvent, la première partie est remportée par les vacanciers. L'équipe locale propose alors de faire la revanche en fixant un enjeu : 200 francs par exemple. Comment se dérober sans perdre la face ? Les autochtones remportent généralement cette seconde « manche », mais de justesse, de manière à montrer aux vacanciers qu'ils conservent toutes leurs chances. Pour la « belle », évidemment, disputée selon la formule du « quitte ou double ». Et le gain de la « belle » (400 francs, toujours selon l'exemple donné) n'échappe pas, cette fois, à l'équipe locale.

Ces spécialistes n'hésitent pas à utiliser parfois des boules dont l'intérieur est garni de mercure qui fait office de frein. On dit de ces boules « prohibées », évidemment — qu'elles sont « farcies ».

Mais l'immense majorité des joueurs de pétanque n'ont pas ces préoccupations vénales et pratiquent ce jeu comme un excellent moyen de détente et de cure d'air.

Avec les grosses boules (de 700 à 1300 grammes) de « la lyonnaise », nous franchissons nettement les frontières de l'amateurisme bon enfant qu'est la pétanque. Jouer « à la longue », comme on dit encore, c'est respecter des règles autrement plus strictes, sur un terrain (sablonneux et plat, en principe) aux dimensions déterminées. Toute boule qui en franchit les limites est éliminée. Le cochonnet se nomme « but ».

Si le rôle du pointeur n'est pas très différent de celui de la pétanque, celui du tireur exige

des qualités de force et d'adresse autrement plus importantes : sa boule doit être lancée au terme d'une course d'élan de quatre à cinq foulées et doit tomber dans un cercle n'emboîtant pas un rayon de 50 centimètres par rapport à l'objet visé. Toute boule tirée transgressant cette règle est annulée, avec remise en place sur le terrain de toutes les boules qui ont été déplacées par elle. La pratique de « la lyonnaise », sans être contraignante à l'excès, est subordonnée à l'observation de plusieurs règles qu'il est utile de connaître si l'on veut goûter ce sport comme il le mérite, ne serait-ce qu'en spectateur.

Un sport

Car il s'agit bien d'un sport, reconnu comme tel depuis la fin de l'année 1979. La Fédération française de sport-boules a passé, le 28 mars 1980, une convention — la cinquième du genre — avec le ministère des sports, de la jeunesse et des loisirs, qui devrait favoriser le développement de ses activités.

Les qualités requises pour pratiquer ce sport, du moins au niveau de la haute compétition, sont plus rigoureuses qu'il n'y paraît. Une partie « normale » en quadrette dure en moyenne d'une heure trente à deux heures. Mais, compte tenu que la « mene » — c'est-à-dire la phase de jeu pendant laquelle les deux équipes tentent de conquérir un point (l'équivalent d'un jeu en tennis) — peut être annulée, la durée d'une partie en 15 points (en 15 points lorsqu'il s'agit d'une finale) peut être illimitée. C'est ainsi qu'en 1978, à Mâcon, la finale du championnat du monde de boules, opposant la France à l'Italie, a commencé à 15 heures et s'est achevée à 22 heures passées (par la victoire des Français d'ailleurs).

Les responsables de la Fédération se plaisent à souligner « l'exercice physique » que procurent de telles parties : « Au cours d'une partie en quadrette durant 150 minutes, par exemple, à quinze jets de but (la « mene ») :

— Un pointeur parcourt 15 km, lance trente fois une boule de 1 000 à 1 100 g, à une portée de 2 à 5 mètres ;

— Un tireur parcourt 2 km, dont 0,5 km de course d'élan, lance trente fois une boule de 1 000 à 1 050 g, à une portée moyenne de 15 mètres ;

— Un tirant ou pointeur se baisse trente fois au minimum, pour ramasser ses boules.

Si une bonne technique d'assistance permet d'éviter les lancers « en force » et favorise la précision des jets, l'effort physique n'est pas pour autant négligeable. C'est pourquoi, même pratiqué en dehors de la compétition, le sport-boules peut être considéré comme un sport.

L'endurance et l'entraînement sont nécessaires au joueur de compétition, amené quelquefois, au cours de la même journée, à jouer cinq parties de durée variable, lit-on dans leur documentation.

Les grands champions actuels se nomment Chevillet, Brun, Fernandez, Guilleminet, Bourcier, Berthet, Cannolo, Mighizian, Coulomb, Ferrier, Oliver... Ils appartiennent à la première division, catégorie d'élite qui, en 1979, ne comptait que quatorze-vingt-cinq membres reconnus comme tels par la F.F.S.B. Et les responsables de « la lyonnaise » tiennent particulièrement à ce que leur sport ne soit pas considéré comme une « affaire de vieux » : sur quelque cent soixante mille licenciés, on relève près de dix-sept mille pratiquants ayant moins de vingt ans (cadets, minimes et ben-jamins).

EN SAVOIR PLUS

RENSEIGNEMENTS

Fédération française de pétanque et de jeu provençal : 12, cours Joseph-Thierry, 13001 Marseille.

Fédération française de sport-boules : 3, place Messonier, 69001 Lyon.

TOURNOIS

La plupart des quotidiens de province — notamment ceux du Midi — patronnent au cours de l'été divers tournois. Les compétitions officielles encore à disputer sont les suivantes :

— Championnats de France de sport-boules à Tours, du 22 au 24 août.

— Championnat de France de jeu provençal (doublettes) à Digne, les 30 et 31 août.

— Championnat de France de

pétanque juniors et cadets à Tours, les 6 et 7 septembre.

— Championnat de France de jeu provençal (triplettes) à la Grande-Motte, du 13 au 15 septembre.

— Championnat du monde de pétanque à Nevers, du 18 au 22 septembre.

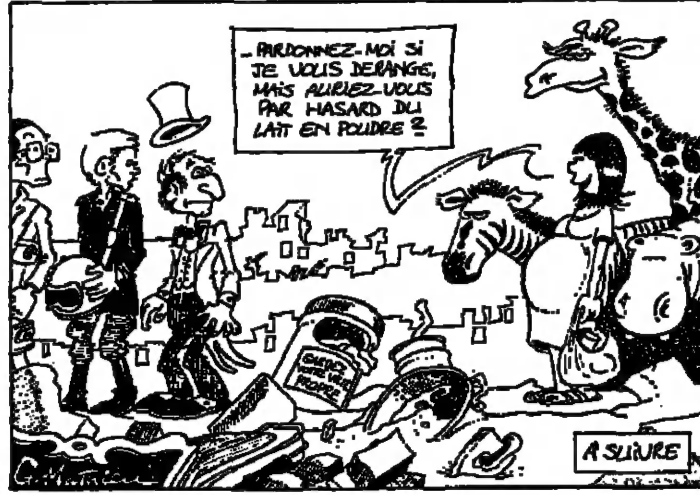
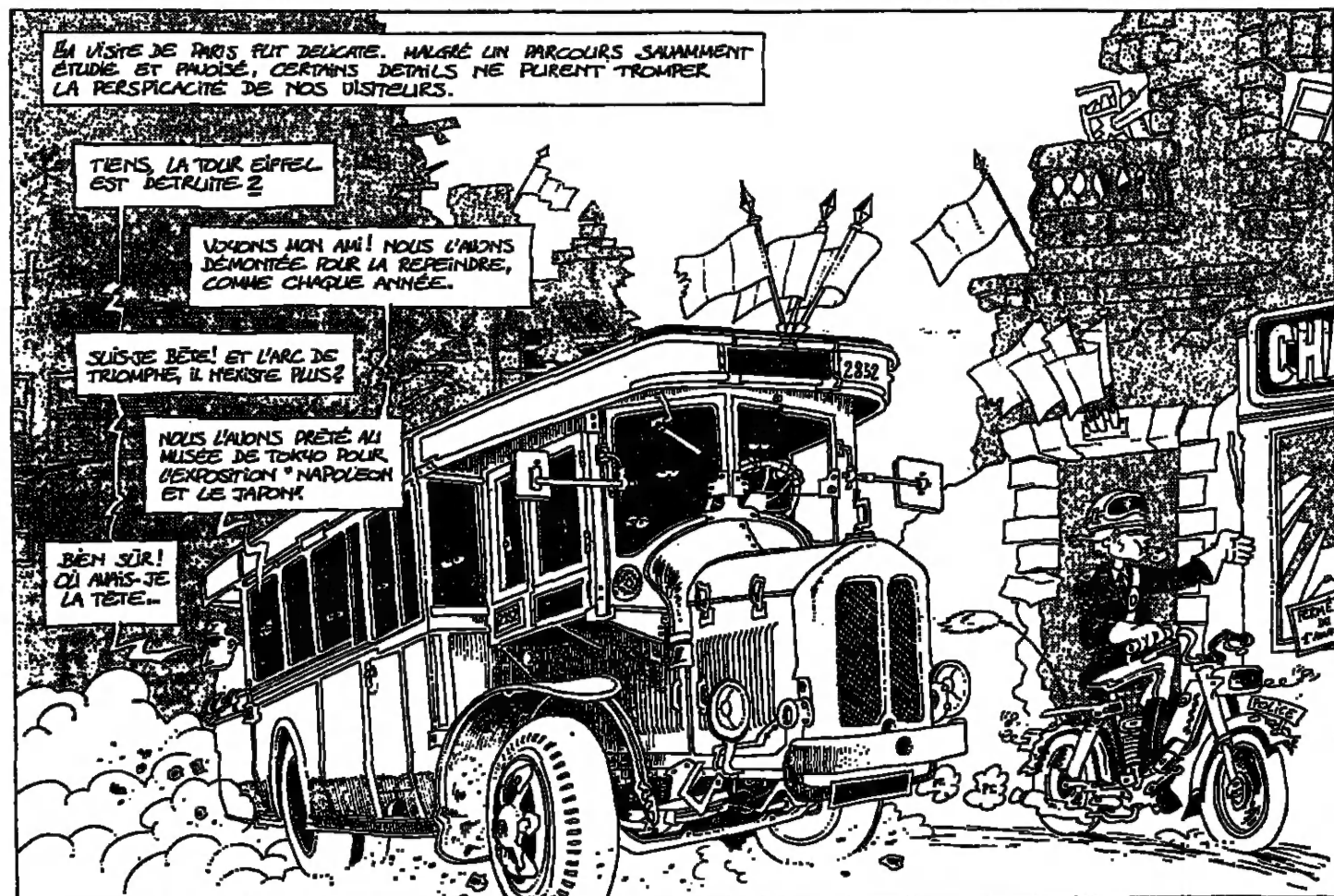
BIBLIOGRAPHIE

La Boule lyonnaise, par André Duluc, éd. SME, miniguides Résonances, Lyon.

Anthologie du jeu de boules, par Justin Godard, éd. du Cuvier, Villeneuve-en-Beaujolais.

Le Sport-Boules, par Albert Jourdan, éd. EGE, 28, rue Chapollin, Lyon.

Une revue mensuelle : « le Bouliste », éd. EGE, Lyon B.P. 28, 69342 Lyon Cedex 2.



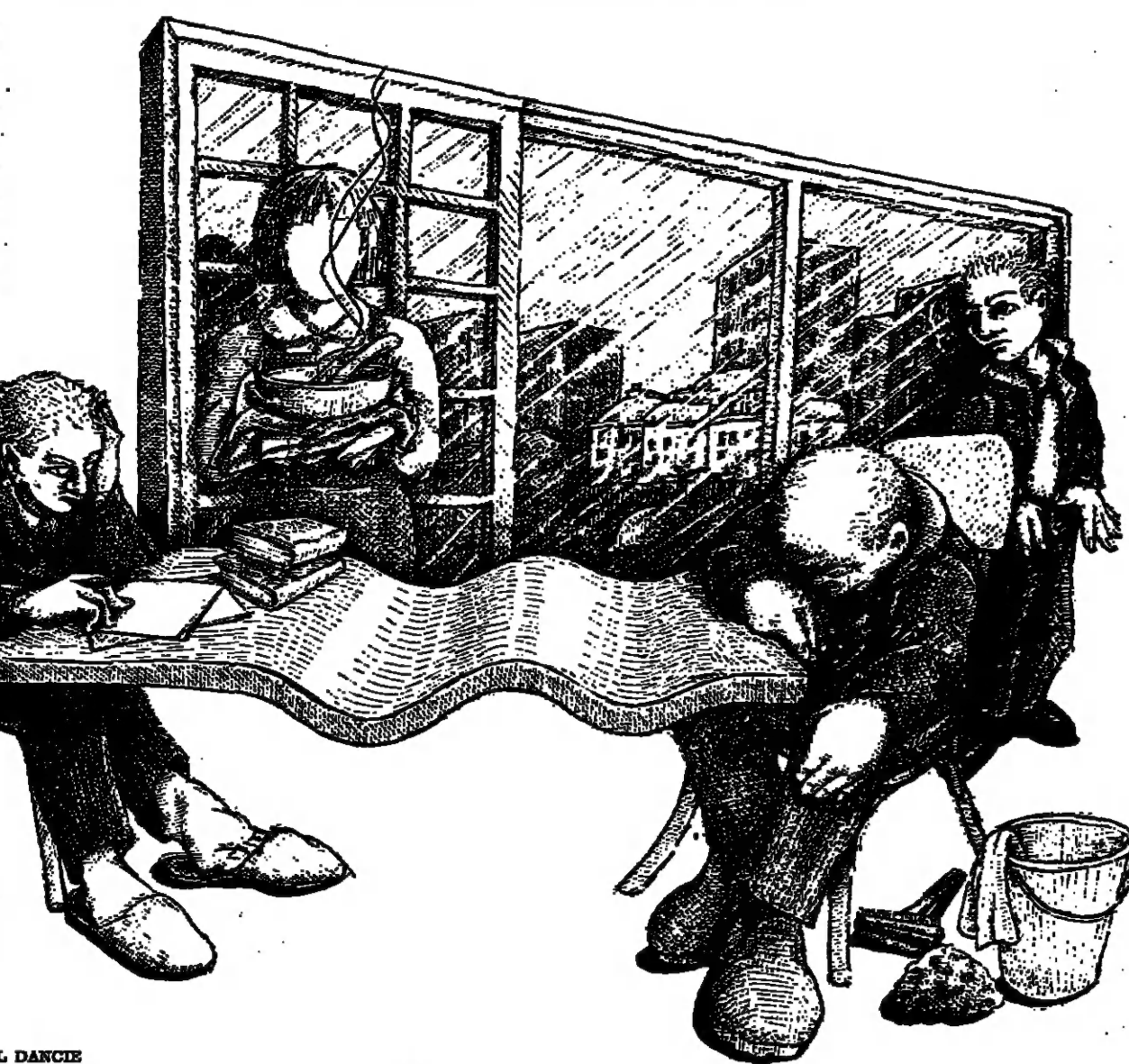
COMME ça lui, le mec, il peut plus faire son malin. Comme ça je le peux lui en boucher un coin. J'en avais assez de le voir jouer à ça devant tout le monde, même les copains. Parce qu'à mes potes il leur en mettait plein la vue avec son histoire à la con. Alors maintenant quand il commence en prenant son air vachement inspiré et toujours le même ton pas qu'un peu prétentieux et pour dire toujours la même rengaine sans trop s'occuper si c'est pas exactement les mêmes gars qui l'écoutent, quand il démarre son baratin toujours pareil qui consiste à proclamer comme s'il allait vous régaler du récit d'un exploit héroïque : « Un jour mon père... » Et puis après un arrêt pas trop long ni trop court mais juste bien réglé qu'il repart à toute brigue : « Un jour mon père il lavait les carreaux... » Eh bien moi je rigole. D'abord je laisse dire, j'attends. Et lorsqu'il est arrivé à : « Ça sentait le roussi à vous donner déjà envie de dégueuliser », j'annonce en toute tranquillité : « Fuyez-vous que moi, mon père, c'était un jour du mois de mai, il lavait les carreaux et il... »

Lui l'histoire c'est que son père, un jour que sa mère s'en allait voir ses vieux, passer avec eux le dimanche, donc son père, qui s'emmerdait sans doute vu qu'il n'y avait pas de match à la télé qu'il était en grève une fois de plus, il a décidé de nettoyer les vitres. Et comme il s'attaquait à la deuxième fenêtre au res-de-chaussée par derrière, qu'il s'appuyait à mettre en bouillotte une feuille de papier journal — un truc qui nettoie pas mal — il a vu de la fumée entre les arbres de l'avenue de la Gare et c'était la baraque entourée des grilles aux barreaux pointus, celle qui l'air d'un gîte à la crème, qui commençait à craquer, le Nid joli ça s'appelle ou encore la Maison de santé.

C'est construit depuis pas tellement d'années avec des plaques de machin inflammable, et puis les dingues, ils laissent traîner partout leurs clopes allumées, ou bien ils s'amuse à faire flamber les mouches. Donc quelque chose avait mis le feu à quelque chose je suppose. Et re-donc son père au mec, de la fenêtre qu'il bloquait, il a vu que ça pouvait faire du vilain. C'est comme ça qu'il a appelé les pompiers à temps pour qu'on sauve tout le monde. Le conseil municipal l'a félicité qu'on dit, et même après, une vieille dame de là-bas qu'est tout à fait gaga, mais encore bien d'aplomb, lui a tricoté un chandail en mohair.

CETTE histoire elle a toujours du succès on se demande pourquoi. Les gars de la bande au mec ils devraient s'en balancer que la maison des fous elle risque de brûler vu qu'il y a sans doute pas un qui connaît les personnes tellement les pensionnaires, mais ça doit les exciter de savoir qu'ils ont été à deux doigts de griller comme des châtagnes. Tout de même, moi, je lui coupe son effet. Juste quand il reprend souffle avant d'enjoler encore un chouia, je déclare bien calmement : « Moi, mon père, quand il lavait les carreaux et il... » La première fois, fallait voir le coup d'œil qu'il m'a lancé ce mec, comme à un vrai ennemi public, vert de rage qu'il est devenu parce qu'il croyait que je me payais sa tête. Même il salivait, que ça lui ouillait le long du menton. Moi j'avais la partie belle, pour commencer, son père à lui, c'était pas son métier de laver les carreaux, alors que le mien il disait qu'il avait chosé ça comme on se fait curé, une vocation, il prétendait, un job exaltant, un peu à cause du risque et aussi parce que c'était un boulot de première nécessité puisque les vitres c'est fait pour voir à travers, alors il pouvait être fier, enfin le temps que ça durait, parce que mon père il a pas son pareil comme spécialiste du chançage. Mais là, il disait qu'il aimait bien, que pourtant c'était dur, et puis il redémarrait sur le mal qu'il avait pour nourrir sa famille, tous ces mètres carrés de carreaux qu'il fallait additionner pour payer le loyer, le gaz, l'électricité, l'éducation des enfants qui, à présent, se mettaient dans l'idée de se la bourrer la tête, avec toutes sortes d'idées qui ne servaient à rien.

Mon père d'ailleurs pour mon frère qu'il disait ça vu que moi à l'école je



PASCAL DANCIE

UNE NOUVELLE INÉDITE D'ANNIE SAUMONT

Moi, mon père, il lavait les carreaux

me cassais pas, je voulais pas continuer loin, seulement jusqu'à seize ans puisque c'est le règlement, c'est-à-dire qu'il me restait qu'à prendre mon mal en patience un tout petit peu plus longtemps. Mais mon frère lui c'est un cerveau, il trouvera jamais qu'il en connaît assez et surtout la philo ça le botte ; alors mon père s'élevait, des livres pleins de charabias qui coûtent un prix fou il disait, en plus de la bonté et des tringues et puis qu'autrefois les mêmes ils travaillaient à neuf ans, c'était strictement normal pour aider les vieux parents et il savait pas où passer tout ce pèse qu'il rapportait, à croire qu'on se gobegeait en douce et dans son dos. Il oubliait de mentionner ses extras à lui, les petits verres de gnôle qu'il s'enfilait au café. Quand il était bien bourré il gueulait encore plus fort et puis il confiait sur la table et on avait un peu la paix. Ça jour-là, il dormait pas, dès le matin il avait l'air dans une rogne noire, ma mère était partie à son bureau, elle tape à la machine. Vachement vite et avec tous les doigts.

Donc ce mercredi mon frère qu'est en terminale au lycée vu que lui il a quelque chose sous les tifs, pas comme moi qu'il n'a rien du tout, lui à dix-sept ans en avance d'un an ou presque, donc il s'était installé à travailler sur son pacoq qu'est pris du mien, avec autour de lui un étalage de livres et de papiers, il disait : « Tu me laisses tranquille, je réviserai mon cours de philo. » Moi je voulais bien et d'ailleurs j'étais censé recopier la rédaction qu'il avait faite à ma place, lui qui vous remplit trois pages en cinq minutes quand moi je suis sang et eau pour produire vingt lignes d'incipientes ce qui est plutôt étonnant vu qu'aujourd'hui on ne peut raconter ma vie sur mon ancien cahier de brouillon, je noircis des pages sans problèmes, à croire que je pourrais être écrivain (tiens pourquoi pas, et ma mère tape-rait ses histoires sur l'écran de son peksron), bref mon père est entré dans la chambre, comme ça, déjà fumasse, il a dit à mon frère : « Alors qu'est-ce que tu fous sur ton vieux spéc de jégnant, cagnard, tire-au-flanc, tu vas venir me donner un coup de main et presto. »

Comme j'ai dit, mon père est laveur de carreaux, c'est son travail, pas comme le père à mon copain qui ne fait ça qu'en amateur et dans sa maison à lui. Des laveurs de carreaux y en a pas tellement, c'est pas un job ordinaire mais plutôt comme un métier d'artiste. Pour mon père ça venait de ce qu'il savait plus qu'il essayait après tous les boulots qu'il

avait lâchés et ma mère disait à chaque fois : « Qu'est-ce qu'il va encore inventer ? » En un sens c'était un progrès qu'il se mette à son compte vu que chaque fois qu'il était embauché quelque part pour une chose ou une autre il s'engueulait avec les chefs, vraie tête de lard qu'on disait.

Lui et moi on avait pas tellement de communication vu que je suis pas agressif et même pas causant, je révisais, je parle juste avec mes potes et surtout pour remettre à sa place ce mec avec l'histoire du Nid joli qu'allait brûler. Oui, parce que mon père à ce mec donc il lavait les carreaux et quand il a regardé à l'état propre, pas de gras qui restaient ou de saie qu'il se gratte aussi, il y avait entre les sapins de l'avenue, par derrière la rangée de maisons où on habite et le mec aussi tout au bout, un tourbillon de fumée pas grand-chose, et il en montait comme des effluves vers le ciel qu'était tout gris, même qu'il a plu dans la soirée et alors il y a des chances que l'incendie aurait été de toute façon évité par l'eau du bon Dieu mais lui, le mec, il s'en balance vu qu'il a comme une idée fixe que son père fait qu'il soit un héros.

Le mien de père, dans le genre pas marquant faut chercher loin pour trouver mieux. A la maison il s'occupait pour des bricoles, la soupe était claire, les frites molles, le bifteck trop cuit, le fromage pas assez mol, ses chaussettes étroites au col, ses chaussettes mal raccommodées, ça faisait des bourrelets qu'il disait, dans ses pompes.

Surtout il en avait toujours après mon frère vu qu'il est un intellectuel et justement pour cette raison mon frangin il répondait en citant des gars que je ne connaissais pas (Hegel, Marx et puis Engels) mais qui sont devenus un peu comme des amis de la famille à force qu'il les ramène dans la conversation. Donc mon père il a encore braillé ce jour-là que mon frère fust jamais rien, toujours dans ses bouillottes et à quoi ça rimait vu qu'il avait comme tout le monde deux mains faites pour qu'on s'en serve à gagner du pognon. Il se ramenait pour une fois qu'il était pas au chômage vu que les gens avaient l'air de décider tout d'un coup qu'ils voulaient plus se cacher derrière des vitres sales, vivre la lumière, la propreté c'était comme une maladie contagieuse qui les prenait tous, le printemps, donc il a dit : « C'est mercredi, viens, tu me porteras mon sexe et mes machins », et mon frère a pas protesté, a laissé sa

philo, a démarré en flèche parce que mon père était un vrai costaud qu'avait pas peur de cogner et mon frère un peu fringant avec tout dans la calabasse (mais là alors c'est qu'il en a, faut dire). Et les voilà partis.

Bien sûr, quand je parle aux copains, que je coupe la chique à ce mec qui toujours prend des airs vu qu'à ce qu'il paraît son père a sauvé la vie aux cinglés du Nid, je ne raconte pas toute l'histoire. Je dis simplement mine de rien comme si je plaçais mon grain de sel modeste-ment dans la conversation : « Moi, mon père, il lavait les carreaux et il... » D'ailleurs je ne sais pas comment ça s'est passé. Mon frère m'a un peu raconté, mais les intellectuels, ils voient pas toujours les choses exactes-ment comme vous et moi. Mon frère il sait que je suis plutôt bouché et qu'il me raconte l'histoire, il dit : « Oh là là je ne peux pas t'expliquer. » Mais cette fois, ce mercredi-là, quand il est revenu tout seul et sans même rapporter le seuil et les chiffons ça crevait les yeux qu'il était paumé, il pleurnichait que c'était pas sa faute il reniflait, ça lui donnait l'air débile quand personne lui demandait rien, les gens criaient que : « Ah, c'est si vite arrivé » et encore « Qui aurait cru ». Ma mère disait : « Sainte Vierge Mère de Bonté Ayez Pitié de Nous » et puis « Mes enfants mes enfants mes enfants » et nous qu'on était ces enfants-là justement on aurait pu rien dire du tout rendus muets par l'émotion mais mon frère s'est remis à gueuler que c'était pas lui et qu'il avait rien fait. Moi qui suis pas doué pour les études j'ai quand même compris que c'était pas le genre de choses à bramer comme ça vu les circonstances. Je lui ai flanqué un coup de coudé dans les côtes, c'est mon frangin après tout et sauf qu'il ne veut pas que l'embête quand il réviser, avec moi il est révisé. J'ai dit : « Viens on va là-haut », je l'ai poussé vers l'escaier. On entendait les voisins qui en étaient encore à bouffer leur dîner et ma mère dans la cuisine continuait ses litanes. Ensuite on s'est mis au plumard moi et mon frère et il disait : « Si je me suis précipité c'était pour la... », et je disais : « Oui oui arrêté. » Comme j'avais envie de dormir, que je voulais qu'il ferme j'ai dit que visiblement c'était un coup du destin ajouté à la maison et à la fatalité. J'ai fini par crier : « Fuyez-moi la paix je prie ». Mon frangin continuait à geindre et ma mère derrière la cloison disait : « Cour sacré de Jésus. » Je suis allé vomir dans les chiottes tellement c'était l'enfer et après ça allait vraiment mieux.

MAINTENANT les choses se sont tassées si on peut dire. Non non faut pas s'y tromper on n'est pas des orphelins. Traumatisme cérébral qu'il a eu, mon père, vingt-trois jours d'hôpital. Et une fois sorti du coma il est resté tout hébété. Accident du travail qu'ils ont dit si bien qu'ils lui donnent une pension et que maman a pu le mettre au Nid joli qu'est vraiment un endroit très bien grand confort et la bouffe est bonne. Alors tout de même on lui doit ça au père du mec, celui qui a empêché l'incendie du Nid trois mois avant qu'on en ait besoin. Je lui dirai pas au mec vu que ça lui donnerait une raison de plus de faire son malin. Depuis, à la maison c'est calme. Mon frère a été reçu au bac il a eu 18 en philo, il va encore faire des études c'est un crac. Sauf que le travail du cerveau ça doit le fatiguer, tout de même. C'est vrai parfois il a de drôles d'idées, ça lui arrive de me réveiller la nuit et il me dit : « Tu te rappelles, c'était comment quand on était petits ? » Et je dis moi que je suis sûr, mon père jouait pas au cheval, nous faisions pas sauter sur ses genoux, nous achetait pas de crêpes au sucre, fabri- quait pas des petits trucs avec des morceaux de n'importe quoi, je dis non, je le jure c'était pas un bon père. Mon frère dit : « T'es peut-être oublié des fois où il nous montrait sur son dos tous les pères font ça mais toi tu te souviens de rien », et il fait : « Hum hum ». « Par exemple, est-ce que tu te rappelles ce que je disais quand je suis revenu de travailler avec lui ce jour-là. Parce que l'émotion ça a dû m'en faire raconter des conneries. Est-ce que... ? » Je l'arrête je dis : « Tu viens toi-même de dire que j'ai les méninges en passe comment veux-tu ? » A part ça, à part les nuits où il dort pas où il m'embête vu que moi j'ai sommeil il est à peu près comme avant et tous- jours dans ses bouillottes. Moi j'ai enfin quitté l'école et fallait bien que je bosse c'est la règle alors j'ai repris la clientèle de mon père pour les carreaux. Mon frère dit que j'ai un rai- son, qu'un métier manuel c'est équi- librant. Question d'équilibre j'aime mieux pas qu'on insiste ça pourrait me porter la poisse. Ma mère, bon, elle va toujours à son bureau et le soir elle nous a fait la cuisine et elle nettoie la maison. Elle rend visite à mon père au Nid joli tous les diman- ches et fêtes, d'ailleurs c'est à deux

pas. Quelquefois elle nous demande si on veut y aller aussi. Elle dit : « Ce serait séduisant si vous êtes curés. » Moi et mon frère on a pas vraiment envie pour le moment, ça peut venir on ne sait jamais. Mon frère il trouve normal qu'on ait comme un dégoût. Par- fois il m'explique des choses de psy- chologie comme il dit, c'est intéres- sant mais il râle vu que je me gourde dans le sens des mots qu'est souvent figuré. Comme autrefois quand il m'avait raconté qu'il faut tuer le père et j'avais demandé comment il s'y prendrait. C'est un bonhomme qui s'appelle Freud qui un jour a déclaré ça. Mais mon frère dit que c'est une façon de parler ça signifie qu'il faut se libérer de l'autorité des parents. Four s'assumer qu'il prétend. En tout cas pour nous c'est fait, on s'assume je suppose, et en général on s'en trouve plutôt bien. Tout de même ça m'arrive d'être fatigué vu qu'il y a de plus en plus de gens qui veulent voir clair dans leurs cabanes et tous ces grands immeubles qui ont telle- ment de vitres. Des fois quand j'ai l'air trop crevé, mon frère dit qu'il pourrait me donner un coup de main. Mais j'y tiens pas, oh juste une idée qu'il chuchote mon métier.

Dans l'affaire moi j'ai gagné un moyen pour qu'on m'écoute. Mes potes ça les intéresse vachement, plus que le baratin du mec avec son père qu'est jamais qu'un héros à la gomme, le feu qui prend à la maison de santé et allé les pompiers, ça rime pas à grand-chose vu que son père il lavait tout tranquillement les vitres du res- de-chaussée de sa maison, vu que les autres commencent personne au Nid, vu que mon père à moi il y est en- fermé et vu que, ce que j'ai à dire ça a de quoi vous chambouler quand on rajoute dix étages et les dernières paroles de la victime — la victime des maisons à étages — pour montrer qu'on fond on a un père qu'avait pas les fesses qu'était pas un minable, au- tre chose que de pouvoir sentir à 50 mètres une odeur de brûlé et de crier au feu. Quand on déclare d'un air de pas exagérer, de s'en tenir à l'histoire dans son entière simplicité : « Moi mon père il lavait les carreaux, et il a, crié : « J'en ai marre de ce monde à la con où les petits merdeux font toujours de la frime. »

Et qu'après on dit qu'il a sauté, bonsoir la compagnie et puis qu'il a sauté.

ANNIE SAUMONT a publié plusieurs romans, dont *Ce soir, j'ai peur* (Gallimard), *Jouer de l'harmonica* (Mercure de France) et *Dieu, blanche colombe* (Bel- lion), et trois recueils de nouvelles : *La Vie à l'envers* (Mercure de France), *Swagga pour une école de monstres* (Gallimard), et *Dieu regarde et se tait* (Gallimard).